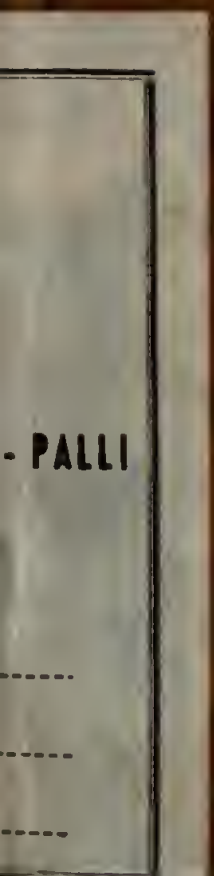

- PALLI

Perrin

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 15
PLUTEO VI
N.° CATENA 16
N. J. 15. VI. 16

LES COMEDIES DE PLAUTE,

Nouvelle Traduction

Par

Monsieur GUEUDEVILLE.

TOME PREMIER.

A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER Aa.
M DCC XIX.
Avec Privilége.

PLAUTE

LES

COMEDIES DE PLAUTE,

NOUVELLEMENT TRADUITES en Stile Libre, Naturel & Naif;

Avec des Notes & des Reflexions enjouées, de Critique, d'Antiquité, de Morale & de Politique;

Par Monsr. GUEUDEVILLE.

Enrichi d'Eſtampes en Taille-douce à la tête de chaque Tome & de chaque Comedie.

TOME PREMIER,

Qui contient,

L'AMPHITRYON.

A LEIDE,

Chez PIERRE VANDER A.

Marchand Libraire, Imprimeur Ordinaire de l'Univerſité & de la Ville, demeurant dans l'Academie.

MDCCXIX.

Avec Privilége ſous peine de 3000 florins d'amende &c. contre les *Contrefacteurs.*

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

IL faut avoüer que l'Animal nommé Homme eſt d'une bizare & plaiſante ſtructure. Je ne pretens point, par là, toucher à la premiere Origine de nôtre Eſpèce. Je veux bien que l'Homme êtant l'effet d'une Cauſe infiniment Sage, tout ſeroit réglé dans ſa Machine, ſi malheureuſement, il n'êtoit point ſorti de ſa Deſtination. Mais je laiſſe-là ce Miſtere *profondiſſime*; & je ne m'attache qu'à ce qu'on voit. Sur ce pié là l'Homme, pris, par les deux endroits qui compoſent la meilleure partie de ſon Etre, c'eſt à dire la Connoiſſance & l'Amour, n'eſt qu'un tiſſu de Contrarietez; & rien, à mon ſens, ne divertit plus agreablement que de reflechir ſur ſes diſparates & ſur ſes travers.

A quoi bon le prendre de ſi haut? Un ſimple retour ſur l'expérience de tous les Siècles met la choſe en plein jour. De tout tems les Hommes ont pris plaiſir à voir leur Ridicule. Qu'on

nous montre nos taches & nos défauts; qu'on nous represente à nous mêmes dans nôtre état defiguré, pour vu qu'on ne nous attaque point *individuellement*, nous ne trouvons guere de passetems ni d'amusement plus doux. Voir l'Homme être son propre miroir; & faire des eclats de rire en se reconoissant tout autre qu'il dévroit être; n'est ce pas là une idée des plus rejouissantes?

Je remonte, par cette Morale, jusqu'à la source de la Comedie. Ses premiers Inventeurs nous sont inconus; & quelque mouvement que nos Savants Coureurs sur les terres de l'Antiquité se donnent, pour decouvrir les Auteurs Originaux du Comique, ils les perdent de vuë dans les ténebres epaisses du vieux Tems. Mais, sans nous soucier de conoître les plus anciens Fondateurs du Theatre, on ne sauroit disconvenir avec raison, que le projet fut heureusement imaginé; & qu'on ne pouvoit s'aviser d'un moïen plus innocent, plus solide, ni plus efficace pour la Correction des mauvaises Mœurs.

Quand la Fiction s'est introduit dans le Monde; aparement le motif n'en étoit point mauvais. *Les Sensez* n'avoient

ent que trop ſujet de s'apercevoir que la Verité toute nuë, effraïant l'Eſprit Humain, il étoit à propos de lui donner à cette Verité, je ne parle que de la naturelle & morale; de lui donner, dis-je, une parure étrangére, une envelope engageante; & de s'accommoder, par cet artifice ingenieux, à la foibleſſe de la Multitude. Etrange effet du derangement Commun! pour faire goûter le vrai; comment s'y eſt on pris? Il a fallu avoir recours à ſon Oppoſé formel; je veux dire à la Fauſſeté.

Helas! le reméde étoit pire que le mal. Quelles ont été; ou pour mieux dire, quelles n'ont point été les malheureuſes ſuites de la Fiction? Les Hommes laiſſérent là le ſuc pour s'attacher à l'ecorce: ils prirent pour la Verité les productions chimeriques d'une Cervelle feconde en phantômes; &, donnant aveuglément dans les belles ſotiſes de Gens qui ne penſoient qu'à faire valoir leur genie, ils ſe familiariſerent peu à peu avec des imaginations Creuſes; enfin, ils en firent autant de realitez eſſencielles. On a vu preſque tout le Genre Humain ſe repaître de vaines eſperan-

ces ; ou troubler par des terreurs paniques, le precieux repos de la Vie. Quelle en fut la cauſe, ou du moins, l'occaſion? La FABLE. On commença par inventer des Contes: ce fut enſuite, à qui encheriroit, à qui en forgeroit de plus beaux ; & par là, les préjugez ſe multipliant à l'infini, on ne peut penſer, ſans étonnement, à cette inondation d'erreurs viſibles, groſſieres, abſurdes qui couvroient la Terre; quelle afreuſe diverſité de Spectres etoit l'objet de la Speculation & de la croïance des miſerables Mortels! ſont ils revenus d'un ſi grand égarement? Ils ſe piquent tous d'être eclairez; & pour peu qu'on y regarde de près, on voit que les folies ne font que ſucceder les unes aux autres. La VERITE' a ſi peu de Sujets; l'Empire de cette Reine eſt renfermé dans des bornes ſi étroites que ce n'eſt pas la peine d'en parler. La Verité n'occupe que comme un point dans l'Eſpace immenſe de nôtre Globe; l'Illuſion s'eſt emparée de tout le reſte, & le remplit. La Fiction m'a mené plus loin que je ne voulois; je reviens à la Comedie.

Eſt il un Art mieux conçu pour enſei-

ſeigner, pour inſpirer, pour faire aimer la bonne & ſaine Morale? Où peut-on mieux voir la noirceur du Crime; la difformité du Vice; les méchans effets de l'un & de l'autre? Un Scelerat ne voit abſolument rien que par les yeux de ſa Paſſion. Le plaiſir cruel & impitoïable de la Vangeance; l'envie de s'enrichir à toute main; le deſir rongeant de ſe tirer de la Foule, & de s'elever aux dépens de qui il apartiendra; un penchant naturel à violer les Loix, & à faire tout ce qui eſt deſendu: enfin, tous les motifs & tous les reſſorts de la Sceleratesſe: nul retour ſur la Conſcience; aucun égard pour l'honneur, pour la probité, pour la bonne foi: generalement tout le Bon ſacrifié à l'Inique. Quand vous voïez ces horreurs bien copiées, bien exprimées par un habile Acteur, n'en concevez vous pas, même ſans y penſer une indignation ſecrète contre le Crime? Ne vous ſoûlevez vous pas machinalement contre un tel Monſtre? ne faites vous pas dans l'ame, des vœux pour une punition proportionnée à la méchanceté?

Un Voluptueux, vil eſclave de ſes ſens, ruine ſa ſanté, ſa fortune, ſa ré-

* * * pu-

putation ; & cela, pour des douceurs qui, s'envolant rapidement, ne laiſſent apres ſoi, qu'un long & inutile repentir. Ce deplorable Avare qui, n'aïant jamais aſſez de ce qu'il à toûjours de trop, conſume peniblement ſes jours à amaſſer de quoi exercer une dureté barbare ſur ſa perſonne, & ſur ſes ſemblables. Cette Sirene de Courtiſanne, qui ne chante que pour attirer dans le goufre ; qui encore plus fardée de cœur que de viſage, affecte tous les dehors d'une tendreſſe qu'elle ne connoit point, bien loin de la ſentir ; vendant cherement toutes ſes faveurs : heureux quelquefois l'Acheteur ! ſi après les avoir païé par la ſouffrance la plus violente, il ne lui en coute point auſſi la vie. Ces Valets corrompus & corrupteurs, vraïes peſtes domeſtiques, toûjours prets à tromper & à voler ceux dont ils mangent le pain : mais qui, ſur tout, pour fomenter & pour ſoutenir le déréglement du jeune Maître, n'epargnent ni la fourberie, ni l'impoſture. De vieux Maris chez qui les frimats de l'Age n'ont point éteint l'ardeur de la débauche ; & qui, ſans aucun reſpect pour la fidelité conjugale, veulent partager

avec

avec leurs Fils dans un lieu de debauche, les plaiſirs de la table & du lit. Des Femmes jalouſes, emportées, contrediſantes: ou celles qui, ſe dedommageant avec les Intrus, du Jeune ou de la maigre chere du *Menage*, font une foret du front *marital*, à force d'y planter le bois d'Acteon.

Ce ſont là les principaux Perſonnages qui paroiſſent ſur la Scène Comique. Si ces Vices ſont peints avec toutes les couleurs convenables; ſi on les repreſente, comme cela ſe doit, avec tout ce qu'ils ont d'odieux & de mepriſable; de bonne foi, cela ne degoûte t-il pas du deſordre? Ces vilains objets n'inſpirent ils pas l'amour d'une bonne conduite & d'une vie reglée?

D'ailleurs, la Vertu ſe produit auſſi ſur le Theatre: ne l'y voit on pas avec cette tranquilité, cette aſſurance, cet air reſpectable qui l'accompagnent par tout? Le portrait d'un Homme raiſonnable, humain, bienfaiſant, ennemi de toute obliquité; & qui n'aime rien tant que la bonne route, c'eſt à dire qu'une droiture invariablement apuiée ſur les impreſſions naturelles de l'Equité; la vue de ce beau portrait n'eloigne-

t-elle pas de la Sceleratesse ; n'excite t-elle pas tout machinalement à devenir Homme de bien?

Je sai que quelques Devots, ne sont nullement de cet avis-là. Cette pieuse & venerable *Gent* declame impetueusement contre les Representations des Mœurs; elle foudroïe le Spectacle Comique, avec toute l'Eloquence possible ; Et disent, que les Amateurs, & même tous les Spectateurs de la Scene divertissante sont dans ce chemin large & fleuri qui mene à la perdition : à les entendre, dis-je, la Comedie est une des *foires* où Satan fait mieux son Compte ; & ceux qui la frequentent, s'imaginant n'acheter que deux ou trois heures d'un plaisir innocent, païent d'avance les fagots de l'Enfer.

Suivant l'Ordonnance des Saints Canons, point de terre Consacrée, point de fond arrosé d'eau benite, pour loger le Cadavre d'un Mortel qui a fait le metier de Comedien. Jolie matiere à reflexion ! Quel forfait a donc commis ce Malheureux, pour l'exclure de la Societé des Morts; pour ne vouloir pas lui permettre d'attendre en la Compagnie des autres, le terrible Jour de la Trompète Ressu-

Reſſuſcitante ; enfin, pour le priver des honneurs, & du profit Spirituel d'une Sepulture Religieuſe ?

On excommunie ce Comedien vif & mort : pourquoi ? par ce qu'il a copié les Hommes en bien & en mal ſerieuſement ; cette Action n'eſt elle pas ridicule ? Si en contrefaiſant les inſenſez, les aveugles, les boſſus, les manchots, les boiteux, & tous les autres diſgraciez de la Nature, c'étoit un moïen poſſible & facile pour les guerir, dites moi, je vous prie, ſi on feroit un crime à ceux qui emploiroient ce remède-là ? Tant s'en faut : ces Charitables Réparateurs des écarts de la Nature, aquereroient de l'eſtime, meriteroient la gratitude du Public ; & ſur tout, les Infirmes gueris ne pourroient pas leur avoir aſſez d'obligation.

Je l'ai deja dit ; & je ne me laſſerai point de l'inſinuer : rien n'eſt plus propre pour la correction des mauvaiſes mœurs, que d'en expoſer la honte & la turpitude par le badinage & par le jeu. Pourquoi donc attacher une fletriſſure, une eſpèce d'infamie aux Gens qui font profeſſion de monter ſur le Theatre ?

Que ne les regardons nous plûtôt comme des Medecins agreables qui gueriſſent en amuſant; comme des Cenſeurs Commodes qui ſans fiel, ſans aigreur, ſans chagrin, nous môntrent nos veritez, & nous les font goûter?

On a dit d'un des plus grans Originaux qui ait jamais fleuri dans le Genre Comique, qu'il faiſoit lui ſeul, par ſes Pièces, plus de converſions morales, que tous les Precheurs de Paris emſemble; Et les Defenſeurs de la Comedie ſoutiennent, que le Théatre eſt une chaire profane d'où on prêche l'Houme; & où on le met devant ſes propres yeux: il voit là ſa depravation, ſans s'apercevoir qu'on ait en vûe de la lui reprocher. On y étale ſes defauts: mais d'une maniere ſi ſimple, ſi naïve, ſi inconteſtable; & en même tems ſi plaiſante, que rien ne le divertit mieux que ſon Ridicule. Apres le plaiſir, la Raiſon entre en Lice; & combat pour ſes droits contre les paſſions. Eſt il poſſible, ſe dit on à ſoi même, que je donnerois dans tous ces deſordres groſſiers, dont je viens de voir la peinture & l'image parfaitement reſſemblante? Voudrois-je donc me rendre auſſi mepriſable,

ble, que cet Avare; que ce Debauché; que cet Impoſteur; que ce Fanfaron; que cet Etourdi, &c ? l'Honneur ſe joint à la Raiſon; &, ſans faire de grans efforts, on prend le bon chemin, ſi on ſe ſent égaré: ou on ſe confirme dans la vie reglée, ſi on a le bonheur d'y marcher.

C'eſt, ſi je ne me trompe; par cet endroit là que le Celèbre *Moliere* fit main baſſe ſur la corruption des mœurs; & qu'il devint un grand Réformateur. Jamais peut-être Comique n'a ſi bien attrapé le Riſible de nôtre Eſpece; & jamais peut-être auſſi Comique n'a mieux réüſſi à en faire revivre le Raiſonnable. Peut on apres cela, penſer de ſens froid, à l'afront qu'on fit à la Memoire d'un Homme qui avoit ſi bien merité du Genre Humain? On refuſe durement à ſon Corps ce qui s'accorde ſans la moindre difficulté aux plus grans Scelerats; & ce n'eſt que par l'intervention de l'Autorité abſoluë du Prince, que cet illuſtre Mort eſt admis dans ce *Repoſoir* Commun où les Cadavres pouriſſent & ſe pulveriſent, pendant que les Ames ſouffrent, ou ſe rejouiſſent dans l'autre Monde. Dieu ſait ſi le Prélat qui en agiſſoit ſi rigoureuſe-

ment & ſi canoniquement dans cette conjoncture-là, vivoit d'une maniere à meriter après ſa mort, d'être enfoüi dans le terroir de Benediction & de Sainteté!

Oh mais, *criaillent* Nos Zèlez, la Comedie eſt une Ecole pernicieuſe peſtilencielle, execrable pour les Mœurs. Le Vice y paroit à découvert, & environné de tous ſes attraits. Ces Spectacles remüent les paſſions; excitent le penchant au deſordre; met en mouvement tous les reſſorts de l'Ame, pour le plaiſir des Sens, & pour la Volupté défenduë; le Libertinage y régne par tout. Les pièces ſemblent compoſées à la gloire du Déréglement: on les execute ſur le même pié; & preſque tous les Acteurs ſe naturaliſant avec cet eſprit-là, paroiſſent avoir ſecoüé toute honte & toute pudeur.

Doucement Meſſieurs: vous prenez à gauche, ou du moins vous outrez. Quel fut le premier but de la Comedie? Corriger le deſordre; diſſiper les abus, & rapeller le devoir. Cela eſt ſi vrai que ſur l'ancien Theatre, on ne ménageoit perſonne: les Gens étoient nommez publiquement; & on expoſoit le Reprehenſible à la riſée,

à

à la huée de la Multitude. Vous voïez, par là, qu'une Satire morale & bien fondée a enfanté la Comedie; & que ſes Inventeurs, loin de vouloir gâter les Hommes, ne viſoient qu'à les rendre meilleurs.

Cette premiere methode n'eut point de reüſſite; le remède ſe trouva pire que le mal. Les Intereſſez ſe formaliſoient: plus attentifs à la confuſion qu'il leurs faloit eſſuïer, qu'à leur amendement, la Verité ne faiſoit que les bleſſer, que les aigrir; & n'aimant pas, comme de raiſon, qu'on les timpaniſât ainſi devant le Peuple, cet eſſai de Réformation n'aboutit qu'à des troubles & qu'à des animoſitez.

On fut donc obligé de changer la batterie, & de recourir à la Prudence. Laiſſant là le Particulier & le Perſonnel, on ſe reſtraignit au General; faiſant grace aux *Individus*, on declara la Guerre au Vice; on le combatit par des Portraits de fantaiſie, par des Caracteres vagues; par des tableaux qui embraſſoient tous les Vicieux, ſans en deſigner aucun. Il eſt donc vrai que la Comedie, tant l'ancienne que la nouvelle; tant dans ſon commencement

que dans ſes progrés, n'a eu pour but & pour fin que le Triomphe de l'Honnêteté naturelle, & de la Morale, neceſſaire pour vivre ſurement & agreablement enſemble, ſous certaines Loix, comme Membres d'un même Corps.

Cela ſuppoſé: ſe dechainer contre un Art ſi louable; & qui peut être d'une ſi grande utilité, n'eſt ce pas tomber manifeſtement dans un écart de raiſon; n'eſt ce pas ſacrifier le bon ſens à la fauſſe prevention? Mais direz vous; la Comedie a etrangement degeneré du bon motif de ſon inſtitution: elle s'eſt relâchée inſenſiblement; & perdant de vuë, peu à peu, les effets ſalutaires auxquels on l'avoit deſtinée, elle eſt enfin venuë au point d'être plus propre à attirer au mal qu'à en détourner. Voici ma Réponſe: la Comedie n'a rien en cela qui ne lui ſoit commun avec les autres choſes humaines. Quelle bonne Invention, quelle heureuſe decouverte ne dégenere point parmi les Mortels? Ce qui eſt même venu du Ciel; & conſequemment ce qu'il y a de plus fixe & de plus immuable; n'a-t-il pas été mille fois l'occaſion du Sacrilege, de l'Impieté, du Blaſphème;

&

& de ce qu'on nomme ces Erreurs damnables qui, à ce qu'on prétend, meritent le fagot paſſager, en attendant la brulure eternelle? Oſera t-on decrier la Religion, parce que elle ſeule a cauſé & cauſe encore tous les jours, quoi qu'innocemment, plus de maux ſur la Terre, que tous les autres uſages enſemble? La difference de Culte donne lieu à des maſſacres afreux; à des troubles horribles; à des haines implacables; au renverſement de l'Equité naturelle: conclura-t-on de-là qu'en banniſſant le Culte, on ôteroit une Source inepuiſable de malheurs? En ſoûtiendra-t-on avec moins de fermeté, que la Religion eſt un preſent digne de la bonté infinie du Createur; qu'elle éleve l'Homme au deſſus de tous les autres Etres vivans; au deſſus de ſoi même; & que tous les biens de cette Vie-ci ne ſont que de la fumée en comparaiſon de ce precieux Treſor?

Mais enfin: ſous quelque aſpect odieux qu'on tâche de peindre la Comedie; quelques efforts qu'on faſſe pour la diffamer, il eſt au moins certain qu'elle eſt bonne en ſoi même & de ſa nature: qu'on la reduiſe donc à ſon juſte

prix : ſuppoſons-là, dans les Livres & ſur le Theatre, épurée de toute ordure & de toute ſaleté ; chaſte dans ſon enjoûment ; *bouffonne* ſans violer les loix de la bien ſeance ; *follatre* ſans paſſer les bornes de la modeſtie ; alors, ſur quoi ſes Ennemis pourront ils fonder leurs impetueuſes & foudroïantes declamations ? Diſons plus : je veux que la Comedie ſoit dans ſes diſcours & dans ſes manieres, auſſi effrontée, auſſi debordée qu'une Publique, quelle impreſſion cela fera-t-il ſur les Eſprits bienfaits, & dont on aura cultivé le bon naturel par une belle Education. Leur pudeur ſouffrira ; & abhorrant ces airs de debauche, ils ſe ſauront gré d'etre nez ſous les auſpices de la Sageſſe ; ils l'en aimeront d'avantage. Pour les Vicieux ? Leur cœur eſt un eſtomac ulceré qui ne fait que de mechantes digeſtions ; & qui tourne en poiſon le ſuc des meilleurs alimens. Quoi donc ? à cauſe des Malades, doit on defendre aux Sains une nouriture qui peut les entretenir & les confirmer dans leur bonne diſpoſition ?

Il en eſt, à peu près, de la Comedie comme de la Peinture. Dans le

grand

grand Art d'imiter les Ouvrages de la Generation Humaine, la Nudité eſt le point ſur le quel les habiles Maîtres s'exercent principalement; & où ils ſe font le plus admirer. Ces objets Nus ſcandaliſent les Foibles; ils reveillent la convoitiſe des Laſcifs: mais les honnêtes Gens; ſur tout, s'ils ſont Conoiſſeurs, ne regardant ces repreſentations libres que par raport à l'induſtrie & à la reſſemblance, ils reflechiſſent ſur l'habileté de l'Artiſte; & lui donnent les Loüanges qu'il merite. Ainſi en va-t-il de la Comedie: on y peint le Vice ſans envelope, ſans déguiſement; on l'y repreſente ſous ſes couleurs convenables, ſous ſes traits naturels: les Scrupuleux, gens presque toûjours d'un petit genie & d'une cervelle mal timbrée, ſe formaliſent à la vuë de ces vilains objets; ils crient au libertinage, à la contagion des mauvaiſes mœurs. Les Amateurs du plaiſir illicite, de la volupté defenduë ſont ravis de trouver parmi ces peintures Libres, le portrait de leur paſſion favorite. Mais les Partiſans de l'Ordre, de la Règle, de la Vertu, ne s'appliquant qu'à comparer la Copie avec l'Original, s'ecrient tout bas, *qu'eſt ce que*

l'Homme? & quelquefois ils ſortent d'un Spectacle, beaucoup plus indignez contre le derangement & la depravation de nôtre Eſpèce, que quand ils ſortent d'un Sermon.

Enfin, je l'avance hardiment: la Comedie, principalement lors qu'elle eſt auſſi circonſpecte que nous la voïons aujourd'hui, peut faire plus de bien que de mal. Liſez la; ſoïez ſon Spectateur, elle vous decouvre naïvement le fort & le foible, le bon & le mauvais de Nôtre Eſpèce. Si elle eſt dangereuſe pour les Simples, qu'ils la laiſſent-là: il faut qu'un Vicieux ſoit bien endurci pour n'y pas rougir de ſon desordre; pour ne point s'y dègoûter de ſa mauvaiſe conduite; pour ne pas former, tout d'un coup, la reſolution de prendre un meilleur train. Quant aux Réglez & aux Vertueux, ne ſeroit ce pas une dureté criante de les fruſtrer d'un divertiſſement dont ils font un bon uſage? Helas! Je ne ſai ſi ceux qui invectivent ſi violemment contre la pauvre & innocente Comedie, n'auroient pas beſoin de ce Miroir fidèle pour appercevoir leurs taches & leurs défauts; il eſt vrai que ces bons Meſſieurs ont la vuë

bien

bien baſſe & bien trouble ſur l'article eſſentiel de la Conoiſſance de ſoi même. Mais *chut!* c'eſt trop de preambule ſur le Comique en general: je paſſe enfin au Sujet de nôtre Ouvrage.

On donne ici au Public une Traduction des vint Comedies de Plaute, & pour s'accommoder au goût general, on a jugé à propos de les donner ici complet; & avec ſes Obſcenitez. C'eſt, autant qu'on l'a pû, ſous des envelopes modeſtes. Cependant, pour ménager la pudeur des yeux & de l'Imagination, le Lecteur, trouvant tous les endroits ſales marquez exactement à la fin de l'ouvrage, il ne tiendra qu'à lui de les omettre.

Le nom de cet Ancien Dramatique eſt aſſez celèbre, pour réveiller l'amour de la Lecture; & pour mettre la belle curioſité en mouvement. En effet: Plaute étoit un de ces Genies rares, ſuperieurs, & nez pour amuſer avec autant d'utilité que d'agrement. Il avoit bien étudié l'Homme; & il poſſédoit à fond les mœurs de ſon tems. La Satire enjouée, c'étoit [redacted] fort; & jamais homme n'a mieux [redacted]apé le ſecret difficilement *trouvable* de pincer; & de mordre en riant.

Nô-

Nôtre Comique a beaucoup exercé ſon talent contre la mauvaiſe Morale; & on peut dire qu'il n'a entrepris aucun ſujet qu'il ne l'ait mis dans tout ſon jour. Pour détailler exactement le *Maquerellage*, le *Putaniſme*, *l'Ivrognerie*, *l'Impoſture*, *l'Avarice*, &c. je doute que Plaute ait eu ſon ſemblable; du moins ſoutiendrai-je ſans façon qu'aucun Auteur ne l'a ſurpaſſé dans ce Genre-là; & ſi ma propoſition choque, je defie qu'on en faſſe voir la temerité. Oui; je repète la thèſe: chez Plaute; un Maquereau, une Courtiſanne, un Eſclave Scelerat, un Avare; ce ſont autant de Chef d'œuvres, autant d'imitations preſque inimitables. l'Avare de nôtre Moliere eſt une belle Pièce: mais cette Copie a t'elle toute la fineſſe, toutes les graces de l'Original? Je m'en raporte volontiers à la deciſion des vrais Connoiſſeurs.

Avec tout cela, je ſuis bien eloigné de vouloir propoſer Plaute pour un modèle accompli. Cet Aſtre du Theatre a ſes taches, comme tous les grans Hommes, il a ſes bornes & ſes exceptions. Une envie exceſſive de moraliſer ſur tout ce qu'il trouve dans ſon Chemin;

min; peut-être pour affecter une connoiſſance univerſelle, & pour en faire parade, cela le fait tomber dans des raiſonnemens embaraſſez, obſcurs; & qui, nonobſtant les veilles, les ſueurs & les efforts des Interpretes ne laiſſent pas d'être encore inintelligibles. Plaute n'avoit rien moins que le don d'eclaircir & d'abreger ſa matiere.

On ne ſauroit non plus lui pardonner ſon penchant pour l'equivoque. Il joüe ſouvent ſur les mots: mais d'une maniere ſi baſſe & ſi fade, que le bon goût ſe ſouleve juſqu'à la nauſée. De deux choſes l'une; ou ces vieux Romains étoient de bonnes Gens qu'on faiſoit rire à peu de frais; ou il y avoit autant de bas que de haut dans le diſcernement de nôtre Poëte. Ne dites point qu'il s'abaiſſe en cela tout exprès, pour ſe proportionner à ſes Perſonnages; & pour mieux remplir leurs Caracteres: un Comique ne doit rien mettre dans la bouche d'un Acteur qui ne ſoit digne des Spectateurs: dans le Serieux, le bon Sens doit en être l'ame: dans le Riſible? rien ne doit marcher ſans pointe & ſans ſel. Les illuſtres *Sceniques*, tant anciens que modernes, ont evité ſoigneuſement cet

cet ecueuil-là. Chez eux les Valets, les Païſans même, parlent avec eſprit; ils ne ſervent rien que d'aſſaiſonné, que de ragoûtant.

Plaute n'eſt il pas auſſi cenſurable pour ſes Obſcenitez? On ne peut guere, ce me ſemble, l'excuſer ſur ce point-là, qu'en conjecturant qu'il s'accommodoit-là deſſus à la groſſiereté de ſon Siecle. Aparemment les Romains d'alors n'étoient point encore parvenus à la belle delicateſſe: beaucoup moins polis qu'ils ne devinrent dans la ſuite, leurs oreilles recevoient avec plaiſir les expreſſions ſales, les paroles impures. Si cela eſt, la choſe n'en donne pas une idée beaucoup plus avantageuſe de nôtre Auteur. Un Ecrivain qui ſe mêle du grand Art d'inſtruire en divertiſſant, doit s'appliquer à corriger le mal, bien loin de le fomenter. Plaute n'auroit eu qu'à retrancher ce qu'il y avoit de trop libre dans ſes Pièces, ſes Auditeurs reflechiſſant ſur la chaſteté de ſa Plume, il n'en falloit pas d'avantage, pour les guerir de leur mauvais goût. D'ailleurs: la ſeule vuë du reſpect qu'on doit aux Dames, ne ſuffit elle pas pour reprimer une Licence qui jette toûjours

le

le beau Sexe dans l'embaras, & qui tout au moins le fait rougir. Parlez moi de Terence ſur ce Chapitre-là. Ce Comique n'eſt pas moins eſtimable par la pureté de ſon imagination que par celle de ſon ſtile; & par la netteté, par la beauté de ſes idées: pas une phraſe, chez lui, pas un terme qui puiſſe bleſſer, ni revolter l'honnêteté; & des que ſon ſujet lui en fournit la moindre occaſion, il prend finement un détour pour s'en ecarter; enonçant la choſe ambiguë dans toutes les règles de la bienſeance. Cette même Modeſtie brille auſſi ſur le Theatre François, où pour mettre la pudeur à couvert, on n'emploïe que des envelopes ſuportables, permiſes; & où l'Obſcenité n'oſeroit ſe môntrer dans ſon naturel.

Autre défaut de nôtre Dramatique: ſon ſtile eſt l'oppoſé du Laconique: non ſeulement il n'eſt pas Serré, châtié, limé; mais même il regorge en prolixe & en ſuperflus. Les penſées de cet Ecrivain ſont ſouvent comme des fleurs cachées par une trop grande abondance d'herbes; ce ſont des fruits dont la quantité de feuilles empêche quelquefois de decouvrir la beauté. Sujet à re-

repeter la même phraſe & le même mot, on diroit ou qu'il eſt trop content de ſa production, pour ne la donner qu'une fois ; ou qu'il croit ſes Lecteurs, ſes Spectateurs, d'une penetration trop courte, pour le comprendre du premier coup. Quoi qu'il en ſoit : je m'imagine, peut-être fauſſement que Plaute eſt entre tous les Poëtes, Singulier pour la Redite & pour la Battologie. Je ne m'arrêterai point ſur ſa Poëſie : cette matiere paſſe ma portée ; & j'en laiſſe aux Heros du Pedantiſme le travail de la discuſſion, ſans leur en envier l'honneur. A propos de ceſa, je me ſouviens d'une Saillie du Philoſophe Montagne : apres avoir fait une deſcription vive & patêtique de ces faux Savans, qui paſſent le jour & la nuit ſur leurs Bouquins ; & qui, Sacrifiant le repos & la Douceur de la Vie, à une faim canine de ſavoir, enervent leurs forces, conſiſquent leur Santé, abregent leur Vie : en ſorte que, à les voir masquez d'un jaune pale & plombé ; defaits, pleins de rides ; & les yeux renfoncez dans leur Caverne, on les prendroit pour des Deterrez. Mais, à vôtre avis, demande Montagne, pour

quel

quel ſujet ſe rendent ils ſi miſerables? C'eſt repond ce Socrate Moderne, pour ſavoir, au juſte la meſure des vers de Plaute. C'eſt dire en bon François qu'ils ſe tuënt pour rien. Grand Dieu, que ces pauvres Fous ont d'imitateurs! combien de Mortels, *ignorantiſſimes* dans la conoiſſance du Vrai Bien, tant naturel que moral, & qui ſe ſoucient tres peu de s'inſtruire dans cette Science eſſencielle, s'epuiſent, s'uſent à courir après des Speculations creuſes, abſtraites, chimeriques? Si le nombre n'en eſt pas tout à fait ſi grand que celui des Fous, il ne s'en faut pas la moitié.

Enfin: mon dernier grief contre l'illuſtre Auteur que je prens la liberté de critiquer, quoi qu'un de ſes plus grans admirateurs, c'eſt ſon peu d'égard pour la Vrai ſemblance. Plaute n'eſt aſſurément point l'Eſclave de cette Regle, qui pourtant, eſt ſi neceſſaire dans une Repreſentation; & laquelle on ne peut violer ſans donner atteinte au Bon Sens. Nôtre Comique n'eſt nullement ſcrupuleux ſur ce point-là. Au lieu de meſurer le tems par la durée de l'Action qui doit le remplir il ne penſe qu'à

l'action

l'action même ; & ſouvent, il ſe fait dans l'intervalle de deux Scènes, des choſes dont l'execution demandoit neceſſairement un long eſpace. Qu'en une ou deux minutes, quelcun ſoit allé ſur la Grande Place ; qu'il y ait fait ſon affaire ; qu'il en ſoit revenu ; qu'avec la même rapidité on ait preparé un Repas ; on ait parcouru toute la Ville pour trouver ſon homme? Vingt autres exemples de cette nature-là : c'eſt de quoi nôtre Dramatique, nôtre Peintre en mœurs ne s'embaraſſe point.

Mais il y a ſur l'article du Vraiſemblable, un endroit extremement choquant. Vous voïez ſur le Théatre les Porteurs de bonne nouvelle : ordinairement ils viennent du Port ; & ils en accourent tout eſſouflez, pour annoncer le retour d'un Pere, d'un Mari, d'un Fils ; enfin, de ceux qui ſont attendus avec la derniere impatience. Que font ces Mercures ſoi diſant ſi preſſez ? C'eſt un plaiſir : ils crient qu'on leur faſſe place ; ils avertiſſent qu'il ne feroit pas bon les arrêter ; ils déclarent net qu'ils renverſeront à droit & à gauche, tous les Facheux qui auront la temerité de s'oppoſer à leur paſſage. Dites moi, s'il vous plait :

plait : ſi un Courier, un Poſtillon, un Coureur, ne trouvant perſonne dans ſon Chemin, s'arrêtoit toute court pour ſe répandre en imprécations & en menaces contre celui qui entreprendroit d'interrompre ſa courſe ; & cela, par la raiſon que l'affaire dont il eſt chargé ne peut pas ſouffrir le moindre retardement, y auroit il un indice plus certain d'une cervelle demontée? C'eſt, neanmoins, préciſément le Role que Plaute fait joüer aux Perſonnages dont je parle. Ce n'eſt pas tout : ces mêmes Meſſagers qui ont ſi grand hâte qu'ils tremblent de ne pouvoir arriver aſſez tôt, ils ſe donnent fort bien le loiſir de paſſer tranquilement en revüe les Grans & les Petits ; les Riches & les Pauvres ; toutes les Eſpèces de Gens qui, par leur condition, par leur profeſſion, par leur métier ſont obligez de courir les ruës & de *battre le pavé*.

C'eſt un badinage de Comedie : qui en doute? Mais eſt il permis de badiner aux dépens de la Raiſon? Je poſerois bien en fait qu'aucun Comique de réputation n'a ſuivi le Nôtre dans cette route-là. D'ailleurs : il y a un milieu. Qu'un Acteur aprenne à l'Aſſemblée ſa bon-

bonne ou ſa mauvaiſe avanture ; qu'il expoſe, en peu de mots, le ſujet de ſa grande impatience ; que ſur cela, il raille en Poſte, & diſe briévement de jolies choſes : à la bonne heure. Mais remplir tout une longue Scène à répeter qu'on a le motif le plus preſſant pour faire diligence ; pour n'avoir pas un moment à perdre ? vous m'avôurez qu'on ne peut aller plus directement contre le bon ſens.

Je ſupprime un autre défaut ; c'eſt de confondre la Repreſentation avec l'Action. L'Acteur parle à la fois, & comme Perſonnage, & comme Comedien : dans le tems de ſa Declàmation, il deſigne qu'il n'eſt point ce qu'il paroit ; mêlant même ſes qualitez perſonnelles avec ſon Rôle & avec ſon Caractere. Il ne ſeroit pas difficile d'aprofondir ce travers-là : mais, en faveur de vôtre patience, j'aime mieux vous indiquer l'endroit, & n'y point toucher. Concluſion : toutes les ombres de Plaute n'obſcurciſſent point l'éclat de ſon jour ; toutes ſes irregularitez ne gâtent point ſes beautez originales. Il ne tiroit point de ſon propre fond le deſſein & le Plan de ſes Pièces : il travail-

vailloit ſur le Canevas des autres : on n'eſt pas même ſûr qu'il ait inventé aucune Comedie : le Theatre Grec étoit ſa grande ſource ; il y a puiſé preſque tous ſes ſujets : mais il couvroit ces Canevas, d'or & de broderie : il refondoit en excellent Maître ; & je ne doute point que cet Imitateur n'ait laiſſé bien loin derriere ſoi ſes Modèles & ſes Originaux. Auſſi fut il en grande eſtime lors que les Romains, après avoir ſecoüé les reſtes du mauvais goût, devinrent fins conoiſſeurs dans le genre de penſer heureuſement, & de donner un beau tour à ſes idées. Ciceron ſavoit ſon Plaute ; & le cite ſouvent. Il n'étoit pas moins familier à pluſieurs Ecrivains, Celèbres Orateurs, Poëtes & Grammairiens. Enfin quoique nôtre Comique ait fleuri dans un tems où la Republique ſe ſentoit encore de ſon ancienne Barbarie, il n'a pas laiſſé, à travers tant de Siècles, d'avancer vers nous, du même pas que tous ces Illuſtres réchapez de l'Oubli, qui ſont encore à preſent, les Oracles du Bel Eſprit : n'eſt-ce pas là porter avec ſoi ſon titre de Haute Nobleſſe dans le Monde Litteraire ; ſur tout dans le Païs de l'Antiquité ?

Il eſt grand tems que je rende compte de ma Traduction. * * * * Je

Je m'attens bien de paſſer chez la Nation *pedanteſque* pour un temeraire & pour un etourdi. Les Critiques ne manqueront pas de me reprocher que j'ai entrepris un Ouvrage beaucoup ſuperieur à mes forces ; & s'ils ne me font pas l'honneur de me le reprocher ; s'ils dedaignent de me citer à comparoître devant leur redoutable Tribunal, je n'en ſerai pas plus épargné dans leurs doctes & ſourcilleuſes converſations. Je ſai quelle eſt, à mon égard, la diſpoſition de ces Arbitres du merite ; de ces Controleurs Souverains des Productions d'Eſprit.

Certains *Extraiteurs* de Livres m'ont, de leur grace, donné le coup de Dent ; & il n'a point tenu à ces Dogues du Parnaſſe que je ne perdiſſe, par cette morſure venimeuſe, le peu d'Approbateurs que je puis avoir chez le Public Senſé. Ma Sentence enonce trois Chefs. 1. Je n'ai point d'erudition. 2. Je penſe *facetieuſement* ; & comme cette maniere d'ecrire eſt hors de la route commune, peu de Gens y prennent plaiſir. 3. Et enfin ; je donne à mes Lecteurs le chagrin de trouver force *Galleciſmes*. Il eſt vrai, graves Satires, Vôtre Etoile vous a garanti de ces trois défauts. Vous devés ſavoir quel-

quelque choſe : non par aquiſition, & de vôtre propre fond : mais par le benefice des Auteurs que vous abregez ; & ſemblables à la Corneille de la Fable, Oiſeau de mauvais augure, auſſi bien que vous, vous relevez vôtre petiteſſe, en prenant le Plumage des Paons, pour vous fourer dans leur belle Troupe. Vous êtes tres eloignez de penſer *facetieuſement* ; & vôtre Stile froid, maigre, vulgaire n'eſt bon qu'à ſervir de *ſoporatif*. Enfin : vous n'emploïez que les termes de l'uſage, par la raiſon que vous n'êtes point capables d'en inventer de nouveaux ; & jamais nôtre Langue ne vous aura obligation de ſon enrichiſſement.

Pour réfuter, en peu de mots la Cenſure inſipide de ces pitoïables Journaliſtes ; je ne me ſuis jamais piqué de Sçavoir ; & toûjours privé du Secours de la Memoire & des Livres, j'ai compté uniquement ſur le travail de la Reflexion.

Sans avoir deſſein de pouſſer l'enjoûment juſqu'au *Facetieux*, j'ai viſé, je l'avouë, à ce rare & difficile mêlange de l'Agreable avec l'Utile, qui, comme dit Horace, fait la perfection de l'Ecrivain : ſi je n'y ai point reüſſi : c'eſt que ne me conoiſſant pas aſſez, j'ai viſé trop haut : toûjours puis-je confeſſer ingenûment que l'approbation, pour ne point dire la douce fumée de l'encens des Lecteurs, que je croïois bonnement ſinceres & Juges competens, m'encourageoit beaucoup dans ce Loüable projet. Enfin : je conviens que je forge des mots : mais dès que je les donne dans un Caractere different, où eſt donc le crime ? Ces

Journaliſtes ſont d'une grande delicateſſe. Je ſuis ſûr que cette nouveauté ne déplait point aux Gens d'Eſprit : & d'ailleurs ; quand entre vingt de ces termes nouveaux, il ne s'en trouveroit qu'un de recevable, ne ſeroit-ce pas toûjours autant de profit pour une Langue dont la ſterilité deſole les Manieurs de Plume?

Que je raiſonne en cela, juſte ou de travers, je ſuis entré dans cette Carière *Plautine* à la perſuaſion d'un Ami judicieux, qui m'aſſura que c'étoit mon fait. Ma Traduction eſt fort Libre : je ne me ſuis gêné que par le Sens de mon Auteur : encore eſt il vrai qu'il y a tels endroits où à cauſe de l'épaiſſe obſcurité du Texte, je ne ſai pas trop moi même ce que je dis.

Du reſte : je n'ai rien omis pour habiller ce Vieux Comique à la Françoiſe ; & à la mode. J'étens, ſans façon, ſes penſées : je tâche de ne lui faire rien dire qui ne ſoit de ſon genie ; & qu'il auroit peut-être dit, s'il avoit veçû dans nôtre Generation. Je n'ignore pas qu'une telle liberté formaliſe nos Critiques rigides ; & qu'ils la condamnent comme une Licence impardonnable. Mettre du Sien à un Celèbre Auteur? C'eſt, ſelon ces Meſſieurs, le corrompre, le defigurer ; c'eſt lui ôter tout ſon prix. Mais enfin: eſt il juſte qu'un Traducteur tienne en eſclavage ſon imagination ? J'ai ſuivi mon penchant; & je me flate que les Lecteurs du vrai goût, petit Troupeau ! me ſauront gré d'avoir voulu contribuer à les mieux divertir.

Je prévoi une autre plainte ; & je ne puis me diſpenſer de la prévenir. Vôtre Traduction,

ction, direz vous, abonde en Phraſes & en ermes inutiles ; c'eſt une forêt de mots qui ignifient la même choſe ; cela eſt vrai : mais vous plaît il m'entendre à juſtification ? Vous croïez aparemment que je vais alleguer la Battologie, la redite continuelle de mon Original ? Ce n'eſt point cela. J'ai eu dans mon travail beaucoup d'égard aux Etrangers; & je croi, en effet, que cet Ouvrage-ci pourroit leur être d'une grande utilité pour ſe perfectionner dans nôtre Langue. Ils trouveront en Familier & en Comique, dans cette Lecture généralement tout ce qui concerne la Morale ; & afin de mieux inculquer les choſes, je les donne en plus d'une maniere : les Amateurs du François auront à choiſir. Je ne ſai ſi je m'aveugle : mais je ſuis perſuadé qu'avec mon Plaute, les Curieux, chez les autres Nations, peuvent faire beaucoup de chemin.

Un mot ſur les Nôtes : On en trouvera un aſſez bon nombre de mon cru & de ma façon. Pour le reſte j'ai conſulté Parée, Lambin, Taubman, Gronovius, Operarius, Madé. Dacier, & autres ; & j'en ai tiré celles que j'ai jugé les plus agreables, les plus utiles, & les plus neceſſaires. A la fin de chaque Pièce j'ai mis une Reflexion enjoüée, comme pour en rapeller le Plan ; & le mieux imprimer dans la Memoire. J'abandonne le reſte à vôtre examen. ADIEU, Seigneur Lecteur : je vous ſouhaite un agreable amuſement.

FIN.

---

aute à corriger. *Tome Second*, dans *l'Aſinaire*, pag. 102. lin. 3. LIBAN. *liſez* LEONIDE.

LA VIE
DE
PLAUTE,
PAR
PIERRE CRINITUS.

MARC PLAUTE eut pour Patrie Sarcine en Umbrie, Province d'Italie; cette Ville retient aujourd'hui ſon nom; c'eſt une Ville Epiſcopale de la Romagne au Sud-Oueſt, dans l'Etat Eccleſiaſtique. Que nôtre Comique ait été de Sarcine, il l'a inſinué lui même dans ſa Comedie, intitulée MOSTELLAIRE; & d'ailleurs d'autres Anciens Auteurs conviennent de cette Origine. On ne peut raiſonnablement douter que Plaute n'ait vêçu dans le même tems, & qu'il n'ait paru ſur la même Scène, que Publius Scipion, Fulvius le Noble, & Marc Caton fleuriſſoient & ſe diſtinguoient dans la Ville par leur merite extraordinaire.

Plaute avoit beaucoup de politeſſe, & il étoit d'une humeur très agreable: cela ſe voit par pluſieurs endroits, mais principalement par ſes Comedies qui ſont toutes pleines de graces, de beautez & d'enjoüiment. Aulu-Gelle a raporté dans ſes Nuits Attiques pluſieurs choſes touchant l'erudition & les Comedies de Plaute: Marc Varron raconte auſſi que ce grand homme, aïant conſumé tout ſon bien en Ornemens Sceniques

ques & en Decorations de Theatre, étoit tombé par-là dans une misére extrême. Ce fut par cette raison-là qu'il fut obligé de revenir dans la Ville ; & alors il s'engagea à un Boulanger pour vivre, travaillant à tourner ces sortes de Meules qu'on tourne à force de bras, & que Saint Jerome apelle des Moulins manuels. On pretend même qu'après avoir passé quelque tems dans la Boulangerie, il y composa encore quelques Comedies, comme le Saturion & *l'Addictus*.

Marc Varron, dans le livre des Comedies de Plaute, à mis ces paroles que j'ai jugé à propos de transcrire, comme Aulu-Gelle l'a aussi remarqué. On publie sous le nom de Plaute environ cent trente Comedies. Mais Lælius, personnage d'une docte distinction, n'a pas cru que nôtre Comique ait fait plus de vingt cinq Pièces. Et il ne faut point douter que ces autres Comedies dont Plaute n'est pas l'Auteur, n'eussent été composées par de vieux Poëtes, comme Marcus Accius, Cajus Plautius de qui on a dit les Comedies Plautiennes, & non pas les Comedies de Plaute.

Au reste comme les Anciens comptent vingt cinq Comedies de Plaute, il faut savoir qu'outre les vingt, que generalement tous nos Grammairiens conviennent unanimement être de Plaute, Gellius en nomme trois autres ; savoir *la Boëthie*, *la Nervulaire* & *le Detroit*. Varron & Sextus Pompée en nomment plusieurs autres, comme *Artemon*, *la Frivolaire*, *Phagon*, *Cestrion* & *Astraba* ; & ils les mettent au nombre de celles de

Plaute. Cependant Gellius & Nonius doutent que *Aſtraba* ſoit du même Auteur.

Il a ſuivi dans ſes Comedies les Comiques Grecs, ſur tout Demophile, Philemon, & Epicharme le Sicilien, ſuivant le temoignage d'Horace. Et Plaute a paru ecrire avec tant d'élégance & tant de Sel, que Epius Stolon n'a point balancé à dire affirmativement, que les Muſes auroïent parlé le langage de Plaute ſi elles avoient voulu parler Latin ; c'eſt ce que Fabius Quintilien raporte expreſſement. C'eſt pourquoi Gellius qui eſt le meilleur de tous les Ecrivains Critiques, apelle le même Plaute le Pere & le Prince dans toute l'Elegance Latine. Volcatius Sedigitus, ecrivant de l'Ordre des Comiques, place Plaute après Cecilius, & lui donne la preférence ſur tous les autres.

Plaute tira ſon nom de ſes Piez-plats, à ce que dit Sextus Pompée, car auparavant il s'apelloit Marc Plote. De là furent nommées certaines chauſſures *Semiplautiennes* dont on ſe ſervoit à la chaſſe. Mais nous avons parlé de cela en ſon lieu. On croit que nôtre Comique mourut peu d'Années après Quintus Ennius, à la cent quarante cinquième Olimpiade. Que ſa mort fut une grande perte pour le Public, c'eſt ce qu'on peut voir par ces quatre Vers que le même Poëte compoſa de ſoi même :

Poſt quàm eſt morte captus Plautus
Comedia luget, Scena eſt deſerta;
Deinde riſus, ludus, jocuſque & numeri
Innumeri ſimul omnes collacrymarunt.

C'eſt à dire : *Depuis la mort de Plaute, la Co-*

'omedie pleure, la Scène eſt deſerte : deplus 's Ris, les Jeux, les bons mots, & les nom- res innombrables ont tous pleuré à la fois & e Compagnie ; ils ont mêlé leurs larmes en- mble.

LA VIE DE PLAUTE, PAR LILIUS GREGOIRE GIRALD.

S'IL en faut croire Nevius, il fut quelques années contemporain de Marc Actius Plaute. Celui-ci fut ſurnommé PLAUTE, à ce que : Sextus Pompée, à cauſe que les Gens ui ont les piez plats furent premierement pellez *Plotes*, & peu de tems après, eu- nt le Sobriquet de Plaute. C'eſt donc par tte raiſon là que nôtre Comique, qui étoit i à Sarcine en Umbrie, & aïant à cauſe celâ le defaut du Païs, qui étoit d'avoir s piez plats, fut ſurnommé au commen- ment *Plote*, & enſuite on l'apella *Plaute*. Je vous avertis d'une choſe ; & je vous dirai une bonne fois pour tout, afin de n'ê-

tre pas obligé de le répeter, je remarque qu'on écrit differemment le nom *ACTIUS:* car quelques uns le mettent par *C. T.* comme le formant du verbe *agere*, *agir:* les autres, par un double *C. C. ACCIUS* de *ACCA:* enfin les autres, par deux *T. T. ATTIUS* de *ATTIS* le Troïen, ce que Virgile insinuë; & je me souviens de l'avoir observé souvent dans des Marbres & dans les Anciennes Inscriptions des Medailles: pour ne rien dire de Victorin qui ordonne cela dans son Livret de l'Ortographe; ni des Exemplaires Grecs de Dion. On rencontre frequemment le nom ATTIS chez les Grecs, lequel étoit un jeune Phrigien. Pour moi, parce que mes Maîtres m'ont élevé à cela dès mon enfance; je ne laisserai pas de continuer à ecrire *ACTIUS.*

Actius Plaute étoit donc né à Sarcine, Ville de Umbrie, suivant les témoignages de Saint Jerôme & de Festus; & c'est ce que nôtre Comique insinuë lui même dans quelque endroit de sa *MOSTELLAIRE.* Or il fleurissoit sur la Scène, selon le calcul d'Aulu-Gelle, presque quinze ans depuis le commencement de la seconde Guerre Punique, lorsque les Romains étoient déja dans le train de batre & de vaincre les Carthâginois. C'est ce que nôtre Poëte donne lui même à conoitre dans le *PENULE*, par ces paroles.

Triomphez, comme vous avez fait auparavant; & que les Cartaginois vaincus souffrent la peine qu'ils meritent.

Quoique Plaute ait imité les autres Grecs dans

ans la compoſition de ſes Comedies prinipalement Diphile & Philemon & quelques utres, comme on peut aiſément le voir par ui même, cependant Horace ſoûtient afrmativement qu'il choiſit pour ſon grand odèle Epicharme le Sicilien, & qu'il mit ous ſes ſoins à copier ſon talent Comique.

On a dit auſſi que nôtre Dramatique avoit agné du bien dans ſes Comedies : ſe voïant, it on, quelque Capital, il s'aviſa de ſe jeter dans le Négoce : mais loin d'y reüſſir, perdit tout ſon fond. Dans cette triſte ſiuation nôtre Marchand bel Eſprit revient Rome, accompagné d'une dizette afreuſe ; & pour ne point mourir de faim, ſa reſource fut de ſe louër à un Boulanger, ganant chez cet Artiſan ſa miſerable vie à ourner un Moulin à bras. Saint Jerôme a ourtant dit chez Euſèbe que la famine, ou u moins une grande cherté de Vivres avoit eduit ce grand homme à cette facheuſe & ure extremité.

Gellius aſſure que cet illuſtre Garçon Meunier où Boulanger, compoſa trois Piès à ſon Moulin, ſavoir le *SYTERION*, *'ADDICTUS*, & une autre dont il n'a as raporté le Nom. Suivant l'obſervation e Ciceron, Plaute mourut vingt ans, arès le Conſulat de Cethegus & de Tuditaus ; ſous le Regne des Conſuls Publius Claudius & Lucius Portius, & ſous Caton e Cenſeur ; peu de tems après le Poëte Enius, c'eſt à dire la cent quarante cinquiè- ne Olimpiade. Il compoſa lui même ſon pitaphe, laquelle, ſuivant Gellius, a été ra-

raportée par Marc Varron dans ſon Livre des Poëtes.

Plaute n'étant plus au nombre des Mortels, qu'arrive t-il ? La Comedie eſt en larmes, le Theatre eſt devenu une triſte ſolitude ; en ſuite les divertiſſemens, les plaiſirs, les bonnes plaiſanteries, enfin, toutes les graces enſemble ont verſé des pleurs.

Quant au nombre des Comedies de Plaute, ça été un ſujet de doute & de diſpute chez les Anciens. Servius dit que quelques Critiques les ont réduit à vingt & un ; que d'autres en comptoient quarante ; & que quelques uns alloient jusqu'à cent. Varron eſt du ſentiment de ceux qui tiennent pour les vingt & une Comedies legitimes de nôtre Poëte ; & ce fut par cet endroit-là qu'on les ſurnomma *les Varroniennes*. Mais Lælius, Perſonnage d'une vaſte erudition, a cru qu'il y en avoit vingt-cinq. Pour Gellius ; il a écrit que, de ſon tems, on publioit cent trente Pièces, toutes ſous le nom de Plaute.

Il eſt certain que Varron, dans le Livre des Comedies de Plaute, en compte quelques unes qui ne ſont pas de Plaute, mais de Marcus Aquilius, comme je lis, d'autres liſant Marcus Accius ; & qui eſt le même qu'on lit fauſſement chez Gellius, *Marcus Acuticus*. Le même Ecrivain ajoûte qu'un certain Plautin fut Poëte Comique ; & parce qu'on nommoit ſes Comedies, *Plautiennes*, on les mettoit au nombre des Pièces de Plaute, quoique elles ne fuſſent nullement de lui mais de Plaute. D'autres convien-

viennent que ces Pièces n'étoient pas de Plaute, mais de quelques vieux Poëtes ; ils veulent neanmoins que nôtre Comique les aïant retouchées, racommodées, refonduës, c'étoit par cette raiſon-là qu'on lui avoit donné ſon nom : mais cela ne me paroit presque pas vraiſemblable, n'y aïant point eu de Poëtes celèbres avant Livius & Ennius.

Or Plaute eut tant de crédit & de réputation dans l'Antiquité, que ſuivant le temoignage affirmatif de Quintilien, Varron a écrit expreſſement, que, ſelon le ſentiment d'Epius Stolon, les Muſes ſe ſeroient exprimées par la Langue de Plaute, ſi elles avoient voulu parler Latin. Ciceron, comme vous ſavez, fait un cas extraordinaire de Plaute. Volcatius, Homme Illuſtre dans la Poëtique, donne le ſecond rang à Plaute dans le Genre Comique. Macrobe dit que ce Poëte a excellé dans le ſel, dans la grace, dans les beautez de l'enjoûment. Je paſſe ici ſous ſilence une infinité, ou du moins un très grand nombre d'autres Auteurs qui ont honoré Plaute des eloges les plus magnifiques : c'eſt pourquoi, ſachant ce qui eſt dû à leur merite, j'ai de la peine à tomber dans le ſens d'Horace, lorsqu'il donne un coup de dent à Plaute & à ceux qui le loüent beaucoup ; voici le trait de cette ſatire:

At noſtri Proavi Plautinos & numeros & laudavere ſales, nimium patienter utrumque, ne dicam ſtulte mirati.

Nos Ancêtres ont fort priſé les Vers & le ſel de

de Plaute : ils avoient bien de la patience en l'un & en l'autre ; on peut dire qu'ils en avoient trop ; pour ne pas les accuſer de folie ni de Sotiſe dans leur admiration.

Pour vous dire franchement ma penſée, je ne nierai point qu'on trouve dans Plaute quantité de choſes, pour ne pas dire toutes ſes productions, leſquelles, ſi on les exceptoit de la Scène, paroitroient peut-être froides, & meriteroient d'être corrigées. Mais entrerai je maintenant en lice avec Horace, Poëte auſſi judicieux & auſſi habile qu'il y en ait eu jusqu'à preſent dans le Genre des Vers ? Non, je ne ſerai pas aſſez préſomptueux ni aſſez temeraire pour hazarder le combat à forces ſi inegales. Prenez ſur cette diſpute-là tel parti que vous jugerez à propos ; & ne craignez point de charger en cela vôtre conſcience. Toûjours eſt il fort vrai que des Gens d'un ſavoir eminent & d'un très haut credit dans le Négoce Litteraire, ont fait des Commentaires ſur les Comedies de Plaute : tels furent anciennement Marcus Varron, Lucius Siſenna, *Aſper*, & pluſieurs autres : ce Poëte Comique a eu auſſi dans nôtre Siecle pluſieurs habiles Interpretes & Commentateurs. Je voi même aujourd'hui que des Perſonnes qui excellent en doctrine & en elegance, & qui ſont mes Amis, je voi, dis-je, que tous ces ſavans s'attachent avec un grand plaiſir à la lecture de ce Comique, lors qu'ils veulent ſe delaſſer de leurs occupations graves, & de leurs études ſerieuſes.

Si on veut comparer la durée de nôtre Co-

omique avec celle du Monde, il faut croi-
, dit Jean Philippe Parée, qu'il a veçû &
uri l'An de la Creation trois mille ſept
ns ſoixante neuf ; avant Jeſu-Chriſt deux
ns un ; de la Fondation de Rome cinq
ns cinquante ; & la troiſième Année de
cent quarante quatrième Olimpiade des
ecs. Suivant le même Auteur, Plaute
ourut âgé de quarante ans.

TABLE DES COMEDIES &c.

de chaque TOME contenues dans les

OEUVRES DE PLAUTE.

TOME PREMIER.

Les Titres generaux, la Dedicace, la Preface, la Vie de Plaute, &c.
AMPHITRION.

TOME SECOND.

l'ASINAIRE.
l'AULULAIRE.

TOME TROISIE'ME.

LES CAPTIFS.
LE CURCULION.

TOME QUATRIE'ME.

LA CASINE.
LA CISTELAIRE.
l'EPIDIQUE.

To-

TABLE DES COMEDIES &c.

TOME CINQUIE'ME.

LES BACCHIDES.
LA MOSTELLAIRE.

TOME SIXIE'ME.

LES MENECHMES.
LE SOLDAT FANFARON.

TOME SEPTIE'ME.

LE MARCHAND.
LE PSEUDOLE.

TOME HUITIE'ME.

LE POENULE.
LA PERSANE.

TOME NEUVIE'ME.

LE RUDENS.
LE STICHUS.

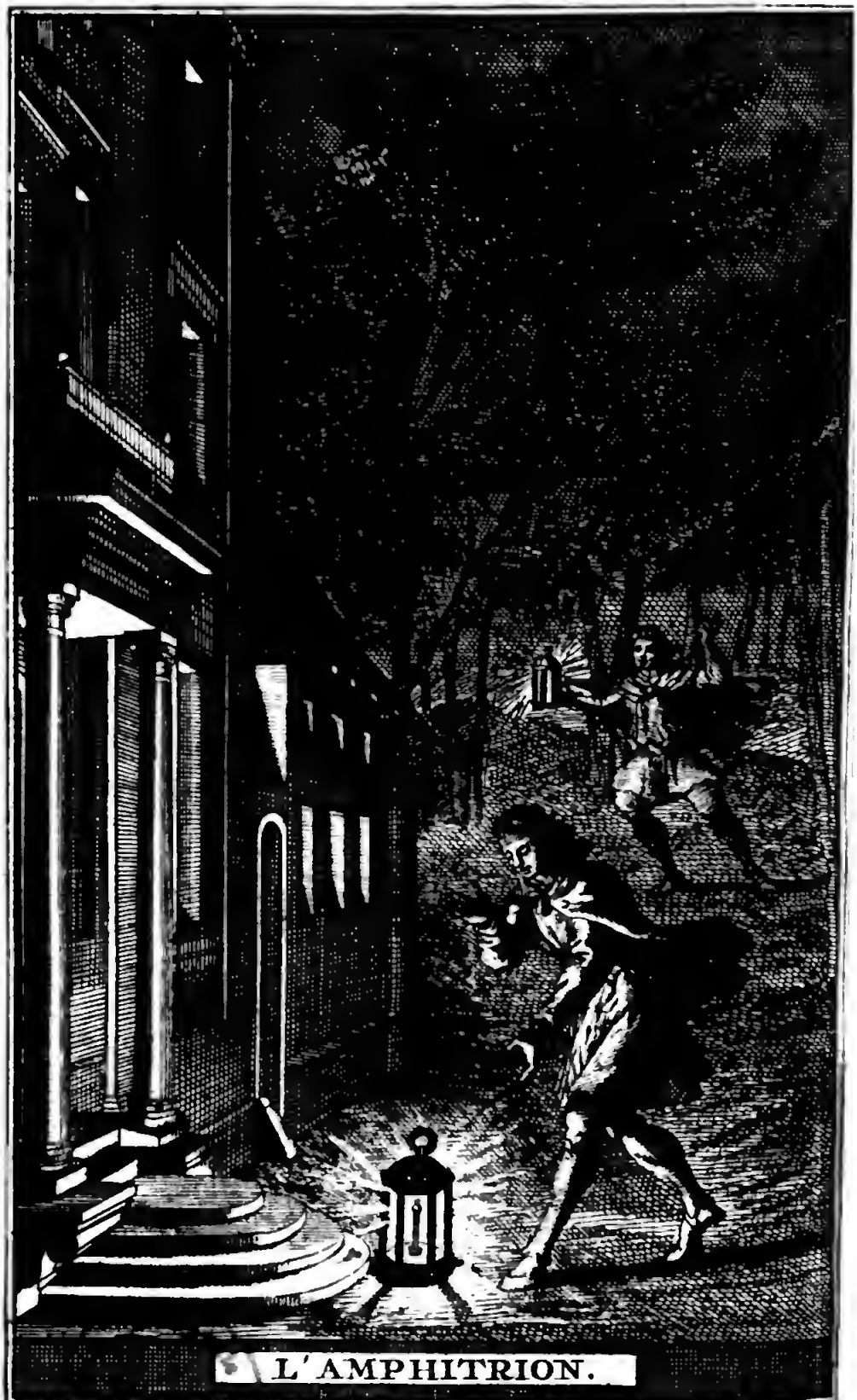
TOME DIXIE'ME.

LE TRINUMME.
LE VIOLENT.
Les Fragmens. Les Obſcénitez, &c.

AVIS AU RELIEUR.

Il placera le double Titre en cuivre entre le Titre general Noir & celui qui eſt Noir & Rouge qui precede la Dedicace. La Taille-douce de chaque Tome doit preceder le Titre qui eſt Noir & Rouge. Les dix autres Taille-douces doivent être placées chacune avant ſa Comedie, immediatement après le Titre Noir ou imprimé.

AMPHI-



L'AMPHITRION.

AMPHITRION,

COMEDIE.

NOMS
DES
PERSONNAGES,
OU
ACTEURS
ET
ACTRICES.

JUPITER, ſous la forme d'Amphitrion.
MERCURE, ſous la forme de Soſie.
AMPHITRION, General des Thébains.
ALCMENE, femme d'Amphitrion.
SOSIE, valet d'Amphitrion.
BLEPHARON, Capitaine de Vaiſſeau.
BROMIE. } Servantes.
THESSALA. }
PERSONNAGE MUET, & qui ne paroit point ſur la Scène.

LA SCENE EST A THEBES,
devant la Maiſon d'Amphitrion.

PLAN DE LA PIECE.

CEtte fameuſe Pièce differe, en un point, de toutes les autres Repreſentations, que Plaute a donné ſur le Théatre de Rome. Il y a ici un mêlange de l'Hiſtoire & de la Fable : au lieu que la Fiction regne uniquement dans tous les ſpectacles qui ſont de ſa façon, ou du moins de ſa tournure.

Sur ce pié-là, le Plan de l'Amphitrion eſt compoſé de quatre choſes differentes : l'Hiſtoire, de laquelle on a tiré le fond : la Fable, que les Poëtes ont mêlé avec l'Hiſtoire : l'ordre & l'enchainure des événemens contenus dans ce tiſſu hiſtorique & fabuleux, conformément au droit que nôtre Auteur s'eſt arrogé, comme Poëte Dramatique : enfin l'adreſſe, avec laquelle l'Ecrivain Comique a ſi bien digeré ce qu'il y a d'hiſtoire & de fable dans toute la Pièce, qu'il a renfermé ſon ſujet dans l'eſpace de neuf heures, ou

tout au plus dans les bornes d'un jour.

I. Pour entendre l'hiſtoire, ſur laquelle roule le ſujet de cette Production, il faut remonter juſques à ces vieux ſiècles qu'on nomme héroïques, & qui par leur antiquité ſi reculée meriteroient peut-être mieux l'épithète de chimériques. Quoiqu'il en ſoit, voici ce qu'on nous conte.

Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, eut de ſa femme Andromède quatre fils, aparemment tous beaux, bien faits & qui ne démentoient en rien la grandeur & le luſtre du ſang divin dont ils étoient formez. Ces Héros furent Alcée, Sthenèle, Meſtor, & Electrion, ou Electre, ſuivant l'expreſſion de Plaute. Alcée épouſa Hipponome fille de Monecée; & de ce mariage-là ſortit Amphitrion. Sthenèle s'unit *conjugalement* avec Nicippe fille de Pelops; & de cette couche nuptiale nâquit Euriſthée. Meſtor fut mari de Liſidice autre fille de Pelops, & pere d'Hippothoé. Quant à Electrion, il eut d'Anaxagone, fille d'Alcée, quatre gros garçons, ſavoir, Stratobate, Corgophone, Celenophée, Philonome, & une fille, qui fut la belle Alcmène.

Neptune, chès qui les eaux de la mer ne ſuffiſent point pour éteindre le feu du concubinage, Neptune, dis-je, aïant honoré Hippothoé de ſon accouplement ſacré, il lui fit préſent de deux divins bâtards, Teleboa, & Taphius, qui de leurs noms appellérent Taphies & Teleboïdes, ou Teleboës, certaines îles de la Mer Ionienne qui furent ſous leur domination. Taphius, de

je

PERSÉE fils de Jupiter et de Danaé, Roi des Argives, de la premiere Race.. & ANDROMEDE fille de Cephas, Roi d'Ethiopie, et de Cassiopee. 1312 ans avant la venue du Messie.

1. Persés, teur des I
2. Alcée & Hipponom le de Men
3. Stenele, sieme Roi Argives. & Nicippe f de Pelop
4. Mestor & Lisidice, le de Pe
5. Electr cond Ro gives. & Anaxo, f Alcée; d' re. Eurimede dice fille lops; de
6. Hela.
7. Gorgo

89

je ne ſai quelle femme, engendra Pterelas. Il y a un grand myſtere ſur celui-ci : c'eſt que (& cela ſur la foi Poëtique au moins) le Dieu au Trident, ſon aïeul, lui attacha un cheveu fatal, qui avoit la vertu de rendre invincible : imaginez vous ſi le petit-fils de Neptune conſervoit précieuſement ce poil miraculeux, & s'il n'avoit pas grand'peur de l'abattre en ſe peignant. Pterelas eut ſix fils, Cromius, Tiran, Ampele, Cherſidame, Meſtor, Evere, & une fille nommée Cimetho. Afin que le Lecteur curieux puiſſe concevoir plus aiſément, par une methode abregée, cette importante & nombreuſe Generation, l'Auteur *Delfinaire* a jugé à propos & s'eſt donné la peine de la digerer en Table genealogique, telle qu'on la voit ici.

L'INTERET, qu'on nommeroit, ce me ſemble, avec aſſés de juſteſſe, *le Pere de la diviſion*, l'INTERET, dis-je, brouilla cette *engeance* des Immortels ; & voici comment : Pterelas, Roi des Téléboëns, & les Princes ſes fils, s'aviſérent de demander à Electrion, Roi des Argives, dont la Famille avoit atteint auſſi l'âge de virilité, la dot d'Hippothoé ſon aïeule : les voïes de la douceur & de l'honnêteté vont les prémieres : on raiſonne, on remontre, on prie, on preſſe : le tout fort inutilement, les poſſeſſeurs n'étant pas gens à reſtitution. Vous voïez que les hommes du vieux temps étoient paitris tout comme les nôtres.

Enfin Pterelas ne pouvant avoir raiſon, en ſuppoſant néanmoins que la raiſon étoit de

ſon côté, a recours à ſes Sujets, & met ſa cauſe ſur la pointe de ſon épée. Rupture ouverte entre les Monarques parens ; & les Peuples, qui ſe ſeroient très bien paſſez d'une querelle qui ne tendoit qu'à groſſir le tréſor du Maître, s'expoſent aux horreurs de la guerre, pour la gloire & pour l'enrichiſſement de leur Souverain. En verité! c'étoit en ce temps-là tout comme à préſent.

La fortune des armes ſe déclare pour Pterelas. Tous les fils d'Electrion perirent dans un ou pluſieurs combats ; & il ne reſta à ce Prince infortuné qu'Alcmène ſa fille unique. Les vainqueurs n'oubliérent pas la bonne coûtume de piller autant qu'ils pûrent ſur les Ennemis défaits ; car le droit de prendre par la force & par la violence eſt d'une pratique immemoriale dans la Guerre : mais les Téléboëns en uſérent pourtant avec une moderation qui n'eſt plus d'uſage : car ils mirent en dépôt les dépouilles du vaincu chès Philoxène, Roi d'Elide en Arcadie.

Electrion, loin de ceder à une diſgrace qu'il s'étoit attiré juſtement, s'irrite à la vûe de ſon ſang répandu, & ne reſpire que vangeance. Que fait-il ? Aïant apellé à ſon ſecours Amphitrion, fils d'Alcée, & conſequemment ſon néveu, il lui promet ſa fille Alcmène, & la ſucceſſion à ſa Couronne, ſi par ſa bonne conduite de General & par ſa valeur il peut recouvrer ſa perte, & voir la mort de ſes fils vangée ſanglamment.

A la vûe d'une ſi belle recompenſe, le jeu-

jeune Prince ne balance point ; & fermant les yeux sur les raisons de famille & d'alliance, qui devoient lui faire rejetter genereusement la proposition ; il ne pensa qu'à la charmante cousine, & qu'au plaisir de monter un jour sur le Trone. Amphitrion se prépare donc à la guerre contre Pterelas son proche parent ; & Philoxène lui aïant donné, comme pour augure & pour présage de la victoire, la capture qu'on lui avoit confié, il la rendit à Electrion. Si le Roi d'Elide ne commit pas en cela une lâche infidelité, il faudroit savoir le fait à-fond pour en décider. Ce qui n'est que trop vrai, c'est qu'ordinairement les Princes ne sont pas les meilleurs Depositaires.

La felicité d'Amphitrion fut interrompue par un fâcheux & terrible contre-temps: il eut le malheur de tuer imprudemment & sans dessein le Roi son beau-pere. Sur cela, Sthénèle, qui comme associé à la Couronne faisoit sa residence à Argos, poursuivit le meurtrier innocent de son frere, & agissoit avec lui ni plus ni moins que s'il eût été criminel. Cette injuste violence obligea Amphitrion à quitter le païs, & à se réfugier avec la Princesse son accordée à Thèbes auprès du Roi Créon. Ce Monarque lui aïant accordé des Troupes, il entreprit de vanger la mort des freres de sa femme, & il porta le flambeau de la guerre chès les Téléboëns.

Le fils d'Alcée associa à cette expedition Cephale, fils de Dejonée, petit-fils d'Eole, le Dieu & le Geolier des vents : il mit

auſſi de la partie Panopée, fils de Phocus, petit-fils d'Eaque, & *ſur-arriere*-petit-fils de Jupiter; & *partant* plus Gentilhomme & plus Noble que le Maître de la foudre.

Les Téléboëns furent battus à leur tour, & il en coûta la vie au Roi Pterelas. Eh! le cheveu fatal? Doucement, s'il vous plait; vous allez voir. Ce Prince, comme vous avez vû, avoit ſa fille Cimetho. Eh bien! cette ſcelerate, qui vrai-ſemblablement prit le temps que ſon bon homme de pere dormoit, arracha ce poil d'*invincibilité*. Se peut-il rien de plus noir? Meſſieurs les Poëtes n'auroient pas mal fait de ſupprimer cette action-là; elle fait horreur. Il eſt vrai que les Hiſtoriens leur donnent là-deſſus un démenti formel: Ils prétendent que Cimetho s'étant amourachée de Cephale, & trahiſſant ſon pere, le livra à ſon Amant: mais l'un ne vaut guere mieux que l'autre; & peut-être ſont-ils également vrais.

Après la déroute des Téléboëns, Amphitrion victorieux & couvert de gloire retourne à Thèbes, & conformément à la promeſſe du défunt Electrion il épouſa ſon aimable fiancée. La jeune mariée accoucha, du même enfantement & en tout honneur, d'Iphicle par nature, & d'Hercule par grace & par miracle. On ſurnomma le dernier Amphitrionide, à cauſe qu'il étoit né ſous le chapeau du Seigneur Amphitrion; & il fut honoré auſſi ſous le titre d'Alcide; terme qui peut ſe dériver également d'Alcée, ou d'Alcmène. Badinage à part, on prétend que Hercule étoit, de pere & de mere,

mere, le gemeau d'Iphicle. Voilà ce qu'on nous donne pour l'Hiſtorique : prenons le pour tel, à condition qu'on ne nous fera point un crime de nôtre incrédulité.

II. Les anciens Poëtes, pour regrater ce vieux Conte & le faire revivre, y mirent une broderie manifeſtement fabuleuſe ; & c'eſt à cette ſource que Plaute a puiſé le jeu de ſon agréable & divertiſſante Comédie. Hercule, à ce qu'on dit, faiſant grand bruit dans le Monde par ſa force, par ſa bravoure, & par la renommée de ſes exploits éclatans, les Poëtes, ces menteurs autoriſez, feignirent qu'il étoit fils naturel de Jupiter.

Peut-être vous imaginez-vous que ce fameux Heros fut redevable de ſa naiſſance & de ſon être humain à l'amour : peut-être croïez-vous que le Conducteur de l'Univers, aïant eu querelle avec la Reine, ou, pour m'exprimer plus reſpectueuſement, avec l'Imperatrice Junon, lui déroba quelques nuits, ſe vangeant auprès d'Alcmène de la mauvaiſe humeur de ſa femme : c'eſt un jugement temeraire, & qui demande reparation d'honneur. Le bon *Jupin* ne coucha avec la moitié d'Amphitrion, & n'enrôla ce Prince dans le grand Ordre du *Cocuage*, que par compaſſion pour les pauvres Mortels.

Un jour que ſes grandes occupations lui donnoient un peu de relâche, il jetta ſes yeux paternels ſur la Terre ; & il s'apperçût que nôtre Globe étoit infecté de pluſieurs Monſtres : cela le toucha ; & il réſolut d'y mettre ordre. Ne daignant pas ſe ſervir de ſa toute-puiſſance pour les exterminer, car

c'eût été la prodiguer, il réſolut de faire ſortir de ſes reins un homme extraordinaire, capable de lui ſuppléer & de purger le Monde de ces animaux ravageans. Pour executer cette bonne œuvre, il falloit à Jupiter une compagne de lit : de plus, il la falloit d'une beauté exquiſe, afin que l'ouvrage en allât mieux, & qu'il arrivât plûtôt à ſa perfection : il eſt certain qu'une laide auroit pû faire échouer le charitable deſſein.

Le Dieu des Dieux chercha donc une femelle humaine, non pas digne de ſa bonne mine, un tel morceau n'eſt pas trouvable : mais au moins une Mortelle qui ne deshonorât point le ſexe maſculin de la Divinité. Jupiter fait paſſer en revûe toutes les femmes dans ſon imagination : car dans toutes les eſpèces il n'y a pas un individu qu'il ne connoiſſe parfaitement. Alcmène emporta le prix ; & le Très Haut ne balança pas un moment à lui donner la préference ; mais il ſe trouvoit un grand obſtacle. La Dame aimoit ſouverainement ſon Epoux : d'ailleurs elle étoit ſi chaſte, que Jupiter même avec toute ſa grandeur n'auroit pas eu le pouvoir de la gagner. O le Phenix entre les femmes ! Comment faire donc ? Bon ! Un Dieu demeure-t-il jamais court ſur les expediens ? Jupiter ſe métamorphoſe en Amphitrion, & il le contrefait ſi naturellement, que l'épouſe y fut priſe. Savoir ſi elle ne remarqua pas la difference dans un certain point ; c'eſt ſur quoi je n'oſerois philoſopher.

L'occaſion ne pouvoit être plus favorable

ble au faux mari : Amphitrion lui donna tout le temps de remplir ſa place, & d'exercer la fonction de Vicaire & de Lieutenant: il y avoit trois mois que le mari d'Alcmène étoit abſent de Thèbes, & qu'il étoit occupé à la guerre contre les Téléboëns. Jupiter profite de la vacance : il deſcend ſur la Terre, prenant ſon chemin par le Mont Phitie, qui eſt près de la ville où il avoit affaire, & où l'Amour l'attendoit. Comme le Monarque des Cieux marchoit *incognito*, il n'étoit accompagné que de Mercure, ſon Fils, ſon Courrier, & alors ſon Confident & ſon Valet de pié. Le train étoit ſimple pour un Jupiter : mais il étoit bon pour un Amant : c'eſt dans cette même ſimplicité d'équipage que ſouvent les Dieux de la Terre courent la bonne fortune. Or comme le Maître étoit maſqué en Amphitrion ; auſſi Mercure portoit la forme, la reſſemblance de Soſie, l'Eſclave du Seigneur mortel.

Nos Pélerins arrivent à Thèbes pendant la nuit, & vont droit au Palais du General, ſous la figure duquel on jouoit la Comédie : ils font ſemblant de s'être derobez ſecrettement de l'armée, & diſent qu'ils doivent retourner au camp avant le lever du ſoleil. Alcmène, infiniment éloignée de rien ſoupçonner, reçoit ſon hôte avec toute la joïe qu'on peut s'imaginer dans une jeune femme, qui pendant trois mois a été privée d'un époux qu'elle aime. Dans cette conjoncture amoureuſe, Jupiter exerça ſon pouvoir abſolu ſur la durée du temps : pour avoir tout le loiſir de prendre ſes ébats,

il couſit trois nuits enſemble, & paſſa tout ce long & ténébreux eſpace avec ſa Belle. Il auroit, ſans doute, bien ennuïé à un Mortel, quelque vigoureux qu'il fût : mais un Dieu, n'aïant rien que d'infini, doit être inépuiſable. Mais que devint le jour dans ce *remue-ménage* ? Faut-il demander cela ? On le changea en nuit ; & ce fut une des trois. Il ne falloit pas un moindre miracle pour produire Hercule : auſſi ce Heros fût-il conçû pendant cette nuit de trois pièces. Quant à Iphicle, il couroit déjà depuis trois mois vers l'entrée du Monde.

III. Sur ce tiſſu d'hiſtoire & de fable Plaute a bâti l'économie de ſa Pièce. Suivant le privilege des Dramatiques, il a changé deux circonſtances : l'une dans l'Hiſtorique, quand il met le mariage d'Amphitrion & la conception d'Iphicle avant la guerre de Thelèbe : l'autre dans le Fabuleux, tranſportant le *trinoxe*, où les trois nuits ſi voluptueuſement & ſi efficacement emploïées à la fabrique de Hercule, & les tranſportant à la naiſſance de ce Heros. Voici comment nôtre Comique a digeré ſa Comédie.

Alcmène étant prête d'accoucher, Jupiter & Mercure déguiſez, l'un en Amphitrion, l'autre en Soſie, arrivent dans ſon Palais ; & ils y paſſent les trois nuits aſſemblées en une. Pendant ce *trinoxe*, Amphitrion, ayant fini glorieuſement ſon expedition contre les Téléboëns, revient à Thèbes : s'étant arrêté au Port d'Eubée, qui en eſt tout proche, avec ſes troupes victorieuſes, il envoye ſon eſclave Soſie à Alcmène pour

pour lui annoncer ſon heureux retour, & pour aſſûrer cette Princeſſe, que le lendemain à la pointe du jour il auroit le plaiſir de l'embraſſer.

Mais Soſie, prêt d'entrer au Palais, en eſt empêché par l'avanture du monde à laquelle il devoit le moins s'attendre: il trouve Soſie debout devant l'hôtel d'Amphitrion, c'eſt-à-dire, Mercure ſous la forme de cet Eſclave. Soſie épouvanté d'un tel prodige, reprend le chemin du Port, enragé contre l'autre ſoi-même; & il rend compte au General ſon Maître du malheureux ſuccès de ſon voïage & de ſa commiſſion.

Cependant, Jupiter & Mercure quittent Alcmène; & comme cette épouſe, à qui la nuit, quoique *triplée*, avoit paru trop courte, marquoit du chagrin de ce que ſon prétendu mari s'en alloit ſi promptement, le Dieu galant la conſola par une promeſſe poſitive de revenir au plûtôt. En même temps les tenèbres du *trinoxe* ſe diſſipérent & firent place au ſoleil; qui remonté ſur ſon char fit trois courſes de ſuite, la nuit du milieu ayant été changée en jour. Ne ſont-ce pas là de jolies ſotiſes?

Les deux Dieux s'étant retirez, ſoit pour remonter au Ciel, ſoit pour dormir quelque part; (car ils avoient eſſuyé, ſur-tout l'Amant, une veille bien fatigante) Amphitrion, qui, *par parentheſe*, croyoit que ſon Soſie avoit la cervelle demontée, ayant pris ſon rapport pour une des plus inſignes extravagances, Amphitrion, dis-je, rentre chès lui a la prémiere lueur de l'aurore. La Princeſſe

fut extrêmément ſurpriſe de le voir ; & il n'en faloit pas tant pour lui cauſer une fauſſe couche. La prémiere choſe que la bonne Dame ſe mit en tête ſur ce retour imprévû, fut le point d'honneur ; idée *rongeante !* Alcmène s'imagina que ſon mari, ſe défiant d'elle, n'étoit revenu bruſquement ſur ſes pas que pour l'éprouver, que pour voir s'il ne la ſurprendroit point *en flagrant délict* ; & ſur cette fauſſe prévention, elle le reçût d'un air froid & d'un viſage glacé.

Le pauvre époux, qui s'étoit attendu à toute autre choſe, demeure interdit : mais que devint-il quand ſa femme lui eût dit qu'il ne faiſoit que de ſortir ? Ce fut là, comme on peut croire, où le oui & le non, l'affirmative & la negative combattirent d'une grande force, & en vinrent aux priſes en paroles. Après un débat fort long & fort vif, Amphitrion interrompant la partie retourne au Port, dans le deſſein d'y prendre Naucrate couſin d'Alcmène, & de le faire venir au Palais, pour être le témoin & l'arbitre de ce bizarre & important démêlé.

Pendant que le mari court vers les vaiſſeaux, impatient, comme bien d'autres, de montrer les armes d'Acteon, le faux Amphitrion revient ; & ſût ſi bien tourner l'eſprit d'Alcmène irritée, qu'elle s'appaiſa & ſe rendit toute entiere à l'amour conjugal. Lorſque la Princeſſe ne penſoit plus qu'à goûter les douceurs du calme domeſtique, la tempête recommence & cauſe un étrange desordre. Le General des Troupes Thebaines étant revenu, & voulant entrer chès lui,

lui, Mercure, qui figuré en Sosie faisoit sentinelle à la porte, le repousse, le traitant de Fourbe & d'Imposteur. Enfin, l'entrée de la maison étant sans obstacle, Amphitrion passe avec Blepharon Patron de vaisseau, & penetrant jusqu'à l'apartement de sa femme, il y trouve l'usurpateur de sa forme & de son nom. Qui demeura bien étonné, ce fut Monsieur le Pilote: il regarde, il examine attentivement l'un & l'autre; & plus il s'applique à les considerer, moins il y trouve de difference. De la grace du meilleur des Dieux, tout le domestique étoit dans un mouvement horrible, dans un cruel embarras; & le Seigneur Jupiter en rioit *sous cape*. Franchement une Divinité si *peste*, si malicieuse, ne s'attire pas grand respect. Le denoûment d'une intrigue si mêlée est la naissance prématurée d'Hercule: dès que ce Heros, qui nâquit en poste, fut sorti de sa courte prison, Jupiter annonça par un tonnerre effroïable son imposture & son adultere: il se déclara pere du second fruit d'Alcmène; & graces très humbles lui en furent rendues, même par Amphitrion, qui fit gloire de porter des cornes divines.

IV. Il reste à voir l'art avec lequel Plaute a conduit & menagé son Amphitrion: quatre choses sont remarquables là-dessus: le Nom de la Pièce, la Scène, le Partage, & les Mœurs. Nôtre Poëte appelle sa Pièce *Tragi-Comédie*. Pourquoi? Parce qu'elle est composée de ces deux genres: les Dieux, les Princes, les grands Seigneurs y paroissent; voilà le Tragique: on y voit aussi des Valets,

des Servantes, & d'autres petites gens ; ce qui eſt le diſtrict du Comique. Cependant, parce que Plaute apelle ſon Poëme, tantôt Tragédie, tantôt Comédie, il a gardé le dernier nom. La Pièce eſt intitulée *Amphitrion*; & cela, à cauſe des deux Amphitrions ; l'un vrai, l'autre faux ; qui tous deux font les prémiers Rôles, & ſur qui tombe le denoûment.

La Scène eſt à Thèbes ; & par conſéquent, c'eſt une Comédie à la Gréque. La Diviſion eſt en Prologue, Monologues, Actes, & Scènes. Les Mœurs ſont la débauche dans Jupiter, l'honneur dans Amphitrion, & la chaſteté dans Alcmène.

PROLOGUE.

MERCURE.

JE n'ai que faire de vous décliner mon nom : [1] il ne faut que regarder mon équipage: y a-t-il ici quelqu'un qui puiſſe me méconn-

[1] Pour m'accommoder au début de Mercure & pour donner quelque vrai-ſemblance au commencement de ſon Monologue, je feins, comme ſi d'abord il paroiſſoit en habit décent ; je veux dire, tel que les Peintres le repreſentent, avec ſon chapeau, ſon caducée, ſes ailes, &c. car ſi je l'avois introduit d'abord ſous la reſſemblance de Soſie, certainement il y auroit un grand ridicule dans l'entrée de ſon Apoſtrophe. Ce prémier diſcours peut-il, dans le bon ſens, convenir à l'Eſclave d'Amphitrion ? J'ai donc cru qu'il valoit mieux ſuppoſer que Mer-

connoître, & ignorer le rang que je tiens dans le Ciel? Silence donc, Spectateurs! écoutez moi des deux oreilles.

Ce n'eſt pas pour vous le reprocher : un Dieu n'eſt pas intereſſé dans ſes faveurs; il ne fait du bien que pour ſon plaiſir. Mais, entre nous, pourtant vous ne diſconviendrez pas que vous m'avez de grandes obligations. [1] Combien de bons offices je vous rens tous les jours.!

M'invoquez-vous pour le ſuccès de vôtre négoce, pour l'achat & la vente de vos marchandiſes [2] ? Vous ne trouvez jamais ma Divinité ſourde, dure, inexorable, comme

Mercure parut d'abord ſur le Théatre dans ſon naturel; & qu'enſuite venant à la déduction du ſujet il ſe transforma tout d'un coup en Soſie. Cela eût été beau, oui! Vous me demanderez comment l'Acteur du Prologue, qui n'étoit qu'un homme, pouvoit faire un ſi grand miracle? La choſe étoit facile, en diſparoiſſant un moment : mais cela vaut-il la peine de m'arrêter? Entrez en lice, Critiques impitoyables! J'ai débuté par vous jetter *un os à ronger*.

[1] Mercure avoit de grands Emplois ſur la Terre; & comme les Romains viſoient à la Monarchie univerſelle, ce Dieu avoit raiſon de les avertir, qu'ils devoient beaucoup à ſa protection & à ſon ſecours.

[2] Mercure étoit le Patron & le Directeur General du négoce : il préſidoit à tous les marchez, importans, mediocres, & petits : on ne vendoit rien, on n'achetoit rien que cette Divinité ne s'en mêlât : juſqu'aux Livres de Comptes, ils étoient de ſon reſſort, aïant inſpection ſur le bon ou ſur le mauvais ordre qui y regnoit. Cette occupation-là étoit auſſi vaſte que pénible : mais auſſi ne doit-on point douter qu'elle ne fût très lucrative. Aparemment Mercure étoit, en encens & en ſacrifices, un des plus riches Seigneurs de l'Olympe; je croi qu'il n'en cédoit guére

me celle de Jupiter ne l'eſt que trop ſouvent au grand malheur des Mortels. Moi, tout au contraire, je vous ſuis toûjours *propice*, ne perdant aucune occaſion de vous enrichir : enfin, il n'y a rien pour vôtre avantage, pour vôtre profit, en quoi je ne vous prête genereuſement & efficacement ma protection & mon ſecours.

Quand vous voulez tous que vos [1] affaires ſoient nettes & *liquides* ; que vos *Livres de Comptes* ſoient en bon état : ſi, poſſedez du *Démon de Fortune*, vous avez envie de gagner dehors & dedans pour augmenter conſiderablement vôtre capital & pour faire un fond qui puiſſe reſiſter à tous les fâcheux accidens de la vie : enfin dans toutes vos entrepriſes déjà commencées, ou encore à commencer, vous ſouhaitez qu'en qualité de *Poſtillon du Ciel* j'apporte de bonnes nouvelles pour vous, & pour tous ceux qui

te à Iupiter, l'Auteur de ſon être.

[1] L'Original porte, *ut res rationesque bene expediro*, *&c.* c'eſt-à-dire, pour proſperer dans vos affaires domeſtiques, & pour tenir toûjours en bon état vos regîtres de dettes tant actives que paſſives. Les affaires domeſtiques proſperent, quand les eſpèces monnoyées roulent abondamment dans la maiſon ; & les Livres de Comptes ſont en bon état lorsque par une methode exacte il *aparoit* manifeſtement, qu'on doit beaucoup moins qu'il n'eſt dû ; ſurtout ſi les dettes paſſives ſont bonnes & ſûres. Au reſte, à entendre ici Mercure, les banqueroutes & la pauvreté devoient être deux monſtres inconnus dans le commerce des Romains, gens fort appliquez au négoce : un tel Dieu ſeroit bien néceſſaire dans nôtre Siècle : mais le Seigneur Mercure gaſconnoit ; & ne lui en déplaiſe, le train d'alors étoit le train d'à préſent : ç'a toûjours été de même.

[1] *Vere-*

qui vous apartiennent ; que je deſcende tout exprès pour vous apprendre que tout va le mieux du monde pour vôtre intérêt commun ; en tout cela, dis-je, ai-je jamais manqué de vous exaucer ?

Vôtre confiance eſt fort bien fondée ; car vous ſavez que les autres Dieux m'ont cedé le droit de préſider *aux Nouvelles & au Gain.* Il eſt donc vrai que tout le culte que vous me rendez, que toute vôtre *dévotion* à mon égard, tend uniquement à multiplier chès vous le COFFRE FORT. Je veux bien m'y engager, & je vous promets *un Lucre immenſe :* mais il eſt juſte auſſi que pour reconoître mes bontez vous m'accordiez une choſe ; c'eſt d'écouter paiſiblement & ſans bruit cette Comédie-ci ; c'eſt d'aſſiſter ſans tumulte au préſent ſpectacle ; c'eſt d'en juger tous ſelon la juſtice, avec deſintereſſement, & ſans prévention.

Pour m'expliquer à préſent ſans enveloppe & ſans détour, il faut que je vous diſe par le commandement, par l'ordre de qui j'arrive ici, & quel ſujet m'y amène : en même temps, quoique je vous ſois bien connu, je ne laiſſerai pas de me nommer. C'eſt Jupiter qui m'envoïe ; & moi, qui vous parle, je m'appelle Mercure. Mon pere m'a fait partir de la Cour celeſte pour venir de ſa part vous demander une grace. Quoi ! vous écrierez-vous, le Maître des Dieux s'abaiſſer juſqu'à prier des Hommes ? Doucement : *le Lanceur de foudre* eſt fort perſuadé de vôtre ſoumiſſion : comme rien ne lui eſt caché, il n'ignoroit pas que vous reſpecteriez ſon pou-

pouvoir ſuprême, dès qu'on vous diroit de quoi il s'agit : connoiſſant tous les plis & les replis du cœur, il ſait de ſcience certaine que vous le redoutez, & que, comme de raiſon, la crainte de Jupiter eſt imprimée bien avant dans vos ames. [1]

Cependant, je vous jure, *foi de Dieu*, c'eſt tout dire, qu'il m'a ordonné de vous demander cela en priant, & en des termes les plus honnêtes & les plus doux que je pourrois. Etes-vous curieux de conoître la raiſon d'une *humilité* ſi ſurprenante ? C'eſt, afin que vous le ſachiez, que ce Seigneur Jupiter, qui me fait venir ici, eſt auſſi timide, auſſi *poltron* qu'aucun de vous autres. Etant né de race humaine, & ſe ſouvenant toûjours d'avoir détroné ſon pere, il ne faut pas s'étonner, *s'il a peur de ſa peau.* Quoique fils de Jupiter, je n'en ſuis pas plus hardi ; & je croi, Dieu me pardonne !

[1] *Vereri vos & metuere, ita ut æquum eſt, Iovem*, dit Plaute : *que vous reſpectez & craignez Iupiter, comme cela eſt juſte.* Les Commentateurs, rafinant ſur ces deux mots, *vereri* & *metuere*, y trouvent de la difference & de la diſtinction. Entre tous les autres écoutons la docte & illuſtre Mademoiſelle LE FEVRE, devenue depuis, ſi heureuſement pour le Monde Litteraire, Madame DACIER : Timere, dit cette Muſe mariée, *marque une crainte ſervile qui naît de la peur du châtiment*, & Vereri *une crainte filiale qui n'a pour principe que la vertu. Plaute les joint, pour marquer que les hommes doivent reſpecter Dieu comme leur Pere, & le craindre comme leur Maître & comme leur Juge. Tite-Live a dit de même*, Sed plus & veremur & timemus Deos immortales. *Mais nous avons & beaucoup plus de reſpect & beaucoup plus de crainte pour les Dieux immortels.*

La

ne ! que mon lâche de pere m'a communique ſa *coyonnerie*, ſa poltronerie, ſa lâcheté. C'eſt pour cela que je ne viens point chercher avec vous ni querelle ni differend ; je viens en Ami, & je vous apporte la paix.

D'ailleurs, ma priere n'a rien que de juſte & que de facile. Vous êtes équitables ; auſſi ſuis-je : or quand on eſt ſur le pié d'une juſtice mutuelle & réciproque, il eſt fort aiſé de s'accorder. Il n'eſt pas de la probité d'obtenir des honnêtes gens ce qu'on ſait en conſcience être contraire aux lois de l'équité : mais propoſer une choſe raiſonnable à des gens qui ne conoiſſent point la ſaine & droite *Raiſon* ; ou qui, s'ils la conoiſſent, ne veulent pas ſe rendre à ſes lumieres, c'eſt une folie. Mais ordinairement ces hommes iniques ignorent la *Juſtice* ; ils n'ont pas même la moindre teinture, la moindre conoiſſance de l'*Equité*.

Suſpendez donc toutes vos penſées ; & que dans cette nombreuſe Aſſiſtance il n'y en ait pas un ſeul qui ne donne toute ſon attention ; car je préſide aux nouvelles auſſi-bien qu'au lucre [1]. Vous ne devez point avoir d'autre volonté que la nôtre. Vous & la Re-

La remarque eſt pieuſe & très édifiante : mais je ne ſai ſi ce n'eſt point là faire Plaute plus religieux & plus dévot qu'il n'étoit. Outre que ce Rieur plaiſante les Dieux en pluſieurs endroits, étoit-il ſaiſon de *catéchiſer*, dans le temps qu'il repréſentoit le prémier & le plus grand Objet du culte, comme un Adultere & comme un Impoſteur ? Il en ſera pourtant tout ce qui vous plaira, Monſieur mon reſpectable Lecteur.

[1] Mercure étoit Courtier & *Porte-gain* ; c'étoient là ſes deux

Republique n'êtes pas peu redevables à mon pere & à moi [1]. Je ne m'amuſerai point à rapporter ce que j'ai vû dans les Tragédies : les autres Divinitez y étaloient pompeuſement toute leur generoſité : Neptune, la Vertu, la Victoire, Mars, Bellone, ces Immortels ne vous rapelloient-ils pas dans la memoire les biens qu'ils ont répandu ſur vos Perſonnes, ſur vos Familles, & ſur vôtre Etat ? N'eſt-ce pas mon pere, qui, à titre de Roi des Dieux, a été la prémiere Cauſe & comme l'Architecte de tous ces bienfaits ? Mais Jupiter eſt une bonne pâte de Dieu : naturellement il a l'ame belle ; il répugne à reprocher ſes dons & ſes faveurs, ſur-tout quand il a verſé ſes graces ſur des gens de bien. Mon pere ne doutant point que vous ne receviez avec autant de joïe que de

deux fonctions dominantes : en la prémiere qualité Horace lui dit Liv. I. Ode X. *Je te chanterai, Meſſager de Jupiter & de tous les Dieux :* comme le Maître & le Dispenſateur du profit on appelloit la paſſion du gain, *la ſalive de Mercure.* Bon Dieu ! que de gens en ont la bouche pleine ! plus on la crache, plus elle revient ; tant l'avarice & le deſir inſatiable du metal monnoyé eſt une ſource qui fermente de plus en plus & qui ne tarit que par la perte de la vie !

[1] J'ai oublié de faire, dans ſon lieu, une Note ſur le mot de *Fable.* Ce terme eſt commun à tous les Poëmes Dramatiques, ſoit Tragédie, ſoit Comédie, ſoit Tragi-Comédie : mais on doit le fixer à la *Comédie* dans toutes les Pièces de nôtre Auteur. Il ſeroit à ſouhaiter que la FABLE fut teléguée ſur le Théatre, & dans les Ouvrages qu'on ne donne que pour des jeux de l'imagination : la Sottiſe, la Chimére, & l'Impoſture ne triompheroient pas ſi ſouvent de la Verité.

[1] On

de reconoiſſance les effets de ſa bonté infinie, cela lui ſuffit en païement, & dès lors il vous juge dignes de tout le bien qu'il vous fait. Notez en paſſant, qu'il a autant [1] peur de vous, que vous de lui.

C'eſt aſſès *préludé*. Il eſt temps que je vous expoſe le ſujet de ma commiſſion. Après cela, je vous ferai connoître l'Argument ou la Matiere de cette Tragédie. Pourquoi le chagrin s'empare-t-il de vos viſages? Pourquoi rechignez-vous ſi fort? Ce mot de *Tragédie* vous épouvante-t-il? Je vous entens, Meſſieurs, je vous entens à ce *refroignement* de mine. Vous vous attendiez, ſans doute, à bien rire; & vous riez à préſent, qu'on va vous attriſter peut-être juſqu'aux larmes. *Là, là*, raſſûrez vous, & reprenez toute vôtre *ſerenité de face*. Avez-vous donc oublié que je ſuis Dieu? & qu'en cette qualité-là, qui eſt fort ſublime, oui, & un million de millions de fois plus ſublime qu'on ne peut concevoir; & qu'en cette qualité-là, dis-je, rien ne m'eſt impoſſible que le *contradictoire*; encore en viens-je ſouvent à bout.

Hé bien! pour vous montrer ma toute-puiſſance, & pour vous faire plaiſir, cette *Tra-*

[1] On prétend que quand Mercure attribue la timidité à Iupiter, il entend l'Acteur qui faiſoit le perſonnage du faux Amphitrion, & qui n'étant qu'un Eſclave craignoit le châtiment, s'il rempliſſoit mal ſon Rôle. Ie n'y ai point cherché tant de fineſſe; & dans la vûe de rendre la lecture plus agréable j'ai laiſſé Mercure dans le naturel, & comme ſe raillant des foibleſſes de ſon pere.

[1] La

Tragédie ſera par moi metamorphoſée en *Comédie* ; & ſi je n'y changerai pas la moindre parole. Qu'en dites-vous ? C'eſt cela, c'eſt cela qu'on peut nommer *miracle !* Déclarez vous donc là-deſſus : voulez-vous du *Tragique* ? aimez-vous mieux du *Comique* ? Mais, pour un Dieu, que je ſuis ſot & fou ! Dès que je ſuis aggrégé au ſacré College des Immortels, dès que je ſuis un Individu de l'ESPECE DIVINE, ai-je beſoin de deviner vos deſirs & vos ſouhaits ? Non, non ; je ſuis très ſûr, par ma ſcience univerſelle & infaillible, je ſuis très ſûr de ce que vous demandez dans cette affaire-ci. Pour me conformer à vôtre goût, je ferai ſi bien que la Pièce ſera moitié *Tragique*, moitié *Comique*; n'eſt-ce pas comme vous l'entendez ? Car de ne mettre que du *Comique* dans une Scène où des Rois & des Dieux paroiſſent, je ne croi pas que la bienſéance le permette ; ce ſeroit avilir les Dignitez Divine & Monarchique. Comment faire donc ? Je ſai un moïen. Puiſqu'il y aura auſſi dans nôtre Spectacle des Rôles de Valet & de Servante, je ferai un compoſé des deux genres du Théatre ; je mêlerai le ſerieux avec le plaiſant ; enfin, je vous avertis que ce ſera une Tragi-Comédie [1].

Pour ce qui eſt de la grace que Jupiter m'a ordon-

[1] La celèbre Traductrice de l'*Amphitrion* me prête cette Remarque-ci. *Lorſque Plaute dit qu'il fera une Tragi-Comédie ; il ne faut pas prendre ce mot dans le ſens que nous lui donnons aujourd'hui. Elle eſt Tragédie à cauſe des Dieux & des Heros, & Comédie à cauſe du Valet qui y joue un des principaux Rôles ; car les Anciens nom-*

ordonné de vous demander, la voici. *Sa Hautiſſime Hauteſſe* vous ſupplie, par ma bouche divine, d'avoir ſoin d'une choſe conſiderable; c'eſt que les Inſpecteurs de l'Amphithéatre viſitent chacun les bancs qui ſont de ſa repartition: s'ils y découvrent quelques *Gens Apoſtez* pour favoriſer un Acteur au préjudice des autres, qu'on leur prenne la robe en pleine Aſſemblée, ce qui ſervira de gage & de recompenſe aux Inſpecteurs.

Le bon-plaiſir de Jupiter eſt auſſi, qu'on faſſe ſubir le même affront à ceux qui auroient brigué la victoire pour les Comédiens, les Boufons, les Baladins, & les Farceurs, ou pour quelque Artiſan. Que ces *Brigueurs* aïent agi par lettres, ou par eux-mêmes, ou par entremetteur: que les Ediles adjugent le prix frauduleuſement & contre leur conſcience; le Maître de l'Univers veut que tous ces coupables ſoient ſujets à la loi établie

nommoient leurs Pieces ou Tragédies ou Comédies, ſelon le caractere des perſonnes qu'ils introduiſoient; au lieu que nous appellons abuſivement Tragi-Comédie une Piece dont le ſtyle eſt relevé, mais dont la fin n'a rien de tragique. Pour faire donc entendre la penſée de Plaute ſans aucune équivoque, j'ai conſervé le mot de Tragico-Comédie, *qui me paroit même faire ici une beauté.*

I'aurois cru tout le contraire: *Tragico-Comédie*, à ce qu'il me ſemble, n'eſt pas moins dangereux pour l'équivoque, que *Tragi-Comédie*, s'il ne l'eſt davantage; & le dernier mot a beaucoup plus de douceur: mais je ſacrifie volontiers mes foibles lumieres au genie ſuperieur de la Vierge ſavante. Au reſte, en prenant *Tragédie* & *Comédie* ſelon l'uſage commun, l'Amphitrion meritoit bien le titre de *Tragi-Comédie*: l'infortuné mari d'Alcmène & le malheureux Soſie n'euſſent point balancé à ſe déclarer pour mon ſentiment.

blie contre ceux qui briguent la Magiſtrature, ſoit pour eux, ſoit pour les autres.

Jupiter a déclaré que vous deviez vos victoires au merite ; non à la brigue, ni à la perfidie. Pourquoi le même Reglement ſera-t-il moins pour l'Homme de Théatre que pour le Conducteur de la Republique? C'eſt par la VERTU qu'on doit chercher à s'avancer ; ce n'eſt point par le nombre des Fauteurs & des Partiſans. Vous trouvez toûjours aſſés de gens qui s'intereſſent à vôtre fortune, quand vôtre merite eſt ſoutenu de la probité ; à condition néanmoins que les perſonnes, de qui vôtre affaire dépend, ayent de l'honneur & de la bonne foi.

Mon pere m'a commandé auſſi de vous dire, qu'on donne des [1] Inſpecteurs aux Comédiens : s'il s'en trouve qui aïent pris de ſourdes & fauſſes meſures pour ſe faire applaudir, ou qui aïent empêché un Acteur de bien remplir ſon Rôle, & conſequemment de plaire aux Spectateurs ; Jupiter ordonne par une

[1] Ces Inſpecteurs s'appelloient en Latin *Conquiſitores:* leur office conſiſtoit uniquement ſur les louanges qu'on donnoit aux Acteurs : ils examinoient avec ſoin, ſi l'argent n'en étoit point le mobile & le reſſort ſecret. Aparemment les Acteurs achetoient l'approbation des plus habiles gens ; & comme la multitude ignorante ſe régloit ſur leur témoignage pour applaudir, il arrivoit de là que ſouvent les plus mauvais Comédiens emportoient le prix, l'honneur, la victoire de la Repréſentation : car comme il y avoit recompenſe pour celui qui jouëtoit le mieux, cela fomentoit dans la Troupe une émulation de gloire & d'intérêt. On mettoit donc dans chaque banc de l'Amphithéatre des hommes mûrs & ſages, prépoſez tout exprès pour faire avorter les brigues, les cabales, & pour en détourner la reüſſite. Apre-

une ſentence criminelle, qu'on leur fende l'habit, & même qu'on leur inciſe la peau.

Vous me direz, & je lis de mes yeux divins cette penſée-là dans vos ames: qu'il fait beau voir le Conducteur du Ciel & de la Terre, ſe faire une affaire ſerieuſe de punir exemplairement une ruſe de Théatre [1] ? S^t. Paix ! le doigt ſur la bouche ! Je vais vous tirer de vôtre admiration.

Le vieux Dieu a ſes raiſons, voïez-vous, pour en uſer ſi rigoureuſement : c'eſt qu'il doit jouër le prémier, ou du moins le ſecond Perſonnage dans cette Comédie-ci. Jupiter Acteur ! Jupiter Comédien ! Helas ! Vous vous écriez ſur peu de choſe ! De quel païs ſortez-vous donc ? Eſt-ce

Aprenons de cet exemple là que l'uſage de Cabaler eſt fort ancien : paſſe encore, ſi dans nos jours il ne regnoit que pour la Comédie; mais la brigue ne ſe déchaine-t-elle pas aujourd'hui ſur tout ? Par ſes mouvemens ſouterrains, combien d'Orateurs ſacrez & civils ſont ſur le *pinnacle*, quoique d'un talent mediocre ? combien de mauvaiſes productions d'eſprit ſont *prônées* comme admirables ? Et, ce qu'il y a de pire dans la Societé, combien d'honnêtes Gens ſont-ils en abomination chès les Fanatiques & chès les Sots ?

[1] Nôtre Comique emploïe ſouvent, pour exprimer l'endroit des ſpectacles, le mot *Cavea*, qui, dans le ſens Litteral, ſignifie un lieu enfermé de tous côtez. Il y avoit à Rome trois lieux deſtinez aux Repréſentations, ou autres Divertiſſemens publics : Le Cirque, la *Cavée* ou l'Amphithéatre, & la Scéne ou le Théatre. La *Cavée* ſe prend pour l'Amphithéatre & pour le Théatre ; & on la nommoit *Cavéa*, parce qu'il y avoit ſous l'Amphithéatre des endroits creux & des voutes.

Vne autre plume commente

d'aujourd'hui que *Sa Majeſté Jupine* ſe déroidit & s'humaniſe aſſès, pour faire le beau & honorable mêtier de Bouffon & de Baladin ? Ne vous ſouvient-il pas, que vos Comédiens l'aïant invoqué pendant une année, il eut la bonté de quiter toutes ſes affaires, quoiqu'aſſès grandes, comme vous ſavez, pour decendre ſur vôtre Théatre ? Les Comédiens avoient beſoin de ſa Toute-puiſſance ; & il les ſecourut efficacément.

Outre cela, rien n'eſt plus vrai que le trois fois très bon & très grand *Jupin* entre, & occupe la place, le poſte d'honneur dans les *Repréſentations Tragiques*. Mais enfin, croïez m'en ſur ma parole de Dieu, Jupiter, oui Jupiter, vous dis-je, jouëra dans la Pièce d'aujourd'hui. J'aurai l'honneur de jouër avec lui, & vous verrez que nous n'entendons pas trop mal le *Baladi-*

mente cela differemment : *Cavea* eſt le nom general, qui ſignifie le Théatre ou l'Amphithéatre.

Elle étoit diviſée en trois : car il y avoit la baſſe *Cavée*, la moïenne *Cavée*, & la haute *Cavée*. La baſſe étoit la meilleure place, parce qu'elle etoit la plus proche de l'Arene, c'eſt-à-dire, du lieu où on faiſoit les jeux : auſſi étoit-elle deſtinée aux Senateurs & aux Chevaliers : celle du milieu étoit moins commode que la baſſe, & plus commode que la haute : elle étoit pour les plus apparens du peuple : la plus haute, qui étoit la plus éloignée du lieu du ſpectacle, étoit pour tout le peuple. Eſt-il rien qui approche d'une telle magnificence ? Les Romains n'épargnoient rien pour le plaiſir public ; & on ne penſe à préſent qu'à l'utilité particuliere : le genie & le gouvernement de cette République ne renaîtront-ils jamais en bon ? car quant au mauvâis, c'eſt à qui l'imitera le mieux.

* Thè-

ladinage ; & que nous ſavons nous *dédeïfier*, quand il nous plait. Je ne veux pas differer davantage à vous apprendre le ſujet de nôtre Comédie : redoublez vôtre attention.

[1] Cette Ville, que vous voïez en figure, c'eſt Thèbes. Ce Palais, c'eſt celui d'Amphitrion, né à Argos d'un Pere *Argivien*. Ce Seigneur eſt dans *le lien conjugal* ; il a pour moitié une belle & vertueuſe Dame nommée Alcmène, fille d'Electrion. Son mari eſt actuellement General de l'Armée Thebaine ; car vous ſaurez que les Thebains ſont en guerre avec les Téléboïens.

Amphitrion, avant de partir d'ici pour aller prendre le commandement des Troupes, embraſſa efficacément, fructueuſement ſon Epouſe, & la laiſſa groſſe. Il n'eſt pas que vous ne conoiſſiez tous l'humeur de Monſeigneur mon Pere. Etant d'une conſtitution fort chaude, fort amoureuſe ; & d'ailleurs rebuté de ſa jalouſe, de ſa chagrine, de ſa grondeuſe Junon, il ſe derobe du Ciel, & changeant de forme, il vient courir ſur la Terre les Beautez de l'un & l'autre Sexe. Je ſuis fâché de le dire : mais, tout franc, mon Pere eſt de très mauvais exemple : l'âge n'amortit

[1] Thèbes étoit une Ville de Béotie : Amphitrion la choiſit pour le lieu de ſon refuge ; & il y transplanta ſon tabernacle, avec Alcmène ſa Couſine & ſon accordée, lorsqu'après avoir tué, par un coup de malheur, Electrion ſon Oncle, Sthenele Frere du Roi mort contraignit ſon néveu à s'enſuïr d'Argos.

[1] Tant

point ſes feux : débauché comme un jeune homme, il multiplie par-tout la *Bâtarderie* Divine, & me donne des Freres & des Sœurs, qui ne ſont pas plus legitimes que moi; enfin, dès qu'il s'eſt laiſſé prendre par les yeux, (ce qui lui arrive ſouvent) dès que l'objet lui a touché le cœur, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'il en vienne à la concluſion ; il y perdroit plûtôt ſa foudre. La débauche & les amours clandeſtines de mon Pere ne ſont donc pas un ſecret pour vous.

Mais voici une de ſes avantures, une de ſes bonnes fortunes, à laquelle je ſuis ſûr que vous ne vous attendez point. Ce Jupiter, qu'on pourroit nommer *un Taureau banal*, auſſi bien s'eſt-il *intauriſé* une fois, prenant la figure de cette bête *cornue & Sailliſſante*, ce Jupiter, dis-je, ſe laiſſa conquerir par les charmes de la belle Alcmène ; & vous jugez bien que, quand il ſe ſentit épris de cette *appétiſſante* perſonne, il

[a] Tant il change aiſément de peau, quand l'envie lui en prend; dit Plaute parlant de Iupiter. Le mot Latin eſt *Verſipellis*, *Changeur de peau* : ce terme tire ſon origine du païs des Fables, où quelquefois les Bêtes prenent une autre figure que leur forme naturelle, pour attraper les animaux à qui ils en veulent. Iupiter amoureux s'eſt *transfiguré* cinq fois, ſans celles qu'on ne ſait point: il s'eſt fait Taureau pour Europe ; Cygne pour Lédé ; Satire pour Antiope ; Or pour Danaé ; & Homme pour Alcmène. Quel triomphe pour l'enfant Cupidon ! Vn Ancien avoit raiſon de dire, que la paſſion amoureuſe avoit la force de metamorphoſer les Dieux en Mortels & en Animaux brutes.

il ne choiſit pas le mari pour ſon Confident. En effet, Amphitrion ne ſoupçonne quoi que ce ſoit ; il ne penſe à rien moins qu'à ſe croire *Cocu* par le Souverain Monarque *des Adorables & des Adorans*, je veux dire des Dieux & des Hommes. Cependant, *Jupiter le Venerien* jouït à bon compte de ſon friand morceau ; & il lui a même déjà donné *l'enflure de neuf mois*.

Afin que vous ſoïez mieux inſtruits de l'état préſent d'Alcmène, je dois vous avertir qu'elle porte dans le corps une double *beſogne*, étant groſſe, à la fois, du fait de l'Epoux, & de celui de l'Amant ; vous comprenez bien que le dernier eſt ce grand Adultere, qui, ſous le nom de Jupiter, fait trembler l'Univers, & peut, quand il lui plaira, le reduire en une maſſe de cendres. A l'heure que je vous parle, mon bon Dieu de Pere eſt, je m'imagine, bien content : il prend ſes *ébats* avec ſa Belle ; & comme, *par le Privilege Divin*, il eſt inépuiſable dans la lutte amoureuſe ; jugez de ſa fineſſe, il a reculé le jour, il a allongé la nuit, afin de prendre du plaiſir *tout ſon ſaoul*. Vous demanderez, ſi la Dame peut fournir à tant de fatigue. Pauvres gens ! Ne voïez-vous pas que ſon brave & vaillant *Champion* la ſoutient & la fortifie ſurnaturellement ? N'eſt-il pas vrai que vous auriez bonne envie de me faire une autre objection ? Eſt-ce donc là, diriez-vous, cette Matrone que vous nous prôniez comme une Veſtale, ou comme une Lucrèce ? Je ne m'en dedirai point :

Alcmène eſt très Sage, & garde toute ſon innocence, en recevant dans ſon lit & entre ſes bras ſon Lubrique & *Libidineux* Galant. Quel paradoxe ! C'en eſt un, il eſt vrai : mais facile à *deparadoxer* & à prouver. Vous n'ignorez pas que les Dieux ont le Droit de pouvoir ſe transformer en toute ſorte de reſſemblance. Ils peuvent, s'ils le jugent à propos, paroître Oignon, Citrouille, Souris, Serpent ; enfin, ils peuvent prendre la figure de telle matiere, de telle étendue, de tel corps qu'il leur plaira. Or devinez l'expedient de Jupiter pour poſſeder ſa Maîtreſſe. Il ne l'a vûe & ne la voit que ſous le dehors, que ſous l'apparence d'Amphitrion ; mais apparence ſi trompeuſe & ſi bien contrefaite, qu'il n'y a perſonne qui ne prît mon ruſé Pere pour le General Thebain ; la Maîtreſſe & les Servantes de ce Palais n'ont pas le moindre ſoupçon de la choſe ; & quoiqu' Alcmène ait ſujet d'admirer la vigueur *ſurhumaine* de ſon Epoux prétendu, la bonne Dame ne ſe defie de rien : elle attribue au pouvoir de ſes attraits ce grand nombre d'aſſauts, & prend le tout en patience.

Je reviens ſur mon chapitre. Je m'imagine que vous étes fort impatiens de ſavoir pourquoi je me préſente ici en habit de Valet. Oh ! je veux ſatisfaire vôtre curioſité. Le ſujet de nôtre Comédie eſt ancien, & s'eſt paſſé il y a bien du temps : on va néanmoins le rajeunir, on va vous le donner comme s'il étoit tout nouveau :

il

il étoit donc à propos que laiſſant dans la Garderobe du Ciel ma *braverie* de Dieu, je paruſſe devant vous deguiſé d'une maniere toute nouvelle. Je viens de vous en avertir : Jupiter mon Seigneur & Pere eſt là-dedans : il y eſt ſous la forme d'Amphitrion ; & il n'y a pas un Domeſtique de la maiſon qui ne s'y méprenne : car encore une fois, c'eſt un fin *Sire* que le Monarque du Monde ; il change de peau, ou du moins de figure, quand bon lui ſemble.

Comme donc mon Pere s'eſt traveſti en Amphitrion, moi de mon côté, je me ſuis fait Soſie : c'eſt le Valet de ce Seigneur ; il eſt à l'Armée avec ſon Maître. Or quel eſt le but de ma *transformation* ? Favoriſer les amours de mon Pere ; lui ſervir de commode & de *Maquereau* ; fonction honorable & glorieuſe chès les Dieux & chès les Grands. J'ai encore eu une autre raiſon pour me *Soſifier*. Comme j'entre ſouvent dans le Palais, & que les Domeſtiques m'y voient aller & venir, ils ne manqueroient pas de me demander mon nom : mais comme ils me croïent bonnement leur Camarade & leur Compagnon de ſervice, aucun d'eux ne s'aviſera jamais de s'informer qui je ſuis, & par quel endroit je prens la liberté d'agir ſi familierement dans l'Hôtel d'Amphitrion.

Je ne puis aſſez vous le repeter, tant le fait eſt rare & plaiſant : Mon *Paillard* de Pere eſt dans ce logis, où il s'en donne *à cœur joïe* : je vous répons qu'à l'heure qu'il

eſt, il ne laiſſe pas dormir ſa Maîtreſſe, & qu'il la tient bien éveillée. S'ils reſpirent actuellement, s'ils ſont en trève ; mon Pere prend cet intervalle-là pour lui dire les nouvelles de l'Armée. Alcmène, qui de la meilleure foi du monde prend ſon Adultere pour ſon mari, Alcmène, dis-je, écoute avec un plaiſir incroïable, & donne de tout ſon cœur dans le panneau. Je me fais un vrai plaiſir de penſer à la Gaſconnade, à la Rodomontade du Seigneur : il me ſemble le voir étaler à ſa Nimphe ſes prouëſſes & ſes exploits. Il lui conte avec *emphaſe* qu'il a battu & *deroute* les Ennemis, qu'il les a mis en fuite, & peut-être que, pendant le fort de la bataille, il étoit fortement aux priſes avec l'Epouſe de ſon Rival. Le grand Guerrier ! C'eſt à lui pourtant qu'on attribue les bons & les mauvais ſuccès de la *Tuerie Humaine :* il eſt *le Dieu des Armées* ; & il faut voir avec quelle profonde reconnoiſſance on le remercie, même en belle & bonne Muſique, d'avoir fait périr les hommes par milliers. Ce Heros prétendu n'oublie pas de dire à ſa Maîtreſſe, que la victoire lui a procuré de riches préſens. Après tout il dit vrai : effectivement nous avons eu quelque choſe de beau : mais comment cela, s'il vous plait ? En fourbes & en voleurs. Il faut que vous ſachiez que, ſans ouvrir une certaine caſſette, nous avons pris tout ce qu'elle renfermoit. C'eſt un Diable que nôtre Maître Dieu ; il n'y a tour de *Gibeciere* qu'il ne ſache ; & ſi une

une fois l'envie lui prenoit de rire à vos dépens, vous ſeriez bien trompez vous autres Riches, vous Meſſieurs, qui nous volez nôtre gloire divine ; car il eſt certain qu'ici bas le *RICHE* eſt mieux ſervi que nous ; vous ſeriez, dis-je, bien attrapez en ne trouvant rien dans vôtre thréſor bien fermé. Il faut être mon Pere pour ſavoir s'enrichir ſans qu'il y paroiſſe : mais auſſi eſt-il vrai qu'il ne fait que reprendre ſon bien ; car il eſt l'*Auteur de toute bonne donation*.

Or vous allez voir quelque choſe qui vous divertira ; c'eſt aſſûrément le meilleur de la Pièce. Amphitrion *le vrai* va revenir de l'Armée : il ſera ſans doute ſuivi de ſon fidèle & affectionné *Soſie*, ce digne Valet dont j'ai l'honneur de repréſenter la figure : laiſſez nous faire ; *vous verrez beau jeu*. Mais ce n'eſt pas le tout : je dois vous donner le moïen de diſtinguer & de conoître le vrai : autrement vous n'auriez que la moitié du plaiſir. Prenez donc bien garde à ce que je vais vous dire. Pour ne point vous tromper ni dans les Amphitrions ni dans les Soſies, voici un expedient infaillible : j'aurai toûjours ce petit *plumet* au chapeau [1] ; & mon Pere portera

[1] Ce chapeau eſt ce qu'on appelle en Latin *Petaſus* : c'étoit un chapeau de campagne ; il avoit de grands & larges bords pour garentir des ardeurs du Soleil. Mercure portoit ordinairement cette ſorte de chapeau, quoique les Peintres le faſſent petit, orné d'une paire d'ailes. Mais le grand lui convient beaucoup mieux : car comme il eſt le Courrier des Dieux, il eſt toûjours *par voïe*

au ſien un petit Cordon d'or [1]. Vous ne ſauriez vous y méprendre ; car ni le Seigneur Amphitrion, ni Monſieur ſon Valet n'auront les mêmes marques ; & nous les empêcherons bien de les avoir : ſavez-vous comment ? C'eſt qu'aucun, abſolument aucun, des Domeſtiques de cette maiſon-ci n'aura l'honneur de voir ces marques de nôtre diſtinction [2] : Sans encenſer trop la Divinité, nous avons un peu le talent, nous autres Dieux, d'*inviſibiliſer* les choſes viſibles ; c'eſt unde nos plus beaux privileges ; & ſi pourtant la Divinité en a tant, que je ne pourrois pas les nombrer. Enfin *tant y a*, vous ſeuls verrez les ſignes *diſtinctifs* ; & je vous donne ma parole de Mercure, vous la prendrez comme il vous plaira, que les Domeſtiques n'auront pas le plaiſir de voir ces marques de diſtinction.

Mais *chut*, *chut* ! Voici juſtement Sofie, mon *Prototipe*, mon modèle, mon original. Tel que vous le voïez avec ſa Lanterne, il arrive du Port : le *Coquin* ne penſe guére à l'avanture que je lui prépare : il s'at-

voïez & par chemin. Ce n'eſt pas néanmoins par cet endroit-là que le Fils de Maïa eſt ici coiffé ſi au large : mais, c'eſt à cauſe que le vrai Sofie, que le Dieu Poſtillon devoit contrefaire en tout, revenant de la guerre, avoit actuellement un *Petaſe*, ou chapeau à grand bord.

[1] Ce Cordon d'or étoit proprement une houpe ; & on a traduit Cordon, parce qu'elle étoit entortillée comme une corde.

[2] Car il dépend des Dieux de faire voir un objet aux uns, & de le cacher en même tems aux autres.

il

s'attend d'entrer chès lui : je l'entens même déjà frapper [1] : oh comment je vais vous le faire déloger ! Adieu, *Quirites*, adieu braves Romains ; souvenez vous que mon Pere & moi nous allons être deux bons *Bateleurs* pour vous faire bien rire.

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

MERCURE, SOSIE.

SOSIE.

Est-il un Mortel plus hardi que moi ? En est-il qui conoisse moins la peur, ou qui la conoissant sache mieux la braver ? Je n'ignore pas combien nôtre Jeunesse Thebaine [2] se fait craindre la nuit par ses desordres

1 Il ne faut pas prendre mon expression à la Lettre. Plaute dit, *le voici, il frappe* : mais ce n'est qu'une maniere de parler. Mercure ne doutoit point que Sosie ne fût tout prêt à frapper : car il ne devoit pas s'imaginer que ce Valet feroit un si long dialogue. Ce sont les propres termes de Madame Dacier. Mais pourquoi ne le devoit-il pas ? La raison du Théatre ne l'obligeoit nullement à cette ignorance-là. D'ailleurs, en ôtant à Mercure cette prévoïance de l'avenir, n'est-ce pas lui ôter le plus beau privilege de la Divinité ?

2 Les jeunes Gens de Thèbes, aussi-bien que de toute la Gréce, vivoient dans une grande dissolution : Courant

la

& par ſes débauches : cependant, voilà Monſieur Soſie qui ſe donne des airs de bravoure, & qui marche ſeul par la Ville avec autant d'aſſûrance que s'il faiſoit grand jour.

Avec tout mon *heroiſme*, je ne laiſſe pas de faire une reflexion qui m'importune. Que ferois-je à préſent, ſi le *Triumvirat* [1] de nôtre Magiſtrature, m'honorant des

la nuit dans la Ville, ils y commettoient toute ſorte d'excès : Les rues n'étoient rien moins que ſûres ; & aparemment chacun ſe tenoit *clos & couvert* chès ſoi. Il ne faut donc pas s'étonner ſi Soſie applaudiſſoit à ſon courage ; vû ſur-tout que naturellement il ſe ſentoit un grand poltron. Comme la Ieuneſſe Romaine n'étoit peut-être pas plus ſage que celle de Thèbes, il eſt à préſumer que le peuple ſe fit un plaiſir de lui appliquer la Cenſure.

[1] Ie vais coudre deux Notes enſemble ; l'une traduite du Latin, & l'autre tranſcrite du François : ainſi il y en aura pour les fâcheux. Ie commence par la traduction.

Soſie a dit dans le Vers précédent, qu'il avoit grand ſujet de craindre ces jeunes Détrouſſeurs de paſſans, qui couroient la nuit ; il inſinue dans le Vers ſuivant, qu'il a peur d'être pris lui-même pour un brigand nocturne, & d'en être puni par les *Triumvirs*. Chès les Atheniens il y avoit dans la Regence onze Magiſtrats, qui avoient une autorité ſemblable à celle des *Triumvirs* de Rome. Or la charge de ces Magiſtrats, dans l'une & l'autre République, étoit de préſider aux priſons, de châtier ou ſupplicier les condamnez, & de connoître du crime de vol. Les Triumvirs Romains avoient chacun huit Licteurs ou Huiſſiers, dont la fonction étoit de punir ceux qui avoient été déclarez coupables devant le Tribunal du Triumvirat. On ne ſait pas certainement ni le rang, ni l'étendue du pouvoir, ſoit des Magiſtrats de Thèbes, ſoit des onze Iuges chès les Atheniens, ſoit des Triumvirs Romains.

Au

des beaux Titres de Vagabond & de Voleur, alloit ſe ſaiſir de ma petite perſonne, & me faiſoit jetter dans le fond d'un cachot? On m'en tireroit demain, à-peu-près comme d'un *garde-manger* [1], pour m'étriller

Au reſte, Plaute commet ici une erreur volontaire touchant la Regence de Thèbes, ſoit parce que les Eſclaves ne conoiſſent guére la forme du Gouvernement; ou du moins ils n'y regardent pas de ſi près; ſoit, & c'eſt ce qui paroit le plus probable, parce que nôtre Comique avoit en vûe de cenſurer ici la licence de la Ieuneſſe Romaine.

C'eſt ce que dit l'Interprete Latin: mais prétendre que Soſie ne ſavoit point s'il y avoit un Triumvirat à Thèbes, & qu'il avançoit cela à tout hazard; en vérité, il faut être d'une grande foi pour aquieſcer à une telle conjecture! He! d'où l'Eſclave d'Amphitrion pouvoit-il conoître la Magiſtrature Romaine, puiſqu'il n'y avoit point encore de Rome ſur la Terre? Mais voïons la Note tranſcrite.

Ie ne ſai pas ſi l'on avoit à Thèbes des Triumvirs, ou bien ſi Plaute explique les coûtumes Thebaines par celles de Rome. Ie croi que c'eſt le dernier, car à Rome on avoit des Triumvirs, que l'on apelloit *Nocturnes*, qui étoient trois Capitaines du Guet, qui avoient des Compagnies diſperſées en divers corps de garde pour veiller à la ſûreté de la Ville. Les charges de Triumvirs durérent juſques au Regne d'Auguſte, qui mit en leur place des Compagnies apellées *Cohortes vigilum*, qui obeïſſoient à un Chef nommé *Præfectus Vigilum*. A Athenes il y avoit les *Onze*, qui étoient ce qu'étoient à Rome les *Triumvirs*.

[1] On entend ici par *garde-manger*, l'endroit où on metroit & d'où on tiroit toutes les choſes néceſſaires pour l'uſage domeſtique. L'Intendant de ce lieu-là s'apelloit *Promus-condus*. Le mot pour rire eſt, que comme on tiroit de la *celle promptuaire* une enclume pour fraper deſſus avec des marteaux; de même Soſie pourroit être batu ſans miſericorde.

La vérité eſt, qu'on n'a pas pû conſerver dans nôtre Langue cette Plaiſanterie de

Valet:

d'importance. On ne me donneroit pas le tems de plaider ma cauſe, & de me juſtifier. J'aurai beau me reclamer de mon Maître; on ne m'écoutera ſeulement pas. Tous les Aſſiſtans croiront que j'ai bien merité le châtiment. Ainſi je me verrai à la merci de huit grands & robuſtes *Coquins* [1], qui fraperont ſur le pauvre Soſie comme

Valet: Le jeu eſt ſur le mot *depromar*, *je ſerai tiré:* Car comme *depromere* étoit un terme de cuiſine, qui ſignifie proprement *tirer les proviſions du lieu où l'on les garde*, Soſie en le mettant dans un autre ſens ne laiſſe pas de jouër ſur cette ſignication, & de dire, *d'où on me tireroit comme d'un garde-manger.* Ce qui fait dans le Latin un agrément, qui ne ſignifie rien dans la Traduction Françoiſe.

[1] Il y a ici de la controverſe. Plaute dit *huit hommes robuſtes.* Par ces *huit hommes*, deux Commentateurs, que je Conſulte, entendent ces huit Sergeans, dont on a déjà fait mention. Plaute, diſent-ils, les nomme *les huit hommes*, dans le même ſens qu'on dit *les Triumvirs*; & le Poëte continue d'errer à deſſein, en attribuant aux Thebains ce qui n'apartenoit qu'aux Romains. Mais cette opinion-là eſt ſolidement & doctement renverſée dans ce que vous allez lire.

Vn ſavant Interprete entend ici huit Licteurs ou Sergeans, qui obeïſſoient aux *Triumvirs*; qu'on apelloit *Capitaux*, qui étoient comme les Capitaines des priſons, & qui jugeoient des vols & de certains autres crimes. Mais je ne ſai où il a apris cette particularité, que ces huit hommes étoient les Sergeans des Triumvirs; car on ne trouve rien de cela dans toute l'Antiquité Romaine. Plaute parle ailleurs de ces huit hommes, ſans faire aucune mention des Triumvirs. *Aſin. Act. III. Sc. II.*

Vbi ſæpe cauſam dixeris adverſus octo aſtutos audaces viros, valentes virgatores.

Et où ſouvent, pendu par les pieds, tu as plaidé ta cauſe contre huit robuſtes & hardis coquins, & d'ailleurs vigoureux donneurs d'étrivieres.

Cette refutation me paroît

comme ſur une enclume ; & voilà comment, lorſque je reviens de loin, on exercera envers moi l'hoſpitalité aux dépens du public [1].

J'ai obligation de cette belle affaire-là à l'impatience, & au peu d'humanité de Monſeigneur Amphitrion. Il a voulu *de pleine puiſſance & d'autorité abſolue*, que je ſois parti du Port dès *qu'on ne voioit plus ni Ciel ni Terre*. Ce n'étoit point du tout mon intention ; j'ai reſiſté tant que j'ai pû ; mais, pour éviter un plus grand inconvenient, il a fallu ſe rendre. Quelle malice noire ! Comme ſi on ne pouvoit pas auſſi-bien m'envoïer de jour. En vérité, quant le ſort cruel fait naître quel-cun pour l'eſclavage, je ne Conſeillerois jamais à ce *quel-cun-là* de s'engager au ſervice d'un Riche [2]. Sa condition n'en ſera que plus dure ; il ne fera qu'augmenter ſon malheur. Un

roît fort ſatisfaiſante : Suivant mon petit avis néanmoins, il y manque une choſe : ne devoit-on pas nous inſtruire affirmativement ſur ces *huit hommes*, & nous aporter une bonne raiſon pourquoi Plaute les fixe au nombre de huit ?

[1] C'étoit la coûtume chèz les Anciens, Grecs & Latins, que Ceux qui revenoient de quelque voïage conſiderable, avoient droit d'hoſpitalité : ils avoient le logement & le repas aux dépens de la Ville ; ſur-tout, ſi n'aïant voïagé que pour les affaires Publiques, ils avoient reüſſi dans leur Commiſſion. D'autres ne parlent pas tout-à-fait de même : ſans faire mention du ſervice de la Patrie, ils diſent que generalement tous les Citoïens étoient logez & régalez à leur retour, s'ils n'avoient point d'ami qui les reçût.

[2] Cet endroit-ci eſt difficile : il regne, dans l'eſpace de neuf Vers, une obſcu-

Un Maître, qui eſt en fortune & qui fait figure, ne vous donne ni repos ni patience, quand vous dependez de lui. Jour & Nuit ce Riche vous apelle : tantôt c'eſt pour un meſſage ; tantôt pour un travail : enfin, toûjours quelque choſe à vous commander ; & on a grand ſoin de ne pas vous laiſſer perdre de tems. Le bon Patron s'enrichit à bon compte du travail de ſes Gens, & ne voudroit pas ſe donner la moindre peine : il s'imagine que tout lui eſt permis pour ſe contenter : il croit que tous ſes commandemens n'ont rien que de juſte ; & il ne fait pas la moindre attention à nôtre laſſitude & à nôtre fatigue ; ſes ordres ſont-ils raiſonnables, ſont-ils inhumains ? C'eſt ce qui ne l'inquiete nullement. Convenons donc, qu'il y a de violentes injuſtices à ſouffrir dans la Servitude : C'eſt un fardeau bien rude, & qu'on ne

ſcurité embarraſſante, pour un Traducteur qui veut rendre ſcrupuleuſement ſon Original à la Lettre : mais on ne peut ſe diſpenſer ici de ne s'attacher qu'au ſens, & d'aider, en quelque maniere, au Poëte à ſe rendre clair & bien intelligible. C'eſt ce que vous ferez aiſément, ſi, retranchant les pleonaſmes, ou mots ſuperflus, vous digerez ce paſſage à-peu-près ainſi.

L'Eſclave d'un Maître opulent eſt d'autant plus malheureux, que le Patron a toûjours quelques nouveaux ordres à donner ; & cela, pour empêcher le malheureux Valet d'avoir aucun repos. Ce riche Seigneur, qui ne conoît la peine que dans les autres, & qui vit agréablement dans la molleſſe & dans les delices, ſe croit en droit de ſouhaiter tous les biens dont on peut joüir dans la vie.

ne peut porter qu'avec de terribles efforts.

MERCURE.

Voïez, je vous prie, ce *Maraud!* Il déplore ſa condition. C'eſt vraîment bien à lui! C'eſt moi qui devrois *peſter* contre l'Eſclavage : moi, dis-je, qui encore aujourd'hui me ſuis vû libre, & que Mon Pere, pour pouvoir mieux ſe divertir, a métamorphoſé, de ſa grace, en chetif Valet. Celui-ci qui eſt né dans la ſervitude[1], a l'impudence de ſe plaindre ; & moi qui ſuis Eſclave pour faire plaiſir au Seigneur Jupiter, je ne dis rien.

SOSIE.

A propos : j'avois envie de remercier les Dieux de mon heureux retour, & de leur faire, à ce ſujet-là, une belle petite *dévotion*. J'en jure *par l'Égliſe de Monſieur Saint Pollux*[2], Divinité de merite, s'il en fut jamais :

[1] Les Romains apelloient *Verna* l'Eſclave né dans la Maiſon du Maître ; & ceux-là étoient ordinairement les plus mépriſez, parce qu'ils avoient pris naiſſance dans les fers ; & que d'ailleurs la fortune pouvoit avoir beaucoup contribué au malheur des autres. Un libre tombé dans la ſervitude peut ſe conſerver l'ame belle & le Cœur libre : mais on ſupoſe qu'un homme produit dans l'eſclavage, a naturellement l'ame baſſe & le Cœur mauvais.

[2] Pollux, Caſtor, Hercule ; ces trois Dieux reviennent ſouvent dans la bouche d'un Acteur qui aſſûre quelque choſe par ſerment : cette redite ſi fréquente importune même & rebute les Lecteurs : mais aparemment c'étoit l'uſage ; & les Romains ne ſe faiſoient point un ſcrupule de *prendre le nom de Dieu en vain*. Le jurement par le Temple de Pollux étoit commun aux deux Sexes : mais il

jamais : ſi les bons Dieux me recompenſent comme je les ſers. Savez-vous ce qu'ils feront ? Ce ſera de m'envoïer ici quelques mauvais garçons, qui tout en ſouhaitant la bien-venue à mon Individu me mettent à bons coups de poing *le viſage à la compote*, & les dents en *marmelade*. Cela m'aprendroit à être une autre fois plus reconoiſſant envers le Ciel, & à me rendre plus digne de ſes bienfaits.

MERCURE.

Voilà un homme fort rare ! Il ſe conoît & ſait très-bien ce qu'il vaut & ce qu'il merite.

SOSIE.

Après tout, nous avons grand ſujet de nous feliciter ! Qui auroit oſé eſperer un ſuccès ſi heureux ? Ni moi ni aucun Citoïen ne nous attendions à tant de bonheur. Voici pourtant la choſe arrivée ! & nous aurons la joïe de revoir encore nos *Foiers*. Nos Troupes victorieuſes & couvertes de lauriers retournent chèz elles. Nous avons battu les Ennemis à toute outrance ; nous les avons taillez en pièces ; & par une Victoire complette nous avons éteint le feu d'une Guerre Sanglante & ruineuſe. Cette Ville, qui a cauſé aux Thebains des malheurs ſi funeſtes, elle eſt vaincue[1], elle eſt forcée : nous en ſommes les Maîtres. Com-

il n'y avoit que les femmes qui juraſſent par Caſtor ; & les hommes avoient preſque toûjours Hercule ſur la Langue.

[1] Soſie ſemble inſinuer ici, que la guerre s'étoit faite entre les Thébains & les Télébiens. Cependant elle ſe

Comment ce grand & glorieux exploit s'eſt-il executé? Par la valeur intrepide de nos Soldats, & par l'habileté, de mon Maître Amphitrion, leur Chef & leur General. Ce grand Capitaine a honoré ſes Compatriotes en leur donnant des depouilles des terres & des grains [1], & il a affermi le Throne de Creon nôtre bon Roi, que *Jupiter veuille prendre en ſa Sainte & digne Garde!*

Son Excellence Monſeigneur le General m'a donc envoïé du Port pour venir annoncer à Madame [2] cette heureuſe & impor-

ſe faiſoit entre les Argives & les Taphiens, ou Télébiens, pour vanger le Roi Electrion & ſes Fils; & les Thébains ne devoient être regardez dans cette Guerre, que comme des Auxiliaires. Soſie, ſoit à deſſein, ſoit par inadvertance, Commet la même faute touchant le Roi Creon: Car dans la querelle il ne s'agiſſoit nullement d'affermir le Throne de ce Prince; mais ſeulement de punir les Télébiens, & de reprendre ſur eux le riche butin qu'ils avoient fait ſur Electrion & ſur les Argives ſes Sujets.

[1] Les anciens Romains avoient coûtume de diſtribuer aux Soldats victorieux les terres Conquiſes, & du froment: Ce grain, auſſi-bien que toutes les autres productions des Campagnes enſemencées, s'apelloit *adorea*. Ce fut à l'occaſion de ce blé, dont on recompenſoit la valeur des Troupes, que la gloire & les honneurs militaires furent auſſi nommez *Adorea*.

[2] Lorsque les Anciens revenoient de quelque voïage, ils avoient coûtume d'envoïer des Eſclaves à leurs femmes pour les informer de leur arrivée, afin qu'elles ne pûſſent pas les Soupçonner d'être venus pour les ſurprendre. C'étoit marquer aux Epouſes qu'on ne ſe défioit point de leur vertu; & ſur ce principe-là, je ne m'étonne plus de la froideur d'Alcmène pour Amphitrion, & du dépit qu'elle eut de le voir, à ce qu'elle croïoit bonnement,

portante Nouvelle. Je ſuis chargé de lui faire un detail exact de la conduite que Son Epoux a tenu pour l'*Intérêt Public*, pendant ſon *Generalat*; & de lui dire en même tems avec quel bonheur il a exercé le pouvoir du Commandement. Comme ma Commiſſion eſt de la plus haute conſequence, & que je puis même me regarder comme une eſpèce *d'Homme d'Etat*, je croi qu'il ne ſeroit pas mauvais que j'*apriſſe ma leçon*, & que je meditaſſe un peu le raport que je dois faire à *Nôtre Maîtreſſe*, quand je ſerai devant elle; car enfin, chacun doit ſoutenir ſon rang; & je ne prétens pas paſſer pour un *Sot*. Si je mens, je ne ferai rien de nouveau: je laiſſe fort ſouvent la Verité dans la tête; & je ne la laiſſe dêcendre ſur la Langue que quand je n'ai point d'intérêt à la cacher. Comment ferois-je ici pour ne point dire de menſonges? Je n'ai abſolument rien vû; & pendant qu'on ſe battoit le plus fort, c'étoit alors que je fuïois le plus vîte. Je ne laiſſerai pas de parler en témoin oculaire; je raconterai tout de même que ſi, aïant été au feu & en grand peril, j'avois fait *des prouëſſes heroïques*; & néanmoins dans le fond je n'aurai point d'autre garant que le *Oui-dire*. Mais çà! je veux étudier ſerieuſement, & dans une poſture *contemplative*, les

ment, revenir ſi tôt. Mais je doute que les Maris jaloux s'accommodaſſent d'un tel uſage: ils aiment la chaſſe aux Amans; & ils cherchent avec ardeur des decouvertes qu'ils tremblent de faire, & qu'ils ne font que trop tôt pour leur repos & pour leur honneur.

les termes choiſis, que je dois emploïer dans ma Narration, & la bonne grace avec laquelle il faût que je les débite, & pour me rendre plus hardi: je m'imagine que ma Lanterne eſt Alcmène; C'eſt elle que je veux apoſtropher. Il me ſemble que je dois m'y prendre de cette maniere-ci. Après les prémiers complimens, Alcmène m'ordonnera, ſans doute, de commencer mon Recit. Alors, prenant un air grave, & ſaluant profondément; je débuterai de la ſorte.

MADAME:

Dès que Nous fûmes arrivez[1]; dès que les Troupes eurent debarqué, Amphitrion, vôtre *digniſſime* Epoux & mon Maître, choiſit les principaux de l'Armée, & les envoïa de ſa part aux Ennemis: Il ordonne à ces Députez de bien faire entendre ſon deſſein aux Téléboïens, & de leur propoſer en ſon nom: Si vous voulez, ſans violence & ſans guerre[2], livrer les biens ravis

[1] Ce début & la ſuite ont un certain caractere de grandeur fort divertiſſant dans la bouche d'un Valet. Au reſte on doit remarquer l'adreſſe de Plaute, qui aprend aux Spectateurs d'une maniere très fine & très naturelle ce qu'il n'auroit pû leur aprendre ailleurs. On n'auroit peut-être point mal fait d'ajoûter *très rejoüiſſante*. C'eſt dommage que nôtre Poëte ne ſoit pas l'Auteur de la Lanterne apoſtrophée, & qui eſt la *Repréſentante* de la Princeſſe Alcmène.

[2] Les Grecs & les Romains avoient coûtume d'envoïer des Ambaſſadeurs à leurs Ennemis, pour leur demander reparation des injures qu'ils prétendoient en avoir reçû. Toute la difference, qui étoit entre ces deux Peuples, conſiſtoit en certaines formalitez, & ſurtout en ce que les Romains envoïoient leurs *Feciaux* avant d'entreprendre la Guerre; & les Grecs ſe contentoient ſouvent d'envoer leurs

ravis & les Raviſſeurs ; ſi vous voulez rendre de bonne foi ce que vous avez emporté, tout auſſi-tôt Amphitrion remenera l'Armée ; les Troupes d'Argos ſortiront de deſſus vos terres ; & on vous offre la Paix & la tranquilité. Mais ſi, au contraire, vous refuſez ce qu'on vous demande, & que vous choiſiſſiez le parti de reſiſter, vous devez vous attendre qu'on n'épargnera ni armes, ni hommes pour forcer vôtre Ville, & pour la reduire en cendres.

Quand nos Gens ſe furent aquittez de leur Commiſſion, les Téléboïens, Nation qui a l'ame élevée, qui s'apuïe ſur ſon courage, & très fiere en ce qu'elle ſe ſent forte & puiſſante, les Téléboïens, dis-je, traitérent mal-honnêtement nos Députez, & leur parlérent avec beaucoup d'arrogance. Ils répondent d'un ton menaçant, qu'ils ſont en état de bien défendre eux & tous ceux qui leur apartiennent ; qu'ainſi on eût à éloigner au plus vîte nôtre Armée de leur Frontiere.

Les

leurs Ambaſſadeurs, lorsqu'ils étoient entrez à main armée dans le Païs de ceux qu'ils vouloient attaquer ; comme ici Amphitrion n'envoïe aux Télébéens que lorsqu'il eſt à la vûe de leurs murailles. Le tems d'une ſi grande humanité n'eſt plus : on fait les préparatifs autant ſourdement qu'il eſt poſſible ; on n'omet rien pour prendre ſes Ennemis au dépourvû, on ne ſait ce que c'eſt que de commencer par des offres équitables ; & quand on a l'épée hors du fourreau, on publie un Maniſeſte, où, pour ſauver les dehors, on donne à une cauſe viſiblement mauvaiſe quelques tours ſpecieux, par les ombres & par les couleurs de la Raiſon.

Les Députez aïant raporté cette réponſe hautaine, Amphitrion fit incontinent marcher nos Troupes vers l'Ennemi. Les Téléboïens de leur côté firent auſſi ſortir leurs Legions de la Ville: *belle Soldatesque*, *voire* des plus leſtes qu'on puiſſe voir; j'étois enchanté de leurs armes brillantes. Quand on fut ſorti de part & d'autre en fort grand nombre, on ſépara les Compagnies, on poſta les Regimens; enfin on mit les Troupes dans l'*Ordonnance* où elles devoient être pour combattre. Nous nous rangeâmes en Bataille à nôtre maniere & ſuivant nôtre uſage: les Ennemis en font autant de leur côté. Ainſi les Armées s'entre-regardent fierement; & toutes deux en contenance, en poſture de ne ſe point épargner. Pour ma part, *j'avois grande envie d'en découdre*, *le bras me demangeoit terriblement*; il n'y avoit pas un Téléboïen que je ne tuaſſe des yeux.

Lorsque les deux partis étoient dans cette brave reſolution, les Generaux ſortent des rangs, & ſe joignant au milieu des Armées, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace qui les ſeparoit, ils s'abouchérent & firent leurs conventions. Le *marché* fut bientôt conclu. On arrêta que celle des deux Nations, dont les Troupes auroient le malheur de ſuccomber & d'être défaites, ſe ſoumettroit entierement à la Domination de l'autre; qu'on livreroit au Vainqueur la Ville, le Païs, les Temples, les Maiſons; & qu'enfin les Habitans ſe rendroient tous à diſcretion.[1] Cela

[1] Il y a dans l'Original *Vrbem*, la Ville; *Agrum*, la Cam-

Cela fait, les trompetes ſe font entendre dans l'une & l'autre Armée, & ſonnent la charge; au ſon bruïant de cette Muſique Militaire la terre retentit [1], & les Soldats s'animent juſqu'à la fureur. Ce ſont des cris épouvantables; & les plus grands éclats de tonnerre font moins de bruit. Les Chefs des

Campagne; *Aras*, les Autels; *Focos*, les Foïers: C'eſt ce que Plaute apelle autre part, *divina humanaque omnia*, toutes les choſes divines & humaines. *Vrbem & Agrum*, la Ville & la Campagne; voilà *humana*, les choſes humaines. *Aras & Focos*, les Autels & les Foïers; voilà *divina*, les divines. Quelquefois, après avoir compté tout en détail, on ne laiſſoit pas d'ajoûter ces mots, *divina humanaque omnia*, toutes les choſes divines & humaines; comme pour comprendre dans ces termes generaux tout ce qu'on pourroit avoir oublié dans les Articles. Tite Live donne un bel exemple de la maniere dont on ſe rendoit au Vainqueur.

Le Roi leur demanda; Etes-vous les Députez & les Ambaſſadeurs envoïez par le Peuple Collatin, pour ſoumettre Vous & le Peuple Collatin? Nous les ſommes. Le Peuple Collatin eſt-il ſon Maître? peut-il diſpoſer de ſoi? Il le peut. Ne vous rendez-vous pas, vous & le Peuple Collatin, vôtre Ville, vos Campagnes, vos eaux, vos frontieres, vos utenciles; enfin toutes les choſes diviñes & humaines que vous poſſedez; n'aſſujettiſſez-vous pas tout cela à mon pouvoir & à celui du Peuple Romain? Nous aſſujettiſſons tout ſans réſerve. Et moi je vous reçois.

[1] Le Latin dit, *Contra Conſonat terra*, la terre en retentit. Vn Interprete a voulu Corriger *Contra Conſonant ferra*, les épées retentiſſent: parce que quand les trompetes ſonnoient la charge, les Armées jettoient de grands cris, & faiſoient, en même tems, un grand bruit avec leurs armes. Mais cet Interprète ſe ſeroit épargné cette peine-là, s'il s'étoit ſouvenu que les Latins n'ont jamais dit *ferra* au pluriel, pour exprimer des Armes.

[1] Plaute

des deux Armées tâchent, par des Offrandes & par des vœux, de ſe rendre chacun Jupiter propice, de le mettre chacun dans ſes intérêts: en ſuite, ils haranguent, chacun, leur Armée; ils exhortent les Troupes à ſe ſacrifier pour la gloire du Prince, pour le bien de la Patrie; & on n'oublie pas de leur inculquer qu'ils ne ſauroient finir plus glorieuſement.

Les exhortations ne furent pas, comme bien d'autres, des paroles en l'air: Chaque Soldat fait de ſon mieux: il frape courageuſement de ſon fer: les traits font un bruit affreux: le ciel retentit du fremiſſement des Combattans: les haleines, les ſoufles, les reſpirations de Gens hors d'eux-mêmes & tranſportez de la paſſion de vaincre, ſortent d'une force ſi rapide qu'il s'en forme un nuage dans l'air: le combat s'enflamme; il devient ſanglant & meurtrier: Les Ennemis tombent en grand nombre, bleſſez mortellement & ne pouvant plus ſoutenir nôtre ſuperiorité. Concluſion: Nôtre Armée fait tout ce que nous pouvions ſouhaiter: les Téléboïens ſont par terre çà & là; nos Soldats viennent fondre ſur eux pour les achever: nous avons le deſſus; & enflez d'un ſi grand avantage nous redoublons nôtre bravoure & nôtre valeur.

Avec tout cela, dans ce carnage effroïable perſonne ne penſe à fuir, perſonne ne quite ſon poſte: tous voulant être prêts à agir & à executer leur ordre; ils aiment mieux mourir que de ſe déranger, que de ſe *depoſter*. Les bleſſez & les morts ſont dans

le même endroit où on les avoit placé; les mourans & les morts gardoient encore leurs rangs. Dès qu'Amphitrion, mon Maître, eût conu cette fermeté inebranlable, il detacha auſſi-tôt la Cavalerie, avec commandement de marcher par l'aile droite pour enveloper les Ennemis. Cette Cavalerie partit ſur le champ, fit bonne diligence, & fondant, par la droite, avec de grands cris, & d'une impetuoſité fort prompte, ſur les Téléboïens, qui faiſoient une défenſe, une reſiſtance injuſte, on les renverſa, on les défit, on leur paſſa ſur le ventre.

MERCURE:

Juſqu'ici, voilà un honnête homme! à l'exception de ce qui le regarde, il n'a point encore dit ni menſonge, ni fauſſeté: j'ai été ſpectateur de la Tragédie; Mon Pere & moi avons vû tout ce qui s'eſt paſſé dans le combat.

SOSIE:

Alors les Ennemis s'enfuirent en deſordre & en confuſion. Cette fuite accroît encore le courage de nos Troupes: on pourſuit les Fuïards; & on les perce, on les crible, à coups de flèches & de traits; les corps des Téléboïens en étoient tout couverts. Nôtre Général lui-même fit un coup de Maître, tuant de ſa propre main le Roi Pterelas [1]. Cette Sanglante Action dura depuis

[1] Plaute fait ici un petit anachroniſme: Car il eſt certain que Pterelas ne vivoit pas du temps d'Amphitrion; puisqu'il étoit fils de Taphius, fils d'une nièce d'Alcée, Pere d'Amphitrion; & par conſéquent la Couſine

depuis le matin juſqu'au ſoir. Il peut très bien m'en ſouvenir: graces à l'opiniâtreté *Téléboïenne*; mon eſtomac, qui de ſon naturel eſt de grand' vie; & mes longs & larges inteſtins eurent à ſouffrir ce jour-là; car je ne dinai point. Enfin, la nuit, comme ſi elle fût venuë exprès pour mettre le hola fit ceſſer les Vainqueurs, & arrêta la *Tuërie*.

Le lendemain, les Grans de la Nation vaincuë viennent de la Ville à Nôtre Camp: ils nous ſuplient, les larmes aux yeux, & les mains couvertes[1], de vouloir bien leur pardonner. En même temps ils abandonnent

ſine germaine d'Amphitrion étoit Aïeule de Pterelas. Mais de tels écarts ſont permis à un Poëte Comique; n'étant pas plus eſclave, ne dépendant pas plus de la Chronologie que de la Vetité.

[1] Ceux qui après leur defaite, avoient recours à la clemence du Vainqueur, & venoient lui demander la paix, portoient une branche d'olivier, d'où pendoient des flocons de laine; en ſorte qu'ils en avoient la main toute couverte. D'autres veulent que ce fuſſent des bandelettes: ils ſe fondent ſur ces paroles de Virgile?

Cui me fortuna precari
Et Vitta Comptos voluit prætendere ramos.

Auprès de qui la fortune m'a réduit dans l'état de Suppliant; & à qui elle m'a obligé de preſenter les rameaux environnez de bandelettes.

Quelquefois on portoit ces bandelettes ſans rameaux, comme ici; & dans Virgile,

Præferimus manibus vittas.
Nous vous preſentons nos mains chargées de bandelettes.

Voila donc deux Commentateurs aux priſes, nonobſtant le bel eſprit & le grand ſavoir: l'un veut de la Laine, & n'en démord point; ajoutant pour ſa raiſon que la Laine & l'olivier doivent être les armes ou les ſimboles de la paix, par-

nent à la puiſſance, à la diſpoſition des Thébains leur Ville, leurs Perſonnes, leurs Enfans; enfin, tout ce qu'ils ont de Sacré & d'Humain. En ſuite, pour marquer l'eſtime qu'on avoit pour le merite & la valeur d'Amphitrion Mon Maître, on lui fit preſent de la coupe d'or, dans laquelle le Roi Pterelas avoit coûtume de boire. A ce que je voi, je ne demeurerai pas en chemin dans ma Relation de vive voix: je ſavois bien que j'avois de l'eſprit: mais je ne m'en croïois pas encore tant. Voilà ce qu'on gagne auprès des Grands. Mais de peur d'accident de Memoire & pendant que j'ai ma bonne Cervelle pleine de ma *repetition*, j'entre vîte au Palais pour rendre compte de tout à Madame, qui, je croi, ſera ravie de mon éloquence. Il faut auſſi que je me hâte d'executer le Commandement de Mon Maître.

MERCURE:

Oh Oh! C'eſt vraîment tout de bon qu'il s'y en va: il eſt dans un grand mécompte; je veux aller au devant de lui. Sûrement, je ne permettrai jamais que cette figure d'homme là aproche aſſés près de cette Maiſon-ci, pour en pouvoir ſeulement ſaluer la porte. Puiſque j'ai pris ſon image, & que je lui reſſemble tout comme ſi j'étois lui, j'ai reſolu

parce qu'il n'y a rien de plus moû: pour la Laine, paſſe: mais je ne ſai Comment il ſe tireroit d'affaire, touchant l'arbre. Mais enfin; dans ce combat d'erudition, qui vive? Pour moi, je me declare hautement pour les bandelettes.

* *Neſtur-*

reſolu de me mettre en belle humeur, pour me divertir, pour bien rire à ſes dépens. Puiſque j'ai ſon viſage, ſa taille, ſa parole, ſa demarche; enfin, toute ſa forme, & même ſa condition: il ne ſeroit pas à propos que pendant le tems que je le repréſenterai, je valuſſe mieux qu'il ne vaut. Ainſi, par les regles d'une conformité parfaite, il eſt néceſſaire que je penſe & que j'agiſſe en Soſie; que j'aïe ſes ſentimens & ſes mœurs. Je ſuis donc obligé, en Conſcience de Perſonnage, d'être un inſigne Scelerat, un trompeur, un fourbe, & ſur-tout un fin & ruſé *matois*: lui reſſemblant par là autant en ame qu'en corps, j'emploïerai, pour le chaſſer d'ici, ſon arme ordinaire; je veux dire ſa mechanceté. Mais à quoi en a-t-il? Je le voi qui regarde le Ciel: je veux un peu l'obſerver de près.

SOSIE;

Que veut donc dire cela? Plus j'examine la choſe, moins je la comprens. Je conſens de paſſer pour un ignorant *fieffé* ou pour un incredule, ſi je ne ſuis pas au fait. Je gagerois bien par le ſacré Temple de Pollux, que le Dieu *Nocturne*[1] & Madame la Nuit ſon Epouſe furent hier d'une debauche de Nectar ou de vin. Ces vieilles

[1] *Nocturne* eſt le *Veſper*, ou l'étoile du ſoir: on l'apelle auſſi *Noctifer* porte-nuit; Comme l'étoile du matin eſt nommée *Lucifer*, porte-lumiere. Soſie juge que Nocturne s'eſt endormi après avoir bu, parce qu'il ne ſe remuoit point; & qu'il ne ſe ſouvenoit pas de ſe retirer, en faiſant auſſi coucher les autres Aſtres.

Divinitez, dont l'humeur eſt melancholique, & auſſi ſombre que leurs habits, burent largement & à raſades pour s'egaïer: ils en prirent outre meſure; & le Sommeil les aïant ſurpris dans leur Courſe, ils ronflent en quelquelque lieu, & ils y cuvent la boiſſon. Ma Conjecture eſt fondée en preuves infaillibles. Je n'ai qu'à examiner le Ciel. Les Conſtellations Septentrionales, autrement les Ourſes, ne ſe remuent là haut non plus que des Marbres: La Lune n'a fait aucun mouvement, & n'a point changé de place depuis ſon lever: *Orion* & *Lucifer*, les *Pleïades* ne ſe couchent point; tant les Etoiles errantes ſont fixes & ſtables dans leur ſituation & dans leur aſpect: enfin, on ne s'aperçoit point que les tenèbres ſe retirent tant ſoit peu pour faire place à la lumiere.

MERCURE:

L'idée de ce Faquin eſt aſſez plaiſante; il eſt bien loin du *Fait*. Mais, pour vous, noire, ou brune Nuit? Continuez à executer ce que Mon Pere ſouhaite de vous. O Nuit! Tu as l'honneur de rendre ſervice au plus grand & au meilleur des Dieux: mais auſſi ta complaiſance pour *ſa Majeſté Foudroïante* eſt la meilleure choſe du Monde: tu fais merveille pour ſes Amours; & tu ne peux placer un bon office plus dignement, ni plus haut.

SOSIE:

Non: depuis que je me conois, je ne croi pas avoir vu une Nuit plus longue que celle-ci. Je me ſouviens, pourtant, d'en avoir paſſé une autre dont la durée m'ennuïa beaucoup: Ce fut celle, où, de peur que le Som-

Sommeil du lit ne me cauſât quelque Letargie, je fus pendu & foueté pendant tout le tems que les autres dormoient: [1] encore, s'en faloit-il beaucoup que cette cruelle Nuit fut auſſi lente, auſſi pareſſeuſe que celle-ci. Mais il n'eſt pas juſte de mettre tout ſur ſon compte: pourquoi le Soleil ne ſe lève-t-il pas à ſon heure? *Ma foi* je ne doute point que le beau & *raïonnant* Phebus n'en tienne auſſi. Vous verrez que s'étant hier echaufé plus qu'à l'ordinaire, & voulant, à la décente de ſon Char, ſe rafraîchir *à rouge bord*, il s'en ſera donné dans la tête, *il ſe ſera fait joli* garçon, & que c'eſt ce qui le rend ce Matin ſi endormi. N'auroient ils point bu enſemble lui & la Nuit pour ſe racommoder? Car il y a long tems qu'ils ſont brouillez. Peut-être auſſi que le Dieu du Jour, après avoir eu quelque demêlé domeſtique avec la Dame Thetis, ſa digne Femme, s'arrête, s'amuſe à une autre ſorte de *racommodage*: mais non; je m'en tiens à mon premier ſentiment: je croi que le Soleil pouſſa hier le ſoupé juſqu'à la débauche.

MERCURE:

C'eſt donc là comme tu Nous traites, Pendart! Tu juges des Dieux par toi même;

[1] Pour donner le fouët aux Eſclaves, on les pendoit par les piés ou par les aiſſelles, ſi on vouloit les tenir long temps en cet état-là. Quelle barbarie! Vn ſavant Anglois n'a-t-il pas raiſon de dire que ſi cet Animal nommé Homme n'avoit aucune education; & qu'il fût abandonné à ſon inſtinct naturel, il ſeroit plus cruel & plus feroce qu'aucune bête ſauvage?

& tu t'imagine qu'ils te reſſemblent. Va, *Reſte de potence*, je te paîrai en bonne Monnoïe tes impietez en paroles & en actions. Aproche ſeulement ; tu trouveras ce que tu mérite.

SOSIE:

Où ſont ces *Dévots* de Venus qui, à leur grand regret, couchent ſans la Compagnie qu'ils ſouhaitent ? Cette Nuit-ci eſt fort bonne pour ſe dedommager auprès d'une Courtiſanne du mauvais marché qu'on a fait avec elle.

MERCURE:

Si ce fripon là dit vrai, Mon Pere a raiſon : peut il faire plus ſagement que de contenter ſa tendreſſe amoureuſe, en faiſant avec Alcmene, ſa Maitreſſe, une longue ſtation *de couchage* ?

SOSIE:

Pendant que je philoſophe ici tout ſeul, mon affaire ne ſe fait pas. ça ! plus de remiſe ! Il faut que, de ce pas, j'aille m'aquiter de ma Commiſſion. Mais qu'eſt ce que je voi devant nôtre porte, à l'heure qu'il eſt ? Un ſpectre ? Un Phantôme animé ? un homme ? A ce qui me paroît, c'eſt bien un homme en chair & en os. L'objet me deplait, & je n'en tire point bon augure.

MERCURE:

Je vous vens mon Original pour le plus timide, pour le plus lâche Coquin qu'il y ait ſous le Ciel.

SOSIE:

Je ſuis en peine de conoitre cette Figure-là ? Il me vient, tout d'un coup, dans l'eſprit

prit que je ſai qui il eſt: C'eſt un homme qui, avec un certain inſtrument nommé *bâton*, veut me faire un nouveau tiſſu de drap pour me ſervir de manteau.[1] Je vous plains, Mes Cheres epaules, vous êtes menacées d'une couverture bien peſante!

MERCURE:

Nôtre homme a peur: il faut que je le jouë, & que j'en faſſe une plaiſante *Dupe*.

SOSIE:

Je ſuis perdu, c'en eſt fait de moi: les dents m'en demangent,[2] ou, pour mieux dire, elles me craquent. Aſſurement, à mon arrivée & à mon retour on va, comme ſi j'étois etranger, m'indiquer pour Hôtellerie, *Au poing levé, & bien frapant*.[3] Il me

[1] La phraſe Latine eſt, *denuo Vult pallium detexere*, il veut m'enlever mon manteau. *Detexere* eſt un terme de Tiſſeran: il ſignifie proprement ôter la toile de deſſus le metier. Sôſie voïant que Mercure geſticule & remuë les doigts, dit fort plaiſamment qu'il ſe diſpoſe à lui prendre ſon manteau pour le racommoder; Comme s'il avoit beſoin d'être mis une ſeconde fois ſur le métier. Il faut ſe ſouvenir que c'eſt une Comedie Greque: c'eſt pourquoi, il y parle de manteau qui étoit l'habit des Grecs.

[2] Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſavoir que les Anciens prenoient pour des preſages, preſque tous les mouvemens du corps qui leur arrivoient: par exemple, les palpitations de Cœur; les batemens des doigts, des yeux, des ſourcils; la demangeaiſon des dents, du dos & de la tête.

Ainſi Soſie, tirant mauvais augure de ſa demangeaiſon de dents, prévoit que cet Inconu va lui faire un mauvais Parti. Mais comme je ne croïois point que les dents puſſent demanger; j'ai hazardé, bien ou mal le mot *Craquer*, qui, ce me ſemble, convient mieux à la peur.

[3] C'a été toûjours la Coutume

paroît avoir de l'humanité, ce Perſonnage-là; & ſachant, peut-être, que Mon Patron, par un ordre injuſte, cruel, m'oblige à veiller, & m'arrache ce Sommeil que j'aime tant, & qui, après le Vin, la bonne chere, & *quelque autre choſe*, fait mes plus grandes delices; ſachant, dis-je, cela, il ſera aſſez genereux pour me rouër de coups afin de me faire dormir. En verité,[1] je tombe, je n'en puis plus de fraïeur. Mais, au nom d'Hercule! regardez un peu ce Corps-là: qu'il eſt grand! qu'il eſt fort! C'eſt quelque Décendant de la Nation *Giganteſque*.

MER-

tume, dit un Interprète, d'orner le devant des Maiſons de quelques peintures qui ſoient vûës des paſſans, & qui indiquent le logis d'un Citoïen à ceux qui le cherchent. C'eſt ſur cet uſage-là que Soſie fait une alluſion badine, inſinuant qu'il logera à l'enſeigne *du poing fermé*, c'eſt à dire que cet homme-là, quel qu'il ſoit, avoit bien la mine de l'ajuſter de toutes pièces. Mademoiſelle le Fevre a rendu tout cet endroit-là avec autant de delicateſſe que d'agrement.

Je ſuis perdu! Je ſens de certains elancemens à mes machoires qui pourroient bien me pronoſtiquer que cet homme a envie de me recevoir à bonnes gourmades. C'eſt ſans doute qu'il eſt charitable, & que voïant que mon Maitre me fait veiller ſi tard, il veut me faire dormir à coups de poing. C'eſt dommage que la chute ſoit fauſſe: Car je ne croi pas que les Coups de poing aïent jamais provoqué le Sommeil.

[1] Il y a dans l'Original, *Oppido interii! Oppido* ſignifie *beaucoup*. Feſtus dit que ce mot a été pris du diſcours ordinaire des Laboureurs qui ſe demandoient les uns aux autres combien ils ſerroient de froment; & qu'ils répondoient, *aſſez* pour une Ville: Car *oppidum* ſignifie auſſi Ville.

[1] Ce-

MERCURE:

Je veux élever la voix, & parler tout haut vis à vis de lui: il m'entendra; & conſequemment, la fièvre d'épouvante, qui le tient déja, va redoubler d'une grande force.

Allons, allons mes Bras! D'où vous vient cet engourdiſſement? Reveillez vous donc. Vous laiſſez jeuner mon Ventre: combien y a-t-il que vous ne lui avez rien donné? C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne. Il eſt vrai qu'encore hier, vous depouillates quatre hommes; & que quand ils furent tout nûs, vous les endormites à force de les battre: mais le tems qui s'eſt ecoulé depuis ce brave exploit, m'a duré un Siecle.

SOSIE:

Ce *Fierabras* donne d'excellens *ſoporatifs*. Malheureux que je ſuis! Il n'y a pas juſqu'à mon Nom qui ne ſoit en danger. Juſques à preſent j'ai été Soſie, gare que je ne devienne *Quintus*. [1] Ce redoutable Avanturier ſe glo-

[1] Ce mot *Quintus* perd ici ſa force & ſa grace dans nôtre Langue; & en voici la raiſon. Il étoit aſſez ordinaire aux Romains d'emploïer les nombres pour donner les noms, ou plûtôt des ſurnoms ſelon l'ordre de la naiſſance. Vn enfant étoit il né le Cinquième, par exemple; on l'apelloit *Quintus*, & il gardoit ce nom là toute ſa vie: de *Quintus* ſe formoit Quintius; de Sextus, Sixième, Sextius; de Septimus, Septième, Septimius; &c. Il en etoit de même des femmes. Soſie badine donc ici en diſant qu'il craint de perdre ſon nom; & qu'au lieu de Soſie on ne l'apelle *Quintus*, lorsque roué de coups par Mercure il dormira

rifie d'avoir provoqué le Sommeil à quatre hommes. Je crains bien de faire aujourd'hui le *Cinquieme*.

MERCURE:

Ce ſera, donc, de cette maniere là que je l'ajuſterai *de toutes pièces*.

SOSIE:

Il accommode ſa ceinture? Oh! conſtamment, il ſe prepare.

MERCURE:

Il ne peut pas l'echaper: il ſera batu & rebatu.

SOSIE:

A qui, donc, prepare-t-on ce regal-là?

MERCURE:

Quiconque aprochera de Moi, il peut compter ſurement qu'il mangera *une bonne Salade de poings*.

SOSIE:

Grand merci, Monſieur l'Aſſaiſonneur! Fi de vôtre mets! Je n'ai nulle envie de rien prendre de toute la nuit. D'ailleurs, il n'y a pas long tems que j'ai ſoupé. Si donc vous voulez me croire, vous ſervirez vôtre repas à des Gens qui ſont plus en apetit que moi.

MERCURE:

Voilà un poing celui-là! Je vous répons qu'il eſt de poids.

SOSIE:

Où ſuis-je, Grans Dieux! Comment, il pèſe ſes poings?

MER-

mita avec les quatre autres que ce Dieu ſe vantoit d'avoir livré au Sommeil, à force de coups de poing, c'eſt à dire de les avoir tuez.

* Le

MERCURE:

Mais, si je me contentois, pour le faire dormir, de le toucher doucement & comme en le careſſant *un peu plus fort que jeu*?

C 7 SO-

[1] Le Latin dit *tractim tangam*; je le toucherai tout d'un trait. Ce ne peut pas être là le ſens de notre Auteur: il entend donc ici careſſer d'une main douce & ouverte; à peu près comme nous careſſons les chiens & les chats, en leur paſſant la main depuis la tête juſqu'à la queue. Si bien que ce *tractim tangere* doit ſe prendre ici dans un ſens tout à fait ironique; ſignifiant fraper de toute la force du bras. Mais Madame Dacier n'eſt pas contente de cette monnoïe là. Vous allez voir.

Ie puis dire que les Interpretes n'ont point entendu ce paſſage. *Tractim tangere* n'eſt autre choſe que *leniter tractare*, *froter doucement*. Les Romains avoient mis à cet uſage des hommes & des femmes qui étoient apellez *tractatores* & *tractatrices*, *des froteurs* & des *froteuſes*. L'on peut voir Martial Epigr. 82. Liv. 3. Seneque à la fin de l'Epitre LXVI. a voulu parler des *Froteurs*, lors qu'il a ecrit. *An potius optem ut malaciſſandos articulos exoletis meis porrigam? Ou donnerai je plûtôt mon corps à froter à mes eſclaves?*

Ce *frotage*-là eſt un peu mortifiant pour les Interprètes qui, faute de l'avoir conu, ont donné à gauche dans l'explication du *Tractim*. Mais quel remède! Il faut faire gloire d'être Corrigé, ſans retour ſur la Correctrice & la *Cenſeuſe*: C'eſt le plus équitable & le plus Court. La Note ſuivante eſt ſur le même ton.

Plaute fait dire au Soſie de Iupiter *Amphitrioniſé*, *Nequiter ferire malam male diſcit manus; ma main a mal apris à ne pas fraper une joue, comme il faut.* Les Interpretes ſe donnent la gêne pour expliquer ou pour corriger ce vers; & je puis dire qu'il n'y en a pas un qui ait donné dans le vetitable ſens. Lors que Mercure dit, *Quid ſi ego illum tractim tangam*; mais ſi je le frapois doucement? il fait de la main comme s'il frotoit

SOSIE:

Je vous prie de vous en epargner la peine: je n'ai nullement beſoin de cette charité-là. Il y a trois jours & trois nuits que les fenêtres de mon beau Viſage, & mes paupieres n'ont point fermé. Ainſi vous jugez bien que vôtre pavot, vôtre opium, enfin vôtre *dormitif*, ſeroit fort inutile.

MERCURE:

C'eſt-là commettre un crime des plus enormes: quand on ne fait que ſoufflетter, la main ne fait rien qui vaille; &, ne ſachant point ſon métier, elle aplique ſeulement un peu de rouge ſur la jouë. Mais pour toi? il faut que celui ſur le viſage de qui tu exerceras ton poing, change ſi bien de *face*, qu'il ne ſoit plus reconoiſſable, ou du moins que toutes les dents aïent deſerté des deux Machoires.

SOSIE:

A ce que je voi, cet Operateur-là eſt, de ſon Metier, *Racommodeux* de Viſages; il veut rendre le Mien comme s'il étoit tout neuf.

MERCURE:

Celui que tu auras accommodé dans toutes

frotoit quelcun fort legerement; mais voïant que ſes poings ſont un peu trop rudes pour cela, il ajoute, *Peſimum eſt facinus, j'enrage! nequiter ferire malam male*, ou *mala diſcit manus*. Mot à mot, *cette maudite main n'a appris qu'à fraper rudement*. Il oppoſe *ferire*, *fraper*, à *tangere*, *toucher*. C'eſt pourquoi il dit immediatement après, *alia forma oportet eſſe quem &c.* il faut que celui qu'elle a une fois touché, change entierement de figure.

Voici

tes les regles de ton talent, tu dois bien prendre garde, ſur tout, qu'il ne lui reſte pas le moindre petit Os dans la bouche; cela pourroit la gâter, & rendre l'haleine mauvaiſe.

SOSIE:

Je m'eſtimerai bien heureux, & je l'aurai echapé belle, ſi cet habile *Deſoſſeur* ne viſe point à m'ôter tous les os pour faire de moi une Murène [1] ou quelque autre de ces poiſſons à qui on ôte les arrêtes. Loin d'ici ce barbare *Chirurgien* qui deſoſſe les Hommes! Je ſuis mort s'il m'a regardé!

MERCURE:

Quel-cun ſent ici quelque choſe pour ſon malheur.

SOSIE:

Helas! ſeroit-ce, donc, que effectivement j'ai lâché une mauvaiſe odeur?

MERCURE:

Il faut que ce quel-cun-là ne ſoit pas loin: mais je devine, & je gagerois bien, qu'il vient des païs étrangers, & eloignez d'ici.

SOSIE:

Aſſurement, il ſe mêle de l'Avenir [2]; il entend l'Art de predire, c'eſt une eſpèce de Prophète. MER-

[1] Voici comment on s'y prenoit pour ôter les arrêtes à une Murène: premierement, on lui donnoit force coups de bâton. Enſuite on la preſſoit bien avec les mains depuis la rête juſqu'à la queuë pour en faire ſortir les arrêtes. Quelques uns confondent la Murene avec la Lamproïe: mais je croi que ce ſont deux eſpèces de poiſſon; la Lamproïe n'aïant point d'arrêtes. Mademoiſelle le Fèvre a changé cette Murène en Lièvre; l'expedient étoit admirable pour lever la difficulté du deſoſſement.

[2] Il y a dans l'Original, ſu-

MERCURE:

Je ne puis plus me tenir: Si vous ſaviez combien les poings me demangent!

SOSIE:

Si, quique vous ſoïez, vôtre deſſein eſt d'exercer vos poings ſur moi, je vous demande une petite grace, c'eſt qu'auparavant vous vouliez bien faire un eſſai, en frapant de toute vôtre force contre une muraille; après cela, ils ſeront ſi bien eprouvez!

MERCURE:

Une certaine voix a volé juſqu'à mes oreilles.

SOSIE:

Il faut que je l'avouë, j'ai été un malheureux, un maudit du Deſtin! pourquoi, puiſque ma voix a des plumes, & que elle vole comme un oiſeau, pourquoi ais-je oublié de lui arracher les ailes?

MERCURE:

Cet impertinent Meſſager, avec ſa bête de charge, pourroit bien recevoir de Moi certaines faveurs qu'il ne brigue pas.

SOSIE:

Sur mon ame, je n'ai point d'animal de ſomme; pas même un *ANE*, à moins qu'on ne diſe que c'eſt *MOI*.

MER-

ſuperſtitioſus, Superſtitieux. Les Anciens appelloient Superſtition tout ce qui avoit quelque raport avec la connoiſſance & la prediction de l'Avenir: les auſpices, les augures, les prophéties, l'Aſtrologie Iudiciaire; enfin tout ce qui concernoit l'Art de deviner, paſſoit chés les Eclairez pour des Speculations viſionnaires & chimeriques.

MERCURE:

Il faut lui donner une bonne charge de coups de poing.

SOSIE:

Depuis que je ſuis debarqué je me ſens toûjours de la danſe de Mer, & de l'agitation du Vaiſſeau. Je veux que Hercule ne *me ſoit jamais en aide*, ſi je ne ſuis pas encore étourdi, & fatigué du bateau. Il me prend même, à tout moment, une nauſée. Aïant, donc, toute la peine du Monde à me trainer, quoique je n'aïe que mon Corps: comment penſez vous que je pourrois marcher ſi je portois un fardeau?

MERCURE:

Aſſurement, un je ne ſai qui parle proche de moi, & s'entretient tout ſeul.

SOSIE:

Bon, bon! Je me raſſure; il ne me voit point. D'ailleurs, il dit qu'il entend cauſer *un je ne ſai qui:* ce ne peut, donc, pas être Moi; car je ſuis bien conu, graces à mon merite; & toute la Terre ſait que je m'appelle *Monſieur Soſie*.

MERCURE:

Serieuſement: il me ſemble que la voix vient, du côté droit, me fraper les oreilles.

SOSIE:

J'ai grand' peur de païer aujourd'hui pour ma voix, & qu'il ne me frape pour ſe vanger de ce que elle l'a frapé.

MERCURE:

Cela va très bien: je le voi qui s'avance: laiſſez moi faire; vous allez rire, fuſſiez vous des Heraclites. SO-

SOSIE:

Je ſuis ſaiſi de fraïeur; la crainte me poſſède tout entier; jamais tranſe ne fut plus grande que la mienne. Ma cervelle tourne & ſe renverſe; je pers abſolument la tramontane; & ſi quelcun me demandoit à preſent où & en quel endroit de la Terre je ſuis, que Pollux me confonde ſi je pourrois le dire! Je croi que je vais être changé en Statuë: la peur m'ôte le mouvement; je deviens immobile. Malheureux! *tu ne peux pas mettre un pié devant l'autre.* Adieu les ordres de mon Maitre! les voilà diſparus: mais, ce qui eſt bien autre choſe, adieu le brave & incomparable Soſie! Helas! Il va faire ſa Commiſſion chez les Morts. Qu'ais-je donc fait de mon eſprit? Je raiſonne comme un *Sot*: qui m'empêche de contrefaire le vaillant? Tant de Gens ſe déguiſent dans le Monde, & tâchent d'y paſſer pour ce qu'ils ne ſont point! Allons! je veux cacher en Heros mon tremblement & ma fraïeur. J'aborderai fierement mon homme; je lui parlerai de même: qu'arrivera-t-il? A ma contenance & à mes paroles, ne doutant point que je ne ſois pour lui tenir tête, il ne ſe hâtera pas de me fraper. Par cette hardieſſe forcée, je conjurerai l'orage des coups de poing; & c'eſt tout ce que je demande.

MERCURE:

Où vas tu, toi *qui portes Vulcain renfermé dans une Corne*, où vas tu avec ta Lanterne allumée[1]? SO-

[1] L'uſage des Lanternes eſt fort ancien; on les faiſoit

SOSIE:

Pourquoi, & de quel droit demande tu cela, toi qui entens ſi bien à deſoſſer *une bouche humaine* avec tes poings?

MERCURE:

Es tu eſclave? es tu libre?

SOSIE:

Je ſuis ce qu'il me plaît d'être; & je n'ai pas à t'en rendre compte.

MERCURE:

Dis tu cela?

SOSIE:

Oui, ſans doute, je le dis; & je ſuis prêt à le ſoûtenir.

MERCURE:

Pendart[1]!

SOSIE:

Tu en as menti; du moins pour le preſent.

MERCURE:

Or je vais bien te faire avouër que je dis vrai.

SO-

ſoit de corne ou de peau. On dit que Promethée en fut l'inventeur. Nos Lanternes ſourdes étoient auſſi fort en uſage: elles étoient quarrées, & elles n'eclairoient que par un côté.

[1] L'injure, dans le Texte Latin, eſt *Verbero*. Nôtre Langue ne peut conſerver le jeu que Plaute fait ſur ce mot-là, qui eſt *nom* & *verbe*: lors qu'il eſt nom, il ſignifie un homme qui merite d'être battu; & quand il eſt verbe, il ſignifie *je frape*. Mercure l'emploïe dans le premier ſens; & Soſie le prend dans le ſecond: C'eſt pourquoi il lui dit, *tu en as menti, pour l'heure*; car tu ne me bats pas. Et Mercure lui répond, *mais je vais tout preſentement te faire avoüer que j'ai dit vrai*; car je vais te battre.

[1] Mer-

SOSIE.

Je ne voi pas que la choſe ſoit fort neceſſaire.

MERCURE:

Je veux ſavoir, où tu es parti, à qui tu es, & pourquoi tu es venu.

SOSIE:

Je viens ici, & je ſers mon Maitre: es tu, à preſent, plus ſavant?

MERCURE:

Je pourrois bien aujourd'hui retenir, arrêter le débordement de ta mechante langue.

SOSIE:

Tu ne ſaurois; car elle eſt trop bien gardée.

MERCURE:

Tu continuë à jaſer, & à dire de froides plaiſanteries? Repons moi juſte: quelle afaire as tu dans cette Maiſon-là?

SOSIE:

Mais toi apren ſ moi, plutôt, quel interêt tu y prens.

MERCURE:

Le Roi Creon a coutume de poſter toutes les nuits des Gardes & des Sentinelles[1].

SOSIE:

Il a raiſon: quand ce ſeroit moi, je ne pourrois pas agir plus ſagement. Puiſque nous étions hors du Roïaume, pouvoit il faire rien de meilleur que de ſe precautionner au dedans contre toute ſurpriſe. Mais va,

[1] Mercure veut faire entendre à Soſie qu'il eſt de garde cette même nuit; & que le Roi Creon l'a poſé là.

va, cours, Mon Ami; annonce l'agreable nouvelle du retour des Domeſtiques.

MERCURE:

J'ignore à quel titre tu peux te nommer *Domeſtique :* mais j'ai la bonté de te donner un avis charitable: C'eſt que ſi tu ne te retire au plus vîte, ta *Domeſticité* ne ſera pas traitée Domeſtiquement.

SOSIE:

Je vous aſſure que je demeure-là; j'y fais la noble profeſſion d'Eſclave.

MERCURE:

Mais ſais tu comment je m'y prendrai pour te mettre dans l'elevation, & au deſſus des autres, ſi tu ne te hâtes de retourner ſur tes pas?

SOSIE:

He! Comment feras tu?

MERCURE:

C'eſt que ſi tu perſiſte à ne vouloir pas t'en aller, je prendrai un bâton; & je t'en donnerai tant de coups, tant de coups, que je ſerai contraint de te faire emporter.

SOSIE:

Je proteſte contre une telle violence; & je me declare Domeſtique de ce Palais.

MERCURE:

Fais y bien reflexion: il faut aſſurément que tu aime à être batu, puiſque tu n'es pas encore parti.

SOSIE:

Avez vous, donc, réſolu d'empécher que, au retour d'un long voïage, j'aille me repoſer au Logis?

MER-

MERCURE:

Tu te dis de cette Maiſon-là; toi, ce qui s'apelle toi?

SOSIE:

Ce qui s'apelle moi; rien de plus certain.

MERCURE:

Qui eſt ton Maître?

SOSIE:

Amphitrion, celui qui commande à preſent l'Armée des Thebains, & qui a épouſé Alcméne.

MERCURE:

Quelle fable me conte-t-il là! Comment t'apelle tu?

SOSIE:

Je ſuis conu à Thebes ſous le nom de Soſie; & j'ai l'honneur d'avoir été procréé en legitime mariage, de Davus, Eſclave très digne.

MERCURE:

En verité: Monſieur l'Impudent, tu avois bien ton malheur à faire quand ton mauvais Genie t'a inſpiré de venir ici. Tu accumule menſonge ſur menſonge; tu es tout couſu de fauſſetez.

SOSIE:

Tu n'y penſes pas: l'habit avec lequel je ſuis venu eſt couſu de fil: mais pour moi? je ne ſai ce que c'eſt que de coudre des tromperies.

MERCURE:

Dès lors tu mens groſſierement; car ce n'eſt pas ton habit qui t'a amené, ce ſont tes piez.

SO-

SOSIE:

La remarque eſt ingenieuſe; & de plus, elle eſt fort vraie.

MERCURE:

Tu ſeras donc *etrillé*, *froté*, batu pour ton menſonge.

SOSIE:

Je te jure, par l'Egliſe de Pollux, que je n'y ſuis point du tout diſpoſé; & que, ſi tu le fais, ce ſera entierement contre mon intention.

MERCURE:

Et moi, je te jure, par le Meſſager & le *Factoton* de Jupiter, que tu ſentiras mes coups malgré toi. *C'eſt une afaire toiſée*, c'eſt une choſe reſoluë, & qu'il n'eſt pas en ton pouvoir de detourner.

SOSIE:

Ah! Je te prie, je te conjure, ne me frape point: laiſſe moi la face & la bouche telles que la Nature me les a données, j'en ſuis extrémement content. A l'aide, au ſecours! on m'aſſaſſine.

MERCURE:

As tu bien l'impudence de te dire Soſie? C'eſt moi, c'eſt moi qui le ſuis; & comme un même homme ne peut pas être, à la fois, en deux endroits, il eſt impoſſible que tu ſois Soſie.

SOSIE:

Je ſuis perdu ſans reſſource.

MERCURE:

Ce que tu dis n'eſt encore rien: tu verras bien autre choſe! Répons, à preſent; à qui es tu?

SO-

SOSIE:

A toi; car tu m'as pris à ton ſervice, & tu as fait en ma Perſonne une jolie & utile aquiſition pour l'exercice & pour la culture de tes poings. O fidèles Citoïens de Thebes! Aïez pitié de ma deplorable Conjoncture.

MERCURE:

Quoi tu oſe encore crier, Boureau! Parle; qu'eſt ce qui t'amene ici?

SOSIE:

Pour te donner quel-cun à batre, & propre à guerir la demangeaiſon de tes poings.

MERCURE:

Dis donc ſincerement; à qui apartiens tu?

SOSIE:

Je te l'ai deja dit; je ſuis le Soſie d'Amphitrion.

MERCURE:

Par-bleu, tu en auras une nouvelle touche, puiſque tu continuë à mentir. C'eſt moi qui ſuis Soſie; ce n'eſt pas toi.

SOSIE:

Plût aux Dieux que tu le fuſſes! à condition que j'aurois ſur toi le même avantage que tu as ſur moi, & que je puſſe *te roüer de coups*.

MERCURE:

Tu *marmotes*, ce me ſemble, tu gronde entre les dents.

SOSIE:

Qu'à cela ne tienne que tu laiſſe repoſer mes machoires; je me tairai volontiers.

MER-

MERCURE:

Hé bien! à ce moment-ci, qui eſt ton Maitre?

SOSIE:

Celui à qui vous jugerez à propos de me donner pour valet, Monſieur.

MERCURE:

Mais quoi; Comment te nomme-t-on, à preſent?

SOSIE:

Je m'apelle *Perſonne*, *Nul*, *Aucun*, Monſieur: avec votre permiſſion, je porterai ces trois noms-là juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de m'en donner un autre.

MERCURE:

Tu te declarois, pourtant, le Soſie d'Amphitrion.

SOSIE:

Je parlois en ignorant, ou en etourdi, Monſieur: ne me conoiſſant pas aux termes, je crus que le mot Eſclave pouvoit ſignifier *Compagnon*; & je m'en ſervis, à tout hazard: car je vous aſſure, que je ſuis le Camarade, & le bon Ami de Monſieur le General.

MERCURE:

J'étois ſur de mon fait; & je ſavois bien que de nous deux j'étois le ſeul Soſie Valet. Aparemment la tête te tourne, Mon Garçon.

SOSIE:

Vous voulez dire, que la Raiſon me fuit: Ah ſi c'eût été le bon plaiſir du Ciel que vos poings euſſent fait la même choſe!

MERCURE:

Cela eſt donc conclu & arrêté : moi, moi ſeul ſuis ce Soſie que tu prétendois être tout à l'heure.

SOSIE:

Soïez le, donc, à la bonne heure! Mais je vous demande très humblement une grace: accordez moi la liberté de pouvoir vous parler ſans être batu.

MERCURE:

Soit: faiſons une petite trève; & décharge ton cœur; dis ce que tu voudras.

SOSIE:

Oh! une trève ne ſuffit pas: il me faut une Paix dans toutes les formes: autrement j'aurois toûjours ſujet de trembler: mes poings ne ſont que *des pattes d'alouette* en comparaiſon des vôtres.

MERCURE:

Parle hardiment, te dis-je; je ne te fraperai point.

SOSIE:

Puis-je me fier à vôtre parole?

MERCURE:

Oui; tu le peux: je ſuis auſſi honnête homme que toi.

SOSIE:

Mais ſi vous me trompiez?

MERCURE:

En ce cas-là, je conſens que Mercure, le Dieu des Menteurs, ſe fâche contre Soſie: voi quel horrible ſerment.

SOSIE:

Je ſuis content, & je n'ai plus rien à craindre. *Or ſus*, Monſieur *le Bateur de Gens*;

Gens; ecoutez bien, s'il vous plait, & ne perdez pas un mot de ce que je vais dire: je vous ſoûtiens, *à vôtre barbe*, que je ſuis Soſie, valet eſclave d'Amphitrion, à vôtre ſervice.

MERCURE:

Encore? Quoi tu retombe dans ton impudent menſonge?

SOSIE:

Tout beau! Reſpectez la Paix; ne violez pas Nôtre Alliance: Je dis la verité.

MERCURE:

Il n'y a Pacification ni Alliance qui tienne; il faut que tu ſois puni à proportion de ton inſolence.

SOSIE:

Tout ce qui vous plaira: faites valoir vôtre ſupériorité de force; enfin, contentez vous; je ne ſaurois l'empêcher. Mais avec tout cela; je ne me rétracterai jamais de ce que je viens de dire. Oui, je veux bien encourir la haine d'Hercule, je veux bien recevoir un coup de ſa Maſſuë, jurement execrable! ſi je diſſimule d'avantage ce que je ſuis.

MERCURE:

Je te defie que, de ton vivant, tu puiſſe m'empêcher d'être aujourd'hui Soſie.

SOSIE:

Et moi, je vous défie, avec tous vos coups de poing, de pouvoir jamais me *Déſoſier*; j'en prens le Dieu Pollux à temoin. Je vais bien plus avant: je ſoûtiens que je ſuis le ſeul Soſie qui eſt parti d'ici avec Amphitrion pour aller joindre l'Armée.

MERCURE:

Cet homme-là eſt attaqué d'un derangement de cerveau.

SOSIE:

C'eſt toi qui as le mal que tu me reproche: croi moi, va chercher de l'ellebore, tu en as grand beſoin. Comment, *Diable!* tu voudrois me faire accroire que je ne ſuis point Soſie, ce *fameux* Valet d'Amphitrion? Eſt ce que nôtre Vaiſſeau n'eſt pas arrivé, cette Nuit, du Port Perſique[1]? Eſt ce que mon Maitre, de ſa grace, & à mon grand regret, ne m'a pas envoïé ici? Eſt-ce que je ne me trouve pas en chair, en os, en barbe, &c. devant nôtre Palais? Ce n'eſt pas un autre que moi qui tient cette Lanterne: quand je m'écoute, j'entens bien que je parle: quand je ne dors point, je conclus d'abord que je veille; & c'eſt ce que ie fais à preſent. Mais enfin: eſt ce que cet homme-là, ſi c'en eſt un, & non un des boureaux du Tartare, eſt ce, dis-je, que cet homme-là, que mon cruel Deſtin m'a fait rencontrer, & qui m'arrête, ne m'a pas amolli les dents avec ſes poings? Il ne l'a fait que trop, *de par Hercule*[2], & les jouës me font une dou-

[1] *Le Port Perſique* eſt de la mer *Euboïenne*: il étoit proche de Thebes; & on l'apella *Perſique*, à cauſe que la flote des Perſes vint une fois y mettre à l'ancre. On Conoit, par là, que Plaute, ſoit exprès, ſoit par ignorance, a commis un gros anachroniſme; Car les Perſes ne firent irruption en Perſe que long tems après Amphitrion.

[2] Cela eſt plaiſant! Soſie jure ici par Hercule qui n'eſt pas encore né; & qui ne doit naître qu'au denoûment de la Pièce: autre anachroniſme, qui aparemment venoit d'inattention.

douleur inſuportable : Malheureux, faut il que tu manque de courage ! Mais à quoi bon tout ce grand raiſonnement ? Puiſque j'ai tant de preuves pour me conoitre, & qu'il eſt impoſſible que je doute de Moi, que ne tâchai-je de franchir le pas, & d'entrer de plein ſaut chez Nous ?

MERCURE :

Chez Nous, dis tu ?

SOSIE :

Aſſurement *Chez Nous*.

MERCURE :

Tiens ; ecoute : dans tout ce que tu as dit pour prouver ton *Soſiage* pretendu, il n'y a pas un mot de vrai. Me voila confirmé plus que jamais que je ſuis Soſie, l'Eſclave d'Amphitrion. Cette Nuit Nôtre Navire eſt revenu du Port Perſique. Nous ne nous ſommes embarquez qu'après avoir forcé la Ville où Pterelas a regné. Les Teleboïens ont été defaits dans la Bataille ; nous leur avons tué quantité de Monde ; & nous avons pris le reſte de leurs Troupes. Pterelas eſt mort dans le Combat, de la main, même, d'Amphitrion.

SOSIE :

Je ne puis pas m'imaginer qu'il ſoit vrai que j'entende cela : n'eſt ce point que je dors, & que je reve ? D'où cet homme-là peut il avoir apris ce qu'il vient de dire ? On ne peut pas être mieux informé de Notre Evenement ; il le ſait par cœur : mais je vais bien l'atraper. Toi, qui aſpire à l'honneur d'être mon *Individu* ; répons à une circonſtan-

ſtance : quel preſent a-t-on fait à Amphitrion des depouilles des Thelebeens[1] ?

MERCURE.

La Coupe d'or dans laquelle le Roi Pterelas avoit coutume de boire.

SOSIE.

Ma foi, il y eſt. Mais où eſt elle à preſent cette riche Coupe ?

MERCURE.

Dans un petit panier fermé du cachet d'Amphitrion.

SOSIE.

Que contient la gravure de ce Cachet ?

MERCURE.

Le Soleil dans ſon Orient, & tiré dans ſon Char lumineux, par ſon brillant attelage de quatre Chevaux[2]. Mais pourquoi me tens tu des piéges, Scelerat ?

SOSIE.

Il me pouſſe à bout par ſes indices. Je n'ai qu'à aller mendier, quelque part, un autre nom par charité. Mais de quel endroit a-t-il pu voir tout cela ? C'eſt ce qui me

[1] Les Interpretes ont tous entendu ce paſſage comme ſi Soſie diſoit, quel preſent les Telebeens ont ils fait à Amphitrion ? & ce n'eſt point-là du tout le ſens : Car comment peut on concevoir que des gens qui s'étoient rendus à diſcretion, & qui ne s'étoient rien reſervé, euſſent eu cette coupe pour la donner à Amphitrion ? Plaute n'a eu garde de dire cela. *Des Telebeens* ; c'eſt à dire de leur dépouille, & du butin qu'on a fait ſur eux.

[2] Plaute met le char du Soleil parce qu'il étoit le plus vîte. Auſſi Platon dans ſon Phedre, & Lucien dans ſon Pêcheur, lui ont ils donné des ailes. Horace l'apelle un chariot volant ; & Catulle le compare à Pegaſe.

me passe, c'est ce qui me confond. Mais j'ai encore une pièce dans mon sac; j'ai un dernier ressort à faire jouër. Oh! pour celui-là, infailliblement je le tiens. Car ce que j'ai fait tout seul, & pendant qu'il n'y avoit que moi dans la Tente, il ne pourra jamais le dire: j'aurai, donc, le plaisir de le voir muët; & j'aurai, en même tems, la gloire de me retrouver. *Hola oh! Monsieur des Poings*; plus qu'une question. S'il est vrai que tu sois Sosie, dis moi, à quoi t'occupois tu dans la Tente, quand les Troupes étoient au fort de la mêlée? Si tu te tires de ce pas-là aussi bien que tu tes tiré des autres, je baisserai la lance, j'avourai que je suis vaincu; enfin, je confesserai que je ne suis plus moi, mais que c'est toi qui est ma Personne: répons.

MERCURE:

Il y avoit un baril de vin; j'en tirai une grosse bouteille.

SOSIE:

Aihe, *Aihe!* le frisson me prend: Il est justement dans le chemin.

MERCURE:

Je vous avalai à longs traits, & à large gosier, d'un vin delicieux, & qui étoit comme quand il sortit du ventre de la Vigne, sa Mere; ou comme quand Bacchus le fit.

SOSIE:

Ce qu'il dit là est un prodige, à moins que malicieusemeut, il ne se fût caché au fond de la bouteille: mais cela ne se peut

pas: Car je l'aurois avalé; & d'ailleurs, je mis ma groſſe Commere à ſec.

MERCURE:

Qu'en dis tu maintenant? T'ais-je fait voir, clair comme le jour, que tu n'es pas Soſie?

SOSIE:

Tu pourrois nier de bonne foi que je le ſois?

MERCURE:

Plaiſante demande! Quelle peine aurois-je à le nier? Quel ſcrupule m'en ferois-je? Puiſque c'eſt moi qui ſuis Soſie.

SOSIE:

Je jure par Jupiter, que c'eſt moi; & qu'en cela, je dis la verité toute pure.

MERCURE:

Et moi, je jure par Mercure, que Jupiter t'en donneroit le dementi comme à un fripon que tu ès. Jupiter me conoit; &, afin que tu le ſache, il me croira plûtôt ſur ma ſimple parole, qu'il ne te croira ſur les plus grans ſermens.

SOSIE:

Mais enfin: qui ſuis-je, donc, ſi je ne ſuis point Soſie? Inſtruiſez moi un peu là deſſus: c'eſt un Miſtere *où je ne voi goute.*

MERCURE:

Quand je ſerai las d'être Soſie, ſois le tant que tu voudras, je te cède la Place, & de bon cœur; mais puis qu'il n'apartient qu'à moi d'être Soſie, je te caſſerai les os, Pendart, ſi tu ne te retires promptement d'ici.

SO-

SOSIE:

Après tout: je ne ſai plus qu'en juger; &, vrai comme Pollux m'entend, je me perds, je m'abime dans cette avanture-là. Plus je regarde & j'examine mon homme, plus je me reconois en lui. Je me voi aſſez ſouvent dans le miroir; & jamais *je ne me* ſuis *planté* devant une Glace que je ne beniſſe la Nature, que je ne la remercie de ſon beau travail. J'ai donc mon image toujours preſente dans l'eſprit. Mais, en verité, ce Perſonnage qui eſt devant moi, quel qu'il ſoit, eſt pour ma Perſonne un miroir vivant: il imite, il repreſente, il copie mon corps dans la derniere perfection. La jambe, le pié, la taille, les cheveux, les yeux, le nez, les lèvres, les jouës, le menton, la barbe, le cou; enfin il me reſſemble tout à fait bien, c'eſt un autre Moi même. Il n'y a plus qu'un point à examiner: s'il a auſſi le dos enluminé par les marques & les cicatrices des coups de Verge, le voila Soſie accompli: deux goutes d'eau, deux goutes de lait ne ſe reſſemblent pas mieux. D'un autre côté quand j'y fais bien reflexion, je ne puis pas être, & n'être pas moi: quel changement ſeroit il arrivé en ma Perſonne? Ne ſuis-je pas le même que j'ai toûjours été? D'ailleurs, je conois mon Maitre, il y a aſſez long temps que je mange de ſon pain, *Dieu merci*; je ſai de Science certaine, que c'eſt la nôtre Maiſon: je ſuis ſur que je ne dors point, que je ne reve point; car enfin, je me *tâte*, je me retâte; & je ne trouve que Moi. On ne me

reprochera pas non plus, j'eſpere, que j'ai perdu la *tramontane*: les Soſies ne ſont nullement Gens à cela: le Ciel les a paîtri d'une trop bonne cervelle. On ne s'aviſera pas de dire que je ne ſuis point dans mon *Bon Sens*: j'y ſuis, oui je le ſoûtiens hardiment, j'y ſuis autant qu'un Soſie peut y être. Je ne ſuis pas foû, une fois; & nous nous conoiſſons un peu à ce qu'on porte dans la tête. Qu'ai-je donc affaire de m'amuſer à ce Cauſeur, à ce *Babillard*-là? Je le laiſſerai jaſer *tout ſon ſoûl*; & je vais, à bon compte, graper à nôtre porte.

MERCURE:

Où vas tu boureau?

SOSIE:

Chez nous.

MERCURE:

Quand tu monterois dans le Caroſſe du Corps de Jupiter; & quand tu foueterois, en cocher du plus haut merite, les quatre chevaux qui ont l'honneur de trainer en poſte le Dieu tout-puiſſant, tu ne pourois pas aujourd'hui m'echaper, ni eviter ton malheur.

SOSIE:

Quoi, il ne me ſera pas parmis d'aller dire à ma Maitreſſe les nouvelles que je lui porte de la part de mon Maitre?

MERCURE:

Pour ta Maitreſſe, il t'eſt fort permis d'aller la trouver: mais pour la Nôtre, qui eſt Madame Alcmène, & qui demeure dans ce Palais là, je ne t'en laiſſerai jamais aprocher. Je te dis bien plus: c'eſt que ſi tu me

mets

mets en colere, je te caſſerai les os ; & ce ſera là le preſent que je te ferai aujourd'hui m'entens tu ?

SOSIE:

Que trop, de par tous les Dieux que trop ! Je ferai plus en homme de cœur, de cedér à la force, & de m'en retourner. O Ciel ! Aïez pitié de moi. Mais où ai-je donc pu avoir le malheur de perir ? Où ai-je changé de figure ? En quel endroit ai-je perdu ma forme ? Me ſerois-je bien oublié là, ſans avoir penſé à me reprendre ? Car enfin, je ne puis douter que cet homme-là ne ſoit entierement ce que j'étois auparavant. On porte mon Image devant Moi ; & on me fait pendant ma vie un honneur qu'on ne me fera point à mon enterrement [1]. Je m'en retourne au Port, & je rendrai compte à

[1] Soſie entendoit Mercure, qui effectivement étoit ſon Image réelle & vivante. Il ne devoit point eſperer qu'on lui fit tant d'honneur à ſes obſéques, n'étant qu'un chetif eſclave ; au lieu qu'on ne portoit des images qu'aux Convois funébres des Nobles & des Grans. Mais vous faut il plus d'erudition que cela ? prenez la peine de lire.

Douza croïoit qu'il faloit expliquer ceci par un paſſage de la Moſtelaire. Act. 2. Sc. 1.

Ludos ego hodie vivo præſenti hic ſeni
Faciam, quod credo mortuo nunquam fore.

Je m'en vais faire des jeux en la preſence de nôtre bon homme pendant qu'il eſt en vie ; & c'eſt un honneur que perſonne ne lui fera aprés ſa mort ;

Où Tranion joüe ſur l'ambiguité de *facere ludos*, qui ſignifie *faire des jeux*, comme l'on en faiſoit aux enterremens, & qui ſignifie auſſi *joüer quelcun.*

Mais il eſt certain que Soſie a une autre penſée. Il vient de dire dans le vers pre-

Mon Maître d'une avanture ſi ſurprenante. Mais ſi Amphitrion alloit, auſſi, me méconoître? Ce ſeroit bien autre choſe. Après tout le bon Jupiter me feroit une belle grace, ſi, en qualité d'Afranchi, j'allois mettre aujourd'hui ſur ma tête raſée & chauve le Chapeau dans le Temple de *Feronia*. [1]

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

MERCURE.

Vive Mercure! Il n'eſt rien tel que d'être Dieu pour avoir de l'eſprit. J'ai fait des merveilles; & la choſe a tourné, on ne peut pas mieux. Je me ſuis debaraſſé-là d'un grand *Facheux*. Si ce coquin de valet étoit entré, Monſeigneur & Pere étoit pris ſur le fait; au lieu qu'il a eu le tems de careſſer ſa *Belle* en toute ſureté.

Quand

precedent que Mercure a pris ſa reſſemblance; & ſur cela il ajoute que pendant ſa vie, on lui a fait un honneur qu'on ne lui fera pas après ſa mort: il veut dire qu'on porté devant lui ſon portrait, & qu'on ne le portera pas à ſes funerailles, parce qu'on ne faiſoit point cet honneur là aux Eſclaves.

[1] Entre les formalitez qui s'obſervoient à l'afranchiſſement d'un Eſclave, il y en avoit une qui n'eſt pas la moins remarquable: on leur raſoit la tête, avant de leur mettre le bonnet, qui étoit le ſimbole & la marque de la liberté. Cette Ceremonie ſe pratiquoit dans le Temple de *Feronia*, qui fut nommée la Déeſſe des Affranchis, ou, ſelon Varron, des libertez; & laquelle on nommoit auſſi Fidonia.

Il

Quand l'Eſclave, dont j'ai l'honneur d'être la *Copie* vivante, arrivera auprès d'Amphitrion ſon Maître, il ne manquera pas de lui raporter nôtre plaiſante *Scène*. Il dira naïvement qu'il n'a pu entrer dans la Maiſon, parce que certain Soſie, qu'il jurera être *un autre lui même*, l'en a empêché. Vous jugez bien, Illuſtre Aſſemblée, que le General traitera cela d'un *galimatias* inintelligible Il s'imaginera être au fait en croïant que ſon Valet veut le tromper; & que ne s'étant point aquité de ſa Commiſſion, il s'en excuſe par un menſonge groſſier & impudent. Ainſi, par ma pure malice, j'aurai l'agreable plaiſir de jetter le Maitre, l'Eſclave, & toute la Maiſon [1] dans une

D 7 er-

[1] Il ſemble que Voſſius, d'ailleurs Ecrivain tres exact, dans ſon Livre des Inſtitutions Poëtiques, n'ait pas fait aſſez d'attention à cet endroit ci: il cenſure Plaute d'avoir feint que Alcmène conçut & enfanta le même jour. C'eſt la remarque d'un Commentateur: Mais il devoit donc nous faire voir ce qui a fait broncher Voſſius, & ce qui a donné lieu à ſon erreur. Car où eſt il parlé dans l'Amphitrion du *Couchage* de Iupiter avec ſa Belle, il y avoit ſept mois? & s'il n'en eſt fait aucune mention, comme j'en ſuis perſuadé, il s'enſuit neceſſairement que Hercule nâquit le jour, ou plûtôt la nuit de ſa Conception. Il m'eſt impoſſible de concevoir le fait autrement que le celebre Voſſius: cependant j'aquieſce aveuglement aux autres Interprètes; & principalement à l'Oracle femme, quand elle dit: *L'on accuſe Plaute d'avoir manqué contre L'oeconomie de cette Pièce: mais il ſeroit facile de faire voir qu'on l'accuſe injuſtement.* Peut-être que ſi Mademoiſelle le Fevre d'alors avoit été Madame Dacier d'à preſent; elle auroit Communiqué ſes Lumieres: malheur à Plaute, que ce mariage, ſi bien aſſorti, ne ſe ſoit pas fait plûtôt!

[1] Plau-

erreur qui les rendra comme fous; & quel eſt le but de tout ce jeu miſterieux? C'eſt afin que mon affamé de Pere ne demeure pas ſur ſon appetit dans *la Couche Nuptiale* de ſa Maitreſſe.

Enfin: pour le denoûment de la Comedie, tous les Acteurs ſeront desabuſez; le voile leur tombera des yeux; tout le Monde ſaura de quoi il s'agiſſoit. Jupiter, qui, dans le fond, n'eſt pas mechant, remettra la Paix dans le *Menage* en racommodant les Epoux. Car il eſt bon que vous ſoïez avertis que le General fera d'abord un bruit horrible à ſa Femme: les mots d'*adultere* & *de P..* n'y ſeront pas epargnez. Mais mon Pere apaiſera tout.

Il y a une autre circonſtance très curieuſe dont je ne vous ai point encore parlé: C'eſt que *la Dame du logis* accouchera aujourd'hui de deux Gemeaux. L'un, à qui on donnera le nom d'*Iphicle*, fera à dix Mois [1] ſon entrée dans le Monde: l'autre, qui s'apellera *Hercule*, naîtra à ſept Mois. Le premier apartient au General: l'autre eſt de la divine façon de Jupiter. Ainſi le plus jeune de ces Enfans eſt ſorti des reins du plus grand des Dieux; & l'aîné eſt le plus mal partagé en Pere, puiſque ce n'eſt qu'un homme qui l'a engendré. Comprenez vous à preſent le Miſtere? Encore un mot d'avertiſſement.

Mon

[1] Plaute emploïe ici le mot *Famille*: mais il ne faut pas le prendre dans la ſignification que nôtre uſage lui donne: famille veut proprement dire ici tous les Domeſtiques du Palais d'Amphitrion.

Mon Pere, qui eſt un *Galant* de probité, & qui a ſoin de la reputation des heureuſes Mortelles qu'il favoriſe de ſes divins embraſſemens; Mon Pere, dis-je, pour couvrir l'honneur de ſa chere Alcmène, a pourvu miraculeuſement à ſes couches: elle ſera delivrée de ſon double fruit par un ſeul *enfantement*; & ſes deux douleurs finiront dans un ſeul travail. Avec cette ſage precaution la Dame ſera à couvert des ſoupçons d'adultere; & on ne s'aviſera jamais de penſer que Elle ait eu *Clandeſtinement* un Commerce amoureux, que Elle ait été infidèle à ſon Epoux.

Cependant, comme je vous ai dit, Amphitrion ſaura toute l'afaire. Hé bien! qu'en ſera-t-il? l'honneur d'Alcmène n'en recevra aucune fletriſſure; on n'en aura pas moins d'eſtime pour elle. Car les Dieux auroient bien mauvaiſe grace de laiſſer rejallir ſur l'Homme la tache de leurs vices & de leurs débauches. Mais *St!* j'entens la Porte: c'eſt à moi à me taire. Juſtement: voici le faux Amphitrion qui paroît avec ſa Femme d'uſage.

ACTE PREMIER.

SCENE TROISIEME.

JUPITER, ALCMENE, MERCURE.

JUPITER.

Adieu, Madame, portez vous bien; & continuez à avoir grand ſoin de nos afaires. Sur tout: je vous conjure de bien me-

ménager vôtre precieuſe ſanté. Vous voïez que vôtre Groſſeſſe expire; & que vous n'attendez plus que l'heure. Pour moi, il faut que je retourne. Je vous recommande inſtamment ce qui naîtra de vous [1]; & je ne doute point que vous ne faſſiez le devoir d'une bonne Mere.

ALCMENE:

Quoi, partir ſi bruſquement? Quelle afaire preſſante peut vous obliger, Monſieur, à me quiter ſi tôt?

JUPITER:

Que Pollux me puniſſe, ſi la raiſon de mon depart eſt qu'il m'ennuïe avec vous, ou que je ne me trouve pas agreablement dans mon Domeſtique. C'eſt uniquement l'exercice de ma Charge qui m'apelle. Quand le Generaliſſime eſt abſent de l'Armée, on y fait ſouvent tout le contraire de ce que la Raiſon & l'utilité du Service demandent.

MERCURE:

Oh que *Sa Majeſté Jupine* eſt un maitre four-

[1] *Mais éleve[z] ce qui ſera né, verum quod erit natum tollito:* Ce ſont les paroles formelles de l'Original. Chez les Anciens dés qu'un enfant étoit ſorti du ventre de la Mere, on le mettoit ſur le plancher. Alors le Pere ou la Mere, ou celui qui vouloit leur ſupplées; & tenir leur place, ramaſſoit le nouveau né, & le prenoit entre ſes bras. C'étoit une marque que les parens, ou à leur defaut les Amis, reconoiſſoient l'enfant, & ſe chargeoient de ſa nourriture & de ſon education. L'enfant qu'on ne televoit point, étoit deſtiné à perir, ou tout au moins, à être expoſé & jetté à qui en voudroit. Quelle barbare coutume! c'eſt encore là où l'Homme paroit pire que la Bête la plus feroce.

[2] Mer-

fourbe [1]. J'ai l'honneur d'être ſon Fils: mais il n'en vaut pas mieux. Voïez, je vous prie, comment il ſait bien s'y prendre pour atraper une femme!

ALCMENE:

Je voi par experience le cas que vous faites de vôtre Epouſe: vous m'eſtimez beaucoup, aſſurement: j'en reçois aujourd'hui une grande preuve.

JUPITER:

Serez vous contente, ſi je vous aſſure qu'il n'y a point de femme au Monde qui me ſoit ſi chere que vous.

MERCURE:

Où eſt Nôtre bonne Reine Junon? Si elle ſavoit le joli Perſonnage que vous jouez ici; ſi elle étoit informée de cette nouvelle *Amourette*; quels reproches, quelle vie elle vous feroit! Je gagerois bien, qu'en ce cas-là, vous aimeriez mieux être Amphitrion que Jupiter.

ALCMENE:

Il vaudroit mieux me marquer cela par des effets que par des paroles. Vous retournez à l'Armée avant que la place du lit où vous avez couché, ait eu le tems de s'echaufer. Vous êtes venu hier à Minuit: vous vous en allez à preſent: trouvez vous un grand plaiſir à cela?

MER-

[1] Mercure ſe ſert du terme de *Sycophante*. Les Atheniens, apelloient proprement de ce nom-là les Delateurs qui alloient accuſer ceux qui avoient tranſporté des figues du territoire d'Athène contre l'Ordonnance; & comme ce pretexte donna lieu à beaucoup d'impoſtures & de calomnies, *Sycophante* fut emploïé pour impoſteur.

MERCURE:

Il faut que je m'en mêle, & que je parle à mon tour: ma complaiſance divertira Mon Pere; *elle lui chatouillera le cœur.* Croïez moi, Madame: j'en jure par le Temple de Pollux: jamais Mari n'a tant aimé ſa Moitié, que Monſieur vous aime: il eſt toûjours plus epris de vos charmes; ce n'eſt pas là un Epoux, c'eſt un Amant embraſé.

JUPITER:

Comment, Boureau, il faut auſſi que *tu mettes* là ton nez? Eſt ce que je ne te conois pas? Ote toi de devant mes yeux. C'eſt bien à toi vraïment à te donner ces airs-là? Qui t'a chargé; dis Maraut, dis Pendart, qui t'a chargé de te donner un tel ſoin? Si je mets la main ſur toi, *je t'ajuſterai de toutes pièces*; ſi je prens ce bâton-là, je te.... je te caſſerai la tête, je te mettrai la cervelle ſur le careau.

ALCMENE:

Doucement, Mon Cœur; Ne le frapez point: il n'a pas fait ſi grand mal.

JUPITER:

Que je t'entende ſeulement dire un mot!

MERCURE:

Ma premiere complaiſance a très mal reüſſi.

JUPITER:

Pour revenir à vous, Mon aimable Alcmène: vous avez tort de me gronder. Je me ſuis *derobé* ſourdement de l'Armée. Je me ſuis procuré cette bonne nuit-là pour vous en faire part. D'ailleurs, je voulois que vous fuſſiez la premiere, & par moi même,

même, comment j'ai rempli le Poſte de General, & le ſervice ſignalé que j'ai eu le bonheur de rendre au Prince & à la Patrie. Je vous ai conté *d'un bout à l'autre* tout le ſuccès de cette glorieuſe Expedition.

De bonne foi, Madame, pouvois-je vous donner des preuves plus réelles, plus ſolides de ma tendreſſe *Conjugale*?

MERCURE:

He bien! avois-je tort de vous dire que le *Lance-Foudre* eſt un grand *Enjoleur*? Qu'il s'y prend bien pour la raſſurer!

JUPITER:

Afin donc que les Troupes ne s'aperçoivent point de mon abſence, il eſt neceſſaire, que elles me revoïent comme ſi je ne m'en étois point eloigné. Car ſi on venoit à decouvrir ce petit Voïage *Nocturne*, comme la Mediſance eſt un Serpent *infernal* qui répand ſon venin de toutes parts, on ne manqueroit pas de dire que j'ai preferé le plaiſir de Coucher avec ma Femme à l'utilité Publique, & à l'interêt de la Nation.

ALCMENE:

Vous m'atendriſſez, cher Epoux, & je ne puis vous voir partir ſans verſer des larmes.

JUPITER:

Poſſedez vous, ma Chere Alcmene; ne gâtez point vos beaux yeux par les pleurs: je vous promets de revenir au plûtôt.

ALCMENE:

Que cet *au plûtôt* va me ſembler long!

JU-

JUPITER.

Faites moi la juſtice de croire que, bien loin de vous quiter volontiers, je ſoufre beaucoup, & que je m'arrache d'auprès de vous.

ALCMENE.

Il y paroît : Car vous vous en allez la même nuit que vous étes venu : C'eſt aparemment pour abreger cette dure, & cruelle violence que vous vous faites. Hé ! Cher Amphitrion ; je vous en prie par nôtre chaſte Amour, par l'union de nos Cœurs, laiſſez moi jouir encore un peu de vôtre douce preſence.

JUPITER.

Pourquoi me tenez vous ? Je n'ai point de tems à perdre. Je veux ſortir de la Ville avant le jour. Mais avant de retourner, je veux vous donner encore une marque de mon eſtime, & de mon amitié. Voici la Coupe où le Roi Pterelas avoit coutume de boire : Le Morceau eſt de prix, comme vous voïez. Après avoir tué de ma propre main ce fier Monarque, qui ne s'attendoit pas à ce Coup-là, on me fit heritier de la Coupe en recompenſe de ma valeur ; ſi bien que je dois regarder cette riche piéce comme mon plus beau Laurier. Or c'eſt à vous, ma Chere Alcmene, à qui j'ai deſtiné la Coupe : Je vous l'offre ; recevez-là d'auſſi bon cœur que je vous la donne.

ALCMENE.

Vous êtes toûjours vous même, Monſieur ; & vôtre grandeur d'ame ne ſe dement point. En verité le preſent eſt digne de celui

celui qui le fait !

MERCURE.

Pardonnez moi, Madame : il vaudroit mieux dire que le préſent eſt digne de la belle perſonne à qui on le fait.

JUPITER:

Quoi tu en reviens à ton inſolence? Sais tu Pendard, ſais tu qu'il ne tient qu'à moi de te reduire en pouſſiere?

ALCMENE:

Je vous prie, mon cher mari; ne vous fachez point à cauſe de moi contre Sofie; c'eſt une grace que je vous demande.

JUPITER:

Je ferai donc tout ce qui vous plaira.

MERCURE:

Ce Dieu *humaniſé* eſt devenu bien bilieux dans ſes nouvelles Amours! Il eſt vrai que Jupiter, de ſon naturel, eſt fort *colerique*: pour des riens *il prend feu comme une allumette.*

N'avez-vous rien à me dire, Madame?

ALCMENE:

Oui, Monſieur : je vous conjure que, ſi cela ſe peut, je ne ſorte pas un moment ni de vôtre eſprit, ni de vôtre cœur. Aime, Cher Moi même, aime ta fidéle Epouſe comme ſi elle t'accompagnoit, comme ſi elle étoit avec toi.

MERCURE:

Monſieur:

Je vous donne avis qu'il eſt grand tems que nous partions : Le Jour commence *à poindre.*

JU-

JUPITER:

Soſie, prens ſes devans; je te ſuivrai. Pour la derniere fois, Madame, ne ſouhaitez vous plus rien de Moi[1]?

ALCMENE:

Encore une choſe, Monſieur: c'eſt que vous faſſiez vôtre voïage tout le plus court que vous pourrez.

JUPITER:

Je vous le promets; & même vous ſerez ſurpriſe de me revoir ſi tôt. Prenez courage; ne vous chagrinez point. Adieu, Madame. Et toi, Nuit qui, pour favoriſer mes plaiſirs amoureux, m'as attendu ſi long tems, tu peux à preſent te retirer. Nuit commode! fais place à un beau jour; & moi, pour dedommager les Mortels du tort que ma paſſion voluptuëuſe leur a fait, j'aurai ſoin de leur reſtituër autant de Soleil & de lumiere que je leur en ai fait perdre: j'alongerai le Jour, & j'accourcirai la Nuit juſqu'à une parfaite compenſation

[1] Il y a dans le Latin, *numquid vis? ne me voulez vous rien?* C'étoit ordinairement par cette formule *interrogative*, qu'on ſe ſéparoit & qu'on prenoit congé: eſpéce d'ellipſe qui avoit ſon vuide & ſes mots ſouſentendus. Cela ſignifioit proprement, *n'avez vous plus rien à me dire? n'avez vous rien à me recommander? n'y a-t-il rien pour vôtre ſervice?* Nous avons auſſi nos ellipſes de Civilité dans l'abord & dans le départ: *Bon jour*, au lieu de dire *je vous donne ou ſouhaite le bon jour*; *Adieu*, au lieu de dire, *je vous recommande à Dieu: allez à Dieu.*

Ie doute fort neanmoins que ce dernier compliment pût être de miſe; puiſque chez le Vulgaire, *il eſt allé à Dieu* ſignifie, *il eſt mort.*

[2] Pour

tion [1]. Mais, cependant, Mon Fils Mercure avance : C'eſt *un bon Drille de Dieu*, oui ! Il ne dégénere point : je vais courir après lui.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION:

Viens çà, & marche derriere moi ; en ſorte que nous puiſſions nous entendre.

SOSIE.

Très volontiers, Monſieur ; & pourvu que je ne vous incommode point les talons, je vous ſuivrai d'auſſi près que vous voudrez.

AMPHITRION:

Veux tu que je te diſe franchement ma penſée :

[1] Pour bien entendre ce badinage-là, il faut comparer le *Trinoxe* ou les trois nuits de Hercule, avec la nuit qui les preceda & le jour qui tint le milieu entre cette nuit là & le *Trinoxe*. Or Iupiter ordonne au jour qui venoit luire après le *Trinoxe* de differer autant en plus grande Longueur du jour qui précéda le Trinoxe, que le Trinoxe a été eloigné de la derniere nuit qui preceda le *Trinoxe*, afin qu'il y ait la même difference de durée entre les trois nuits qui viennent de finir, & les trois jours qui commencent à paroître : pour dire la choſe en abregé ; Iupiter faiſoit cela afin de former un Iour qui fût composé des deux jours & de l'eſpace de la nuit du milieu, comme il y avoit eu une nuit couſuë de deux nuits & de l'eſpace du jour du milieu.

[1] J'ai

penſée : Tu es le plus grand Scelerat qu'il y ait ſous le Ciel.

SOSIE:

Me voila bien peint d'un ſeul trait. Mais oſerois je vous demander pourquoi je ſuis ſi noir dans vôtre eſprit?

AMPHITRION:

Pourquoi ? C'eſt que tu pretens me fourber, en me diſant ce qui n'eſt point, ce qui n'a pas été, & ce qui ne ſauroit jamais arriver.

SOSIE:

Par la bonne Mere Cerès [1] ! *vous mourrez dans vôtre vieille peau*; &, ſuivant vôtre louable coutume, vous traiterez toûjours vos Domeſtiques de fourbes & d'impoſteurs.

AMPHITRION.

Comment, Miſerable ! Je ſuis *incredule* à ce qu'on me dit de vrai? qu'entens tu par là ? Par Hercule ! Je ne ſai ce qui me tient que je ne coupe tout à l'heure ta langue ſcelerate.

SOSIE:

Monſieur : je ſuis vôtre eſclave, à mon grand regret : vous avez droit de Vie & de Mort ſur moi; & par conſequent tous mes membres ſont au ſervice de vôtre couteau. Coupez,

[1] J'ai ſuivi les autres dans l'interprétation du mot *Eccerre* : Cependant nôtre ſavante Minerve n'eſt pas de cet avis-là. Pour moi, dit elle, je crois que Lambin a raiſon, & qu'il faut ecrire *ecere* lors qu'on veut dire par Ceres, & que *eccere* ne ſignifie autre choſe que *ecce, voila.*

Coupez, donc, tranchez, inciſez, *taillaдez*; faites, ſi tel eſt vôtre bon plaiſir, faites de mon corps une *anatomie* vivante. Mais, quelque violence que vous puiſſiez exercer ſur moi, vous ne m'empêcherez jamais de vous raporter ſincerement ce qui s'eſt paſſé dans mon Avanture.

AMPHITRION:

O le plus méchant des Hommes! Peux tu pouſſer l'impudence juſqu'à me dire, que tu ès au Logis, & cependant te voila? je te voi, je te parle; & il m'eſt impoſſible de douter que ce ſoit toi.

SOSIE:

Je ne vous ai rien dit qui ne ſoit fort vrai.

AMPHITRION:

La patience ſe tourne en fureur; il n'y a pas moïen de ſe poſſeder. Va Monſtre; puiſſe le Ciel te garder autant de ſuplices, que je te prepare aujourd'hui de tourmens.

SOSIE:

Mon ſort eſt entre vos mains, Monſieur: je vous l'ai dit; oui, je vous l'ai dit: je ſuis vôtre Eſclave; & je n'ai ſur moi ni chair, ni os, ni poil, qui ne vous apartienne. Mais quel mal ai-je commis dans vos affaires [1].

E AM-

[1] Plaute dit *tua ex re*, ce qui ſignifie proprement *de vôtre affaire*. Ces paroles Latines ont été gloſées differemment. En cet endroit-ci, dit un Interprete, Soſie parle comme ſi Amphitrion avoit ſur ſoi un treſor de peines, dioù il tiroit le châtiment que chaque

AMPHITRION.

C'eſt donc ainſi, Coquin, qu'on ne peut batre ni fouëter trop ſouvent; c'eſt donc, ainſi que tu te jouë à ton Maitre, & que tu te moque de moi? Tu as le front d'avancer, de ſoutenir une choſe inouie juſques à preſent; & même formellement contradictoire, ſavoir qu'un même homme puiſſe être, à la fois, en deux diferens endroits?

SOSIE.

Avec vôtre permiſſion, Seigneur General, il faut pourtant que vous faſſiez un effort d'eſprit pour le croire; car je ne vous dis point un réve, une chimere, une viſion: le fait eſt auſſi reel que le Soleil.

AMPHITRION.

Grand Jupiter! où eſt ta Foudre? Comment ne confonds tu pas cet homme-là?

SOSIE.

Il eſt peut-être en courſe amoureuſe. Mais ſerieuſement Monſieur; quel mal ais-je commis pour m'accabler ainſi d'imprecations & de menaces?

A M-

que Eſclave avoit merité; & c'eſt ce que Soſie apelle *e tua re*, c'eſt à dire, *de vôtre treſor.*

Vn autre Commentateur donne un ſens bien eloigné du precedent:

Quid mali ſum, here, tua ex re promeritus? Quel grand mal ai-je fait pour vos affaires? Comme ſi Soſie vouloit dire à Amphitrion qu'il devoit être bien aiſe d'avoir un Valet qui pût être en deux lieux en même tems. Mais ce tour-là paroit plus ingenieux que vraiſemblable; & on a mieux aimé traduire, *e re tua*, en ce qui vous regarde; comme s'il y avoit *in negotio tuo gerendo.*

AMPHITRION:

Tu as encore l'audace de me faire une telle demande, Pendard, toi qui ſais dans ton ame que tu me traite en Dupe & en Ridicule.

SOSIE:

Je conſens de bon cœur à être maudit, *roüé de coups*, ſi j'ai la moindre penſée de ce que vous m'imputez. Mais, Mon Noble & *Vaillantiſſime* Maitre ; une bonne fois pour tout, faites moi la grace d'ajouter foi à ce que je vous ai dit: que je tombe mort à vos piez ſi j'ai exageré d'une Sillabe. Croïez, donc, vôtre pauvre Soſie: C'eſt un bon *Diable!* Oh ſi vous aviez l'honneur de le conoitre à fond!

AMPHITRION:

Je ne deſeſpere pas de l'avoir quelque jour. Certainement je croi qu'il a bû; & que ſa tête, bien conditionnée, extravague dans les eſpaces imaginaires *de la Bouteille.*

SOSIE:

Plût à Mercure que ce fut la *Boiſſon* qui me fît parler! Il m'en feroit bien mieux, *ma foi!*

AMPHITRION:

Tu ſouhaite une choſe faite.

SOSIE:

Moi, Monſieur, qui moi?

AMPHITRION:

Ca! *ne te fais point tirer l'oreille*: dis, au moins une fois la verité en ta vie: où & avec qui t'es tu arrêté *pour t'humecter le goſier*?

SOSIE:

Je vous jure que depuis que vous m'avez depêché, à cette malheureuſe heure induë, ce qui n'étoit pas trop humain, ne vous en deplaiſe: mais toujours, depuis ce tems-là; oui, je vous le jure; il n'eſt rien entré ni de liquide, ni de ſolide dans mon eſtomac.

AMPHITRION:

Qu'eſt ce que c'eſt donc que cette figure d'homme dont tu me fais un ſi horrible galimatias?

SOSIE:

Ah! faut-il tant repeter? Ne finirons nous jamais? Voilà dix fois que je vous le dis Monſieur [1]: je ſuis actuellement dans vôtre Logis, dans vôtre Maiſon, dans vôtre Palais, comme il vous plaira apeller vôtre Demeure: j'y ſuis, dis-je, mangeant, buvant, dormant tout le plus qu'il m'eſt poſſible: enfin, ce Mortel que vous voudriez conoitre, & qui vous fait tant peſter, eſt chez vous, & n'eſt pas un autre que Moi. Me fais-je bien entendre, Monſieur? Me comprenez vous à preſent? Vous ſemble t-il que je parle, avec aſſez de juſteſſe, de preciſion & de netteté?

AMPHITRION:

Oh, retire toi d'auprès de moi!

SO-

[1] Nombre certain pour l'incertain, c'eſt à dire *trop ſouvent*: il dit autre part dans le même ſens, *ſex centies*, ſix cens fois, ce que nous tournons dans nôtre Langue par mille fois.

SOSIE:

Qu'eſt ce qu'il y a donc de nouveau?

AMPHITRION:

Il faut neceſſairement que tu ſois inſenſé juſqu'à la furie & juſqu'à la rage.

SOSIE:

Mais, Monſieur; eſt-il poſſible que vous ne *changerez point de note*; & que, pour vous aheurter, pardon ſi j'en uſe librement; & que, pour vous aheurter à vôtre prévention, mon innocence demeurera chez vous en proïe à la Calomnie?

Je vous aſſure que je me porte bien; & que je n'ai jamais joüi d'une meilleure ſanté.

AMPHITRION:

Tu ne te ſens, donc, ni malaïe ni incommodité? Laiſſe moi faire. Si j'ai le bonheur de retourner chez Moi heureuſement, & ſans aucune rencontre facheuſe, tu tiendras bien un autre langage. Je te ferai regaler ſuivant tout ton merite; & alors, bien loin de dire que tu te porte bien, tu auras grand ſujet de pouſſer bien haut des plaintes & des cris. Suis moi, Boureau. Je t'aprendrai à venir m'inſulter en voulant me faire accroire les plus hautes extravagances. Je voi ce que c'eſt. Tu ne t'ès point ſoucié d'executer mes Ordres: pour ſortir de ce mauvais pas-là, tu as inventé, dans la ſotte eſperance de me tromper, ce qu'on peut imaginer de plus impertinent & de plus abſurde: pour pallier ta deſobeiſſance, tu allègue effrontement des choſes contre la Nature, & qui ſont

tout à fait hors de poſſibilité. Y a-t-il un homme ſur la Terre qui puiſſe dire avoir oui parler d'une choſe ſemblable à celle que tu me viens conter ? Mais je te répons *qu'il t'en cuira* de cette affaire-là ; car *afin que vous n'en pretendiez cauſe d'ignorance*, Monſieur le Fourbe & *fourbiſſime*, je pretens bien faire retomber aujourd'hui, comme une grèle de feu, toutes tes impoſtures ſur ton dos.

SOSIE:

Souffrez, Monſieur, que je vous diſe encore un mot de franchiſe. En verité, la plus deplorable de toutes les conditions, c'eſt celle d'un Valet aſſez infortuné pour s'attirer la colere & la violence de ſon Seigneur & Maître ; & cela, par la ſeule raiſon que ce malheureux Eſclave raconte tout naturellement ce qu'il a vu.

AMPHITRION:

Tu me mets hors de moi, tu me fais damner ! Ce que tu aſſure avoir vu eſt il tant ſoit peu vrai-ſemblable ? Conſulte ici ta Raiſon, ſi tu en as. Comment ſe peut il faire, que tu ſois ici en chemin derriere Moi, & qu'en même tems tu ſois dans mon Hôtel ?

SOSIE:

Oui, je ſuis ici ; & pourtant, je n'en ſuis pas moins là : je marche après vous ; & neanmoins je fais ſentinelle à vôtre porte. L'évenement eſt prodigieux, je ſuis le premier à en tomber d'accord : permis à chacun de l'admirer ; & je vous defie, Monſieur, d'en être plus etonné que moi.

A M-

AMPHITRION:

Qu'entens tu par là?

SOSIE:

J'entens qu'il eſt impoſſible que vôtre admiration ſoit plus grande que la mienne. D'abord, je me pris pour une Impoſteur, pour un Scelerat; & j'étois fort eloigné de croire ce que je me diſois: mais ce Soſie m'aporta de ſi bonnes preuves qu'il falut me rendre, & reconoitre, par un aqueſcement ſincere, qu'il étoit *Moi même*. Il m'a recité, par ordre & de ſuite, tous les exploits que nous avons fait chez les Ennemis. De plus, il m'a enlevé toute ma figure avec mon nom; & du lait ne reſſemble pas mieux à du lait, que ce *Moi* me reſſemble. Vous n'avez pas oublié, Monſieur, que cette Nuit, longue & maudite Nuit! vous m'avez fait partir du port pour aller chez vous?

AMPHITRION:

He bien?

SOSIE:

He bien? J'étois planté comme un piquet devant le Palais bien longtems avant que j'y arrivaſſe.

AMPHITRION:

Oh le fou! quelles ſotiſes! Ne t'aperçois tu point que ta foible cervelle eſt derangée, & que tu extravague?

SOSIE:

Tant s'en-faut: je ſuis tout à fait dans mon bon ſens; ne le voïez vous pas?

AMPHITRION:

Il faut, ſans doute, que ce Miſerable,

depuis ſon depart du port, ait rencontré quelque mauvais Enchanteur qui, par ſon art magique, lui ait fait tourner l'eſprit.

SOSIE:

Je ne ſai pas ſi j'ai la tête renverſée; je n'en croi rien du tout, pourtant: mais, pour avoir reçû force coups de poing? c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſur.

AMPHITRION:

Qui t'a batu?

SOSIE:

Moi même: non pas le *Moi* qui ſuis ici; car je n'en aurois jamais le courage: mais le Moi qui, à l'heure qu'il eſt, ſuis peut-être dans l'Apartement de Madame; c'eſt un mauvais garçon de *Moi* que ce *Moi-là*.

AMPHITRION:

Je te defens d'ouvrir la bouche, ſi ce n'eſt pour répondre preciſement à ce que je vais te demander. Avant toutes choſes: je veux qu'on me diſe qui eſt ce Soſie, la cauſe & l'auteur de ce Cahos?

SOSIE:

C'eſt *Moi*, Monſieur; votre Eſclave très humble, très ſoumis, & encore mieux fouété.

AMPHITRION:

C'eſt toi? Je t'aſſure que quand tout mon Domeſtique ſeroit reduit à toi ſeul, j'aurois encore trop d'un Valet. D'ailleurs, depuis que je me conois, je n'ai jamais eu d'autre Soſie que toi.

SOSIE:

C'eſt juſtement en quoi vous vous trompez beaucoup, Monſieur. Quand vous arriverez

riverez au Palais, je tâcherai de vous y faire trouver, reellement, *phiſiquement*, *individuellement* parlant, de vous y faire, dis-je, trouver un *AUTRE MOI*. Il eſt fils de Davus : Nous avons tous deux ; ou, pour parler plus correctement, nous avons *tous un* le même pere, la même conformation d'Organes, la même taille, le même viſage; nous ſommes nez la même année, le même mois, la même ſemaine, le même jour, la même heure, les mêmes minutes. A quoi bon cet ennuïeux détail? Repoſez-vous, Monſieur, ſur ma parole *d'honneur* ; & croïez fermement que Soſie s'eſt doublé pour vôtre ſervice.

AMPHITRION:

Cela eſt au deſſus de toute croïance & de toute probabilité. Mais, dis moi; as tu parlé à Madame?

SOSIE:

Bon, en voila d'une autre! Hé! comment, *de par toute la Race Divine*, aurois-je eu l'honneur de lui parler? On n'a pas même voulu me permettre d'entrer.

AMPHITRION:

Qui a pu t'en empêcher?

SOSIE:

Autre belle queſtion! Faut il le demander? qui m'auroit defendu l'entrée du Logis, ſi non ce même Soſie que je vous *prône* depuis ſi long tems, celui qui m'a briſé, froiſſé avec ſes poings durs & peſans comme du fer?

AMPHITRION:

Quel Soſie?

SOSIE:

C'eſt *Moi* : je me tuë de vous le dire : combien de fois me le demanderez vous encore ? N'ais-je pas parlé aſſez intelligiblement ?

AMPHITRION:

Je ſuis curieux d'une choſe. Ne viendrois tu point de dormir ?

SOSIE:

Moi, Monſieur ? Point du tout ; & je ſerois bien ſerment que depuis mon départ du port, je ne me ſuis ni couché, ni aſſis ; or, comme vous ſavez, on ne dort pas debout.

AMPHITRION:

Je ne te demande cela que pour voir ſi dans le ſommeil tu n'aurois point vu en ſonge je ne ſai quel Soſie qui t'auroit frapé l'imagination.

SOSIE:

Ce n'a jamais été ma coutume d'executer, en dormant, les ordres de Mon Maitre. Quand j'ai eu le malheur de me rencontrer & de me voir, j'étois auſſi eveillé que je le ſuis à preſent en vous regardant, & en parlant à vous, Monſieur ; & pour *le Moi* de la Maiſon ? Il étoit, je vous en répons, fort veillant & très eveillé lors qu'il m'a aſſonimé de coups.

AMPHITRION:

Qui eſt cet homme-là ? Quel-cun qui s'apelle *Moi* ?

SOSIE:

Cela eſt etrange ! Je l'ai répeté vingt fois : c'eſt ce Soſie qui m'a arrêté, *qui m'a bravement*

ment etrillé, qui m'a repouſſé; enfin, c'eſt le *lui Moi* qui eſt ſi mechant. Peut on s'expliquer plus clairement? Croirai je, Monſieur, que vous ne me comprenez point?

AMPHITRION:

Hé *morbleu!* qui pourroit te comprendre? A-t-on jamais debité des ſotiſes ſi groſſieres?

SOSIE:

Un moment de patience: vous allez le conoitre.

AMPHITRION:

Qui?

SOSIE:

Ce Soſie vôtre Eſclave, *& qui eſt Moi ſans être Moi.*

AMPHITRION:

Suis moi donc par ici: car c'eſt la premiere choſe dont je pretens bien m'informer. Mais toi, prens ſoin qu'on n'oublie rien dans le Vaiſſeau de tout ce que j'ai commandé qu'on tranſportât au Palais.

SOSIE:

La memoire & la diligence ne me manquent jamais, dès qu'il s'agit d'executer vos ordres. Je ne ſuis pas homme à avaler vos commandemens comme j'avale le vin; vous m'entendez.

AMPHITRION:

Faſſent les Dieux, pour ton profit, que tout ce que tu m'as dit ſe trouve faux!

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

ALCMENE, AMPHITRION, SOSIE, THESSALE.

ALCMENE:

Malheureux paſſage que la Vie! N'eſt-il pas vrai que le chagrin y prévaut de beaucoup ? Combien eſt petite la meſure des plaiſirs en comparaiſon de ce que les Hommes ſouffrent dans le cours de leurs Années ? Tel eſt le bon plaiſir des Dieux: ils veulent que la Triſteſſe ſoit la ſuivante, ou la compagne inſeparable de la Joïe; & que, s'il vous eſt arrivé un peu de bonheur, vous le païez cherement par les incommoditez & par les maux qui ne manquent guere de le ſuivre. J'eprouve chez moi cette verité-là, & j'en fais actuellement une rude experience. J'ai eu, je l'avouë, le plaiſir le plus ſenſible qu'on puiſſe gouter: mais, helas! qu'il a paſſé vîte! A peine ais-je eu le tems de m'en apercevoir. Mon Epoux vient une Nuit: je ſuis tranſportée d'amour en le voïant: il s'en retourne bruſquement avant le jour; jugez de ma douleur. Effectivement il me ſemble que je ſuis ici ſeule & abandonnée: je n'y trouve plus ce cher Mari qui eſt l'unique Objet de ma tendreſſe. Je puis même dire que ſon depart m'a plus attriſtée que ſa venuë ne m'avoit rejouïe. Mais du moins je m'eſtime heureuſe

en

en une choſe ; C'eſt qu'il a defait entierement les Teleboïens, qu'il les a mis à la raiſon ; & qu'il eſt revenu chez Nous Victorieux & Triomphant : je me conſole de ſon abſence par cet endroit-là. Que mon Amphitrion me quite ! pourvû qu'il retourne chez ſoi, brillant de gloire & couvert de lauriers. Oui, je ſuporterai courageuſement, conſtamment la peine de n'avoir point Mon Mari auprès de moi, toutes les fois qu'il me quitera pour courir à l'Honneur ; & je me tiendrai aſſez dedommagée de mon ennui, quand on viendra m'annoncer cette agreable nouvelle : *Vôtre Epoux a remporté une Victoire qui eternisera ſon Nom.* La Vertu, entant que Valeur, eſt de toutes les recompenſes la meilleure & la plus precieuſe. Tout eſt au deſſous de cette Vertu : C'eſt elle qui defend, qui ſauve, qui conſerve la *LIBERTE'*, le ſalut public, la Vie, les Biens, les Parens, la Patrie, & la Poſterité. La Vertu eſt la ſource & le magaſin de tous les biens moraux. Le Vertüeux a tout ce qui peut enrichir une Ame, & conſequemment tout ce qui peut la rendre heureuſe.

AMPHITRION.

Par Pollux, *je vais faire une Femme bien aiſe !* je crains qu'elle n'en meure de joïe. Je ſuis ſon cœur, & elle eſt le mien. On va me recevoir avec des embraſſemens d'autant plus tendres, d'autant plus ſerrez, que j'ai rempli glorieuſement les devoirs de General. Les Ennemis étoient Gens à craindre : tout le Monde, même, les croïoit

invincibles : cependant, ſous mes auſpices & ſous ma conduite, nous les avons battu & reduit dès le premier choc. Oh! je ſuis bien ſur qu'on m'attend avec la derniere impatience; & que je vais être reçu à bras ouverts.

SOSIE:

Penſez-vous, Monſieur, que mon Amante ſera moins tranſportée de joïe quand elle me verra? *Que de baiſers vont me ſauter au collet!*

ALCMENE:

Qu'eſt-ce qui Nous vient-là? En verité c'eſt mon Mari.

AMPHITRION:

Mets toi de ce côté-ci derriere moi.

ALCMENE:

Pourquoi revenir ſi promptement? Il étoit, tout à l'heure ſi preſſé de retourner à l'Armée; on eût dit à l'entendre, qu'il ne pouvoit pas y arriver trop tôt. Voudroit-il donc me tendre un piege? Auroit-il envie d'eprouver ſi ſon départ m'a fait plaiſir? Vrai comme il y a un Dieu Caſtor, je n'aurai jamais la moindre repugnance à voir mon Epoux rentrer chez Soi.

SOSIE:

Monſieur : ſauf vôtre meilleur avis, je croi que nous ne ferions point mal de reprendre le chemin de nôtre Vaiſſeau.

AMPHITRION:

La raiſon?

SOSIE:

C'eſt que je crains fort que, quand nous ſerons au Logis, il ne ſe trouve perſonne qui

qui ſoit diſpoſé à nous faire diner.

AMPHITRION:

Où vas tu chercher cela, & comment une penſée ſi bizare peut elle te venir dans l'eſprit?

SOSIE:

C'eſt que nous arrivons trop tard.

AMPHITRION:

Comment cela?

SOSIE:

Je voi Madame qui ſe promene devant la Porte, & qui me paroît *le ventre bien rond.*

AMPHITRION:

C'eſt que je la laiſſai groſſe quand je partis.

SOSIE:

Malheureux que je ſuis! Je n'ai qu'à me recommander aux Dieux.

AMPHITRION:

A quoi revient cette grande exclamation? qu'as tu?

SOSIE:

Selon vôtre calcul, Monſieur, Nôtre Maitreſſe eſt dans le dixieme mois de ſa groſſeſſe. Ainſi, comme j'ai en partage d'office le ſoin de fournir l'eau, je n'ai qu'à me preparer à en tirer tout mon ſous pour les couches de Madame. Ce ſera pour ma bien venuë.

AMPHITRION:

Prens bon courage.

SOSIE:

Savez vous, Monſieur, comment je le prendrai? C'eſt que ſi une fois je mets la main

main au ſeau, j'en jure par Pollux; & je veux que jamais vous ne vous ſerviez de moi dans les ſacrifices [1], ſi je n'aſſèche le puits. [2] qu'on me laiſſe ſeulement commencer!

AMPHITRION:

Viens, viens par ici. Je donnerai cette commiſſion-là à un autre Eſclave; ne t'inquiete point.

ALCMENE:

Je croi qu'il eſt de mon devoir de m'avancer vers lui.

AMPHITRION:

Madame: ſi jamais homme a ſenti un epanchement de joïe en revoïant une chere Epouſe, c'eſt moi [3]. Vous êtes la meilleure des Thebaines; & vôtre Mari vous regarde

[1] Dans l'Original: *nihil mihi divini quidquam creduis, ne me confiez rien de divin*: C'étoit une eſpèce de ſerment: on diſoit; *nihil mihi divini nec humani creduis*; ne me confiez après cela ni choſe divine ni humaine; le ſens étoit; tenez moi pour le plus grand fourbe & pour le plus grand impoſteur. Car il auroit falu qu'un homme eût été extremement decrié ſi on n'avoit oſé rien lui confier, non-pas même quelque choſe de conſacré aux Dieux. Nôtre Poëte dit ailleurs; *que* Bellone & Mars ne me croïent jamais! Encore dans un autre endroit; *par Pollux! dans la ſuite, jamais homme mortel ne me confiera rien des deux choſes*; c'eſt à dire de *Divin & d'Humain.*

[2] Le Latin porte; *animam omnem intertraxero, ſi je n'en tire pas toute l'ame.* Soſie apelle plaiſamment l'eau du puits, *l'ame du puits*; parce que effectivement l'eau, dans un ſens, eſt au puits ce que l'ame eſt aux animaux.

[3] Dans l'Original; *Speratam ſuam, ſon eſperée.* Les Latins apelloient proprement

regarde comme telle. Tous nos Citoïens ne peuvent aſſez admirer vôtre merite. Vous êtes vous toûjours bien portée ? Mon retour voûs fait-il grand plaiſir ?

SOSIE:

Ma foi, on l'attendoit avec grande impatience ! quand il ſeroit un chien, ſe remueroit on moins pour lui dire bonjour ?

AMPHITRION:

Je me rejoüis extremement de ce que vôtre groſſeſſe nous donne une ſi belle eſperance.

ALCMENE:

En verité, Monſieur, je ſuis toute ſurpriſe de vous entendre. Eſt-ce donc par plaiſanterie & par divertiſſement que vous m'abordez d'un air ſi doucereux ? Vous emploïez dans vôtre ſalut des termes obligeans comme ſi nôtre ſeparation avoit duré neuf ou dix Mois ; comme ſi vous ne faiſiez que revenir de vôtre Expedition ; enfin, il ſemble que vous ne m'aïez point revuë depuis vôtre depart pour la Guerre.

AMPHITRION:

Je ne comprens rien à vôtre réponſe, Madame : car je ſuis fort ſur que depuis ce tems-là vous n'avez jamais paru devant mes yeux ; ni moi, que je ſache, devant les vôtres.

ALC-

prement *Speratam* une Maitreſſe qu'on devoit épouſer bien-tôt. Mais nôtre Auteur emploïe ce terme dans le ſens Litteral, c'eſt à dire une perſonne qu'on avoit une paſſion de revoir.

ALCMENE:

Quelle raiſon pouvez vous avoir pour prendre le parti de nier ?

AMPHITRION:

C'eſt que je ſai dire la Verité.

ALCMENE:

Celui qui parle contre ſa conſcience, fait mal ; il trahit la Verité. Cherchez vous à conoitre mes ſentimens ? Pourquoi revenez vous ſi promptement ? Les Auſpices ne vous ſont ils pas favorables ? Eſt ce le mauvais tems qui vous retient ? Comment n'êtes vous point retourné joindre les Troupes ! Vous diſiez, il y a long tems, que c'étoit là le ſujet de vôtre depart.

AMPHITRION:

Il y a long tems ? Et depuis quand, s'il vous plait, cela s'eſt il fait ?

ALCMENE:

Je voi bien que vous avez pour but de mettre mon cœur à l'epreuve. Oui, *il y a long tems, il y a long tems* ; &, puis qu'il faut m'expliquer à la Lettre, je veux dire, *tout à l'heure.*

AMPHITRION:

Il y a long tems, & *tout à l'heure* ; comment accorder ces deux opoſez ? Si j'ai été long tems abſent, il n'eſt donc pas vrai que je vous aïe vu depuis peu ?

ALCMENE:

Qu'en penſez vous, Monſieur ? Ne croïez vous point que je vous rens le change ; & que je jouë mon joueur ? Vous qui, ne faiſant que ſortir d'ici, me ſoûtenez que vous n'y êtes pas venu.

A M-

AMPHITRION:

Assurement, ma Femme a un transport au cerveau.

SOSIE;

Madame a besoin de sommeil : tranquilisez vous, Monsieur, jusqu'à ce qu'elle ait dormi; je vous le conseille.

AMPHITRION:

Ne reve-t-elle pas en veillant?

ALCMENE:

Oui, par Castor! Je suis bien eveillée; & c'est dans tout mon bon sens que je dis ce qui est arrivé : Car je vous ai vu tous deux long tems avant le jour.

AMPHITRION:

Où?

ALCMENE:

Où ? Ici, puisqu'il faut vous le dire, ici, dans cette Maison qui est vôtre Domicile.

AMPHITRION:

Cela n'a jamais été.

SOSIE:

Attendez, s'il vous plait, Monsieur. Que savons-nous si, pendant que nous dormions, le Vaisseau ne s'est point detaché du Port pour nous transporter ici?

AMPHITRION:

Quoi tu flate son extravagance?

SOSIE:

Que voulez vous qu'on fasse? Ignorez vous le Proverbe? *Vouloir s'opoſer à une Bacchante pleine de vin, cela ne fait qu'augmenter ſa fureur : elle en frapera plus fort : ſi, au contraire, vous lui marquez de la complaiſance;*

elle

elle s'apaiſera, & vous en ſerez quite pour le premier coup.

AMPHITRION:

Et moi, je ſuis fermement reſolu de lui laver la Coëffe, de la reprimander vertement: Quoi, une femme qui n'a pas daigné me ſaluër à mon retour?

SOSIE:

Vous irriterez les frèlons.

AMPHITRION:

Tais toi. Alcmène, j'ai une queſtion à vous faire.

ALCMENE:

Que vous plait il? Rien ne vous empêche de m'interroger.

AMPHITRION:

Etes vous donc tombée en delire, ou ſi vous êtes devenuë ſujette aux enflures d'orgueuil?

ALCMENE:

De quoi vous aviſez vous, Mon Mari, de me faire une telle demande?

AMPHITRION:

Juſques à aujourd'hui, quand je revenois de dehors vous aviez coutume de me donner *un bon jour* tendre & empreſſé: je recevois de vous toutes les amitiez, toutes les careſſes qu'un Epoux fidèle doit attendre d'une honnête & chaſte Moitié. D'où vient, que, cette fois-ci, ce n'eſt pas la même choſe? D'où vient que quand j'arrive au logis, je vous trouve froide & immobile comme une ſtatue?

ALCMENE:

Serieuſement, Monſieur, vous n'y penſez

ſez pas. Eſt-ce que quand vous revintes hier, je ne vous reçus pas en Epouſe? Je vous ſaluai d'abord: je vous demandai comment vous vous portiez, & ſi vous n'aviez point été malade: je vous pris la main, & je vous baiſai.

SOSIE:

Vous ſouhaitates hier la bien venuë à Monſieur, Madame?

ALCMENE:

Aſſurement; & à toi auſſi, Soſie.

SOSIE:

Monſieur: je croïois bonnement que Madame vous donneroit un Fils: mais je me trompois fort: ce n'eſt pas un enfant que elle a dans le corps.

AMPHITRION:

De quoi donc eſt elle groſſe?

SOSIE:

De la Folie.

ALCMENE:

Je ſuis tout à fait en mon bon ſens; & je demande humblement aux Dieux la grace d'accoucher heureuſement d'un Fils. Mais pour toi, Coquin, ſi mon Mari fait ſon devoir, tu ſeras châtié d'une grande force, tu ſeras mis tout en ſang. On te païra ton augure, Monſieur le *Preſageur*[1]: tu ſeras traité ſuivant ton merite.

SOSIE:

A une femme groſſe? C'eſt à elle qu'il faut

[*] Dans l'Original: *Ominator*, toi qui es aſſez inſolent pour préſager que je ſuis groſſe de la Folie.

[1] Dans

faut donner de la douleur, & des grenades [1], afin que elle ait toûjours de quoi ronger quand elle ſent que le cœur lui manque.

AMPHITRION:

Si bien donc, Madame, que vous m'avez vu hier ici?

ALCMENE:

Moi, vous dis-je; & s'il eſt beſoin de recommencer dix fois, je redirai dix fois que je vous ai vu.

AMPHITRION:

En ſonge aparemment?

ALCMENE:

Non, non, point du tout: je n'avois alors nulle envie de dormir, je vous en aſſure; ni vous non plus.

A M-

[1] Dans le Latin: *malum & malum, mal & mal.* Le premier *mal* ſignifie la ſouffrance de l'accouchement; & par le ſecond *mal* on doit entendre une pomme de grenade: car on pretendoit que ce fruit là eſt admirable pour rejouir le cœur d'une femme groſſe.

Soſie, dit Madame Dacier, jouë ſur l'ambiguité du mot *malum*, qui ſignifie du mal lors que la premiere ſillabe eſt brève; & une grenade lors que la premiere eſt longue. I'ai tâché, ajoute-t-elle, de conſerver le même jeu dens ma traduction, en me ſervant du mot *fruit*.

Ah Madame! il y a certains fruits qu'il faut garder pour les femmes groſſes, afin qu'elles aïent de quoi ſe fortifier le cœur lors qu'elles tombent en defaillance. Que la penſée & le jeu du Poëte ſoient conſervez par une telle interpretation; cela eſt trop au deſſus de ma portée, pour le concevoir: mais j'oſe bien defier tout Lecteur qui ne conoitra Plaute que par ſon illuſtre Traductrice, de pouvoir entrer dans cette Equivoque de Soſie.

AMPHITRION:

Ah cruel Deſtin! qu'eſt ce que j'entens?

SOSIE:

Quel mal vous ſaiſit, Monſieur?

AMPHITRION:

Helas! Ma Femme a perdu l'eſprit.

SOSIE:

Vous verrez que elle eſt attaquée de bile noire & de melancôlie. Il n'y a point de mal qui derange plus la Raiſon, qui provoque plus le delire que ce mal-là; je m'y connois; & ma tête en fait ſouvent l'experience.

AMPHITRION:

Quand decouvrites vous pour la premiere fois, Madame, que les vapeurs de Rate, que les exhalaiſons de la Bile noire vous embaraſſoient la Cervelle?

ALCMENE:

Que Caſtor ne me ſoit jamais propice, ſi je ne ſuis en parfaite ſanté de Corps & d'Eſprit!

AMPHITRION:

Comment donc oſez vous aſſurer que vous nous avez vu hier? Le Vaiſſeau qui nous a conduit au Port n'y eſt arrivé que cette nuit. J'ai ſoupé dans le Navire: je m'y ſuis repoſé juſqu'à ce matin; & je n'ai point encore mis le pié dans la Maiſon depuis que je ſuis parti pour aller combatre & vaincre les Teleboïens, ce que j'ai eu le bonheur de faire.

ALCMENE:

Nous voici terriblement loin de compte: je vous declare moi que, la nuit paſſée, nous

nous avons ſoupé enſemble; & couché qui plus eſt.

AMPHITRION:

Que dites vous là?

ALCMENE:

Je ne dis jamais que des veritez.

AMPHITRION:

Pour les autres choſes, je n'en ſai rien: mais pour celle-ci? Jamais il n'y eut une plus grande fauſſeté.

ALCMENE:

Vous êtes parti dès le point du Jour pour retourner à l'Armée.

AMPHITRION:

De quelle maniere?

SOSIE:

Elle conte fort juſte ſelon qu'elle s'en ſouvient [1]: ne voïez vous pas que elle vous rend compte de ſon rève? Mais, Madame, quand vous avez été eveillée, vous deviez, ne vous en deplaiſe, offrir en ſacrifice de la farine ſalée [2], ou de l'encens à Jupiter qui detourne les malheurs & les prodiges funeſtes: Oui, vous deviez, en le rega-

[1] Dans le Texte: *Vt commeminit, comme elle s'en ſouvient.* Vn Commentateur liſoit, *ut connivit*, voïez *comme elle n'a pas encore les yeux ouverts.* Nôtre Savante l'a ſuivi; ſortant par la de la route commune. Sur ce que Alcmène venoit de dire, *dès la premiere pointe du jour, vous vous en êtes retourné*, Soſie prend de là occaſion de dire qu'elle raconte le ſonge qu'elle avoit fait.

[2] Dans l'Original: *Mola ſalſa*, proprement de la mouture ſalée: le nom de la meule, avec la quelle on mout les grains, ſe prenant ici pour les grains moulus. Or Plaute dit de *meule ſalée*,

regalant de ce bon dejuné, vous le rendre favorable contre les preſtiges & les illuſions.

ALCMENE.

Malheur à toi, ſcelerat! quel torrent de

F puni-

lée, à cauſe qu'on mêloit du ſel avec les farines; & que de cette farine ſalée on ſaupoudroit les Victimes. Les Grecs offroient les grains entiers & ſans les faire paſſer par la meule, ni les aſſaiſonner de ſel; ils les offroient, dis-je, pour conſerver la memoire des premiers hommes, qui n'aïant point encore la connoiſſance des Arts, vivoient des ſimples productions de la Nature.

Autre Remarque: *mola ſalſa* étoit du froment, ou de la farine de froment rôtie & mêlée avec du ſel. On en mettoit ſur la tête de la Victime; & c'eſt-là proprement ce qu'on apelloit *immolare*, *immoler*. C'eſt donc au ſujet du pretendu rêve d'Alcmene, que Soſie parle ici du Sacrifice que Elle devoit offrir *Iovi Prodigiali*, *à Iupiter le Detourneur des Prodiges funeſtes*: c'eſt le même que les Latins appelloient *Averruncum*, Iupiter, qui empêchoit les malheurs dont on étoit menacé. A propos des Songes: Les Anciens étoient etrangement ſuperſtitieux ſur cet article-là; & ils avoient un fort grand ſoin de les expier le matin, par leurs prieres & par leurs ſacrifices: c'eſt ce qui a fait dire à Tibulle:

At natum in curas hominum genus, omina noctis,
Farre pio placant & ſaliente ſale.

Les hommes, nez pour les ſoins, expient leurs ſonges en offrant aux Dieux des grains d'orge & du ſel petillant. Ils étoient d'une étrange & bizare delicateſſe, ces Dieux, d'ailleurs *de moïenne vertu*; & rien moins que ſcrupuleux dans leur conduite. Les Rêves étant involontaires, ſur quoi pouvoit tomber l'expiation? Outre cela: ne prenoit on pas les ſonges pour des avertiſſemens divins? c'étoit donc demander pardon aux Dieux de leur propre ouvrage? Mais il ne faut enviſager là dedans que *la SOTISE HVMAINE*, ſur la quelle, paſſée & preſente, un vrai Philoſophe ne peut reflechir ſans rire, & ſans admirer.

Dans

punition va te tomber ſur le corps!

SOSIE:

Suivez mon avis ſi vous voulez; c'eſt vôtre afaire [1].

ALCMENE:

Quoi, Monſieur! ce Maraud-là m'inſulte encore, & vous l'ecoutez tranquilement!

AMPHITRION:

Te tairas tu? Vous, Madame, répondez moi. Vous dites, donc, que je vous ai quité aujourd'hui dès la naiſſance de l'Aurore?

ALCMENE:

Si cela n'étoit point, par quel canal aurois-

[1] Dans l'Original: *Tua iſtuc refert ſi curaveris. Il vous importe d'avoir ſoin de cela.* La réponſe d'Alcmène fait voir qu'il y a quelque malice dans ce que Soſie dit ici. C'eſt pourquoi je croi qu'il faut lire.

Tua iſtuc refert, ni cura veris.

Si vous n'avez ſoin de cela, prenez garde à vôtre interêt.

Car par ce moïen-là, Soſie répond ambiguëment; & ſa réponſe tombe, en même tems, ſur ce qu'il a dit, *vous avez du faire des Sacrifices à Iupiter* &c. Sur ce que Alcmène a répondu, *va capiti tuo, puiſſe tu perir!* Parce qu'en diſant, *cela vous regarde, Madame, ſi vous n'avez eu le ſoin* &c. Il entend que l'impreca ion qu'elle a fait contre lui, tombera ſur ſa tête, ſi elle n'a le ſoin de faire ce qu'il a dit. Et cependant, il ſemble qu'il diſe ſimplement, comme nous dirions, *Madame, ce ſont vos affaires ſi vous ne l'avez pas fait.* C'eſt l'explication la plus naturelle de ce paſſage. J'aprouverois fort tout ce que Madame Dacier dit là, ſi je ne craignois qu'elle ne donnât un peu trop de politeſſe à Soſie qui agit brutalement avec ſa Maitreſſe.

rois-je apris tout ce qui s'eſt paſſé à l'Armée? Il n'y a qu'un de vous deux qui puiſſe m'avoir fait l'Hiſtoire du Combat & de ſes heureuſes ſuites.

AMPHITRION:

Vous ſavez cela?

ALCMENE:

Vraiment! il faut bien que je le ſache, puiſque je le tiens de vous. Ne m'avez vous pas dit, là en vôtre conſcience! ne m'avez vous pas dit que vous aviez pris d'aſſaut cette grande & forte Ville des Teleboïens? Ne m'avez vous pas dit que vous aviez la gloire d'avoir tué le Roi Pterelas?

AMPHITRION:

Moi, je vous ai dit cela?

ALCMENE:

Sans doute vous me l'avez dit; & ce *Coquin* d'Eſclave étoit preſent.

AMPHITRION;

Soſie! M'as tu entendu aujourd'hui dire cela à ma Femme?

He! de par Pluton *l'enfumé*, & toute ſa divine *ſequelle*, comment aurois-je pu l'entendre?

AMPHITRION:

Demande le à Madame.

SOSIE:

Surement cela ne s'eſt point fait en ma preſence: ou ſi cela s'y eſt fait, je vous jure que je n'en ſai rien. Depuis hier je ſuis en mon bon ſens; & c'eſt beaucoup pour moi; ſerois-je donc bien venu ici ſans m'en apercevoir?

ALCMENE:

Il n'a garde de parler autrement. Vous êtes ſon Maitre ; cela ſuffit pour lui faire dire tout ce qui vous plaira.

AMPHITRION:

Soſie! Regarde moi entre deux yeux.

SOSIE:

Très volontiers, Monſieur : ça ! je vous regarde fixement.

AMPHITRION:

Je veux que tu me diſe la choſe, comme elle eſt ; & je te defens, ſous peine du fouët, d'avoir pour moi la moindre complaiſance. Eſt il vrai que tu m'as oui conter aujourd'hui à ma Femme ce que elle s'imagine que je lui ai conté ? parle, & ne deguiſe rien.

SOSIE:

Ma foi, Monſieur, je croi que les Dieux, Jupiter me le pardonne ! vous ont envoïé la Maladie de Madame. Comment, par Caſtor ! pouvez vous, en ſureté d'Ame, me faire une demande ſi extravagante? N'êtes vous pas bien perſuadé que je n'ai eu l'honneur de voir Madame qu'en vôtre compagnie?

AMPHITRION:

Avez vous une fluxion ſur les oreilles, Madame? Nôtre Soſie peut il s'expliquer plus nettement?

ALCMENE:

Oui, je l'entens ; je ne ſuis point ſourde ; & je voi que c'eſt un inſigne menteur.

A M-

AMPHITRION:

Quoi vous ne voulez croire ni au Mari, ni à l'Eſclave?

ALCMENE:

Non; je n'en veux croire que moi; & je ſuis entierement perſuadée que j'ai le vrai de mon côté. Je n'ai rien avancé que je ne ſois prête à le ſoûtenir de mon ſang & de ma vie.

AMPHITRION:

Vous dites donc que je ſuis venu hier ici?

ALCMENE:

Vous niez donc d'être venu, & de m'avoir quité ce matin?

AMPHITRION:

Oui, par Jupiter, le premier & le plus chaſte des Dieux, je le nie; & je ne me laſſerai point de repeter que, depuis mon départ pour l'Armée, je vous voi pour la premiere fois.

ALCMENE:

Point de colere. Nierez vous auſſi que vous m'avez donné, en bon Epoux, cette coupe d'or dont vous m'avez dit qu'on avoit récompenſé vôtre Valeur? C'eſt inconteſtablement un fait d'aujourd'hui, celui là!

AMPHITRION:

Par Pollux! ni je ne vous ai donné la Coupe, ni je n'ai dit à Perſonne que j'euſſe deſſein de vous en faire preſent. Il eſt vrai que je vous avois deſtiné ce bel & riche Ouvrage: je me faiſois un plaiſir de vous l'offrir. Mais, dites moi, je vous prie, quel

Mortel à pu vous reveler un ſecret ſi profond.

ALCMENE:

Vous, Monſieur, vous même en perſonne, puis qu'il faut être ici d'une redite infinie; & même j'ai reçu de vôtre main cette Piéce ſi *artiſtement* travaillée: je vous en ai remercié ſuivant le prix & la valeur du preſent.

AMPHITRION:

Tout beau, tout beau, Madame! celuilà me confond & me jette au delà de toute admiration. Soſie! Comment mon Epouſe peut elle ſavoir qu'on m'a fait preſent de cette Coupe d'or? Il faut neceſſairement que tu ſois venu ici, & que tu aïes tout raporté?

SOSIE:

Vous faites une grande injuſtice à ma langue, Monſieur: il n'y en a point en bouche humaine de plus diſcrète; ni de plus innocente. Mais d'ailleurs, ne devez vous pas être convaincu, comme deux & deux font quatre, que je n'ai point eu l'honneur de voir Madame, que quand vous m'avez ordonné d'entrer après vous: encore tremblois-je comme un mouton dès qu'il ſent le froid.

AMPHITRION:

Mais quelle eſpèce de Femme eſt ce que j'ai donc là?

ALCMENE:

Mais, pour me bien laver d'un crime que la conſcience ne me reproche point; & dont, aſſurément, je ſuis innocente comme

me l'Enfant qui cherche la porte de la vie, voulez vous que je produiſe ici cette Coupe d'or?

AMPHITRION:

Que vous la produiſiez? Ah Ciel! qu'eſt ce que j'entens? Allons, ſoit! Vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir. Qu'elle paroiſſe donc cette Coupe! Car, aſſurément, vous êtes une *Impoſtrice*.

ALCMENE:

Nous allons voir. Theſſale! va chercher là dedans cette Coupe dont mon Mari m'a fait preſent; & aportes la ici.

AMPHITRION:

Retire toi de ce côté-ci, Soſie: Car, ſur mon Ame, jamais homme n'aura eté plus conſterné que je le deviendrai, ſi la Coupe eſt entre ſes mains.

SOSIE:

J'admire cent fois plus vôtre inquietude, Monſieur: Comment, *Meure tout l'Olimpe!* Voila un ſerment tout nouveau celui-là; mais auſſi la choſe eſt aſſez importante pour jurer originalement; jurons donc. Comment Madame oſe-t-elle ſe vanter d'avoir la Coupe? En êtes vous en peine? en êtes vous en peine? Aïez l'eſprit en repos là deſſus. La Coupe eſt *en bonne ſanté* dans ce petit panier qui eſt bien fermé de vôtre cachet.

AMPHITRION:

Le cachet n'eſt il point rompû?

SOSIE:

Prenez la peine d'y regarder.

AMPHITRION:

Bon : on n'y a point touché ; le cachet eſt tout entier comme je l'ai mis.

SOSIE:

Permettez moi de vous demander une choſe, Monſieur. Comment ne faites vous point faire pour Madame, le Sacrifice qu'on a coutume d'offrir pour les fous [1] ?

AMPHITRION:

Effectivement, cela ſeroit bien neceſſaire ; car par Pollux ! il eſt certain que elle a l'eſprit troublé [2].

ALC-

[1] Plaute emploïe ici le terme *circumferri*, *être porté autour* ; & celui de *eerrita* qui ſignifie troublée ; car les Anciens s'imaginoient qu'on ne pouvoit voir Cores ni Bacchus, ſans être en riſque de devenir furieux. *Circumferri* eſt un mot du Pontificat, au lieu de *luſtrare*, *purifier* : il explique naturellement la Ceremonie qu'on pratiquoit pour calmer l'agitation de ces furieux : car on tournoit pluſieurs fois, comme en *proceſſion* au tour d'eux, avec du ſoûfre un flambeau, & d'autres choſes, en marmotant quelques paroles miſterieuſes.

[2] Dans l'Original : *larvarum plena*, remplie de ſpectres & de phantômes. Le mot *larva* vient de *lar*, *le foïer* ; ou de *lares*, les Dieux domeſtîques. Dans cette ſuperſtition groſſiere & ridicule, les Anciens croïoient deux ſortes de lares : les uns bons & bien faiſans qui gardoient le nom de lares : les autres malins, mechans, pernicieux ; on les apelloit *lemures*, lemures. Ces derniers étoient ; ou plûtôt paſſoient pour être les Manes, ou les Ombres de ceux qui, étant morts, après avoir mené une vie criminelle, continuoient dans leur ſcelerateſſe : leur plus grand plaiſir étoit de remonter des Enfers ſur la Terre pour tourmenter le Genre Humain : ils couroient les ruës, la nuit, à peu près comme nos lutins & nos

ALCMENE:

A quoi bon tant de paroles? Tenez: voila la Coupe: la voïez vous?

AMPHITRION:

Donnez la moi.

ALCMENE:

Oui, oui, je vous la confie volontiers: regardez bien, examinez bien, tournez la de tous côtez, vous Monsieur, qui niez ce que vous avez fait. Voila de quoi vous convaincre ouvertement. He bien! qu'en dites vous? Est ce bien là la même Piéce dont on vous a fait present à la Guerre? la reconoissez vous?

AMPHITRION:

Dieu des Dieux! Grand Jupiter! Qu'est-ce que je voi? C'est assurement la même Coupe. Je suis perdu. Sosie!

SOSIE:

De deux choses l'une: ou cette Femme-là est Sorciere; *mais Sorciere de la plus haute Sorcellerie*! ou, par une consequence necessaire, il faut que la Coupe soit là dedans.

AMPHITRION:

Hâte toi donc; ouvre vîte: Bons Dieux, que tu es long!

SOSIE:

Qu'est il besoin d'ouvrir le petit panier? Il est bien fermé: le cachet est entier: tout est en bon ordre. Mais il me vient une bel-

nos loupgaroux; & tous ceux qui avoient le malheur de les rencontrer, devenoient fous. Nôtre Vulgaire est il gueri de cette maladie d'esprit? j'en fais juge le Lecteur judicieux.

* Dans

le penſée, Monſieur, car je n'en ai pas d'autre, *comme bien ſavez.* Vous avez engendré un autre Amphitrion : Moi je ſuis devenu, ſans le ſavoir, Pere d'un autre Soſie : Si la Coupe a auſſi enfanté une autre Coupe, nous voila tous doublez : n'eſt il pas vrai, Monſieur ? Il y a de quoi dans cette tête là ?

AMPHITRION:

Je veux abſolument ouvrir le panier, & voir ce qu'il y a dedans.

SOSIE:

Sur tout, Monſieur ; avant d'ouvrir, examinez bien le cachet ; voïez ſi c'eſt le même que vous avez appoſé [1], afin que ſi c'en étoit un autre, vous n'allaſſiez après cela vous en prendre à moi.

A M-

[1] Dans l'Original : *Vide ſis ſigni quid ſiet ; examinez bien, s'il vous plait, ce que c'eſt que le cachet.* Quand on donnoit des lettres ou des paquets à quelcun, ou qu'on les ouvroit pour lui, la premiere choſe qu'on faiſoit, c'étoit de lui faire remarquer le cachet : c'eſt ce que fait ici Soſie en ouvrant la Caſſette par ordre d'Amphitrion. Il y a ſur cela un paſſage remarquable dans le Menteur,

ACT. IV. SCE. II.

Ba. *Cedo mihi epiſtolam, donnez moi la lettre.* Sy. Accipe, cognoſce ſignum, *la voila, reconnoiſſez bien le cachet.* C'eſt ce qui donne du jour à ce paſſage de Ciceron contre Catilina : *Oſtendi tabellas Lentulo, & quæſivi cognoſceret ne Signum ; je montrai ces lettres à Lentulus, & je lui demandai s'il ne connoiſſoit pas le cachet.*

En verité ! nous ſommes bien redevables à Madame Dacier : craignant de nous laiſſer dans l'ignorance ; elle prodigue ſa vaſte erudition, & nous en donne plus qu'il n'en faut. Je ne croi

AMPHITRION:

Ouvre ſeulement, & ne crains rien: car celle-ci par ſes paroles magiques, fait tout ce qu'elle peut pour nous faire tourner la cervelle.

ALCMENE:

D'où viendroit donc la Coupe dont on m'a fait preſent ſi elle ne venoit pas de Vous ?

AMPHITRION:

C'eſt juſtement ce que je dois aprofondir.

SOSIE:

A l'aide, au ſecours! Jupiter, Ah Jupiter, aïez pitié de nous!

AMPHITRION:

Qu'as tu à crier ſi fort?

SOSIE:

Helas! cent fois *helas!* la Coupe s'eſt envolée; elle n'eſt plus dans le petit panier.

AMPHITRION:

Dieux du Ciel & des Enfers! qu'eſt ce que j'entens.

SOSIE:

Vous entendez ce qui n'eſt que trop vrai.

AMPHITRION:

Mais, au plus grand malheur de ta vie! ſi la Coupe ne paroît.

croi pas que cette Muſe ait rien apris de nouveau touchant le *Cachet*: il eſt naturel de le regarder avant d'ouvrir une lettre; tout le monde le fait; & pour l'endroit de Ciceron? En bonne foi, y avoit il la moindre obſcurité? qui pouvoit s'y méprendre?

ALCMENE:

Ne la voila-t-il pas?

AMPHITRION:

Dites moi, donc, qui vous l'a donnée?

ALCMENE:

Celui-là même qui fait la queſtion; vous Monſieur, ce qui s'apelle vous.

SOSIE:

Oh Monſieur, vous m'en donnez à garder! Je decouvre vôtre fineſſe depuis vôtre départ du Vaiſſeau, vous avez couru ſecretement ici avant moi par un autre chemin: vous avez ouvert le petit panier: vous en avez tiré la Coupe: vous l'avez donnée à Madame; puis vous avez recacheté à la ſourdine; & cela ſi proprement qu'il ne paroiſſoit pas qu'on y eût touché.

AMPHITRION:

Que je ſuis malheureux? Veux tu auſſi te mettre de ſon coté? veux tu aider ſa fureur? Pour vous, Madame, vous perſiſtez donc à ſoutenir que nous vinmes hier ici?

ALCMENE:

Je le ſoûtiendrois au peril de mon ſang & de ma vie. Oui, encore une fois vous vintes hier ici. Vous me ſaluates, je vous rendis le ſalut; & ſans reproche, je vous donnai un baiſer qui étoit de poids.

AMPHITRION:

Mauvais début que ce baiſer! Il ne me pronoſtique rien de bon. Mais continuez, s'il vous plait, Madame, j'aurai l'honneur de vous ecouter.

ALC-

ALCMENE:

Après nos careſſes reciproques, vous vous lavates.

AMPHITRION:

Quand je me fus lavé?

ALCMENE:

Vous vous mites à table.

SOSIE:

Bon! Fort bien! Continuez, Monſieur, continuez : il n'eſt rien tel que de ſatisfaire ſa curioſité!

AMPHITRION:

Ne l'interromps donc pas; laiſſe la dire. Allons, Madame, pourſuivez.

ALCMENE:

On ſervit le ſoupé: nous mangeames enſemble Moi étant auprès de vous.

AMPHITRION:

Sur le même petit lit [1] ?

ALCMENE:

Sur le même.

SOSIE:

Aih, *Aih*! *Fi!* ce feſtin là ne me plaît point; le gibier n'en a pas le fumet bon.

AMPHITRION:

Veux tu donc la laiſſer parler? Il faut bien que elle marque tous les indices; qui

[1] Il parle des lits où les Anciens ſe couchoient pour manger. C'eſt pourquoi, trois vers plus bas; pour dire un lit à dormir, &c. la Princeſſe dit *in eodem lecto tecum una in cubiculo*, *je couchai avec vous dans la même chambre & dans le même lit*, ou aparemment elle avoit eu inſomnie complète.

peuvent la rendre croïable. Après ſoupé, que fimes nous?

ALCMENE:

Je m'endors, diſiez vous. J'ordonnai, donc, qu'on deſervît; & nous allames coucher.

AMPHITRION:

Où couchates vous?

ALCMENE:

Quelle ſorte de demande! Où je couchaï Monſieur? Ce ne fut aſſurement pas dans le lit d'un Sacrificateur: ce fut dans nôtre Apartement commun, & dans nôtre lit de Mariage.

AMPHITRION:

Ah! vous me poignardez, vous m'egorgez, vous me tuez.

SOSIE:

Qu'eſt ce qui vous fait mal, Mon bon Maitre? Ne ſeroit ce point le front?

AMPHITRION:

Oui: cette malheureuſe Femme-là m'a porté le coup mortel.

ALCMENE:

Que veut donc dire cela; je vous prie? parce que je fais mon devoir d'Epouſe, je vous tuë? Fût il jamais rien de ſi bizare, ni de ſi extravagant?

AMPHITRION:

Ne me parles point, Miſerable Femme!

SOSIE:

Qu'avez vous donc, Monſieur?

AMPHITRION:

Regarde moi deja Soſie, comme ſi je ne vivois plus. Fatal & funeſte evenement!

Mon

Mon Epouſe, elle qui etoit ſi ſage, ſi vertüeuſe, s'eſt laiſſé corrompre pendant mon abſence : elle a abandonné cet honneur qui lui étoit plus cher que la vie.

ALCMENE:

Hé ! je vous en conjure par Caſtor ! ſe peut il, Mon Mari, qu'une telle horreur vous ſoit ſortie de la bouche ? ſur tout, étant pleinement perſuadé du contraire.

AMPHITRION:

Moi Vôtre Mari ? Ah ne me donnez point fauſſement un faux titre.

SOSIE:

Cette afaire-là ne ſe ſoûtient pas ; car ſi vous n'êtes plus le Mari, il faut neceſſairement que vous ſoiez devenu la Femme [1].

ALC-

[1] Parce que Amphitrion nie qu'il ſoit le mari d'Alcmene, Soſie prend de là occaſion de badiner, en diſant que ſi Amphitrion n'eſt plus le Mari, il faut neceſſairement qu'il ſoit la Femme. Mais voïons la deſſus quelque choſe de plus ſavant.

Alcmene avoit apellé Amphitrion, *Mi vir*, *mon Mari* : l'Epoux avoit refuſé ce nom la ; & le bon mot de Soſie eſt fondé ſur l'équivoque du terme *vir* qui, pris dans ſon ſens naturel, veut dire *homme* ; mais qui dans l'uſage, ſignifie auſſi *Mari*. Alcmene & Amphitrion le prenent dans le dernier ſens, & Soſie le prend dans le premier. Pour conſerver ce jeu dans la Traduction, il auroit falu emploïer par tout le mot *homme*, dont le petit peuple ſe ſert encore pour dire *Mari*. Monſieur de Sanmaiſe expliquoit ce paſſage-là d'une autre maniere, & comme ſi Plaute avoit dit *mulier ex viro, une femme qui n'a plus de mari*. Mais cette façon de parler eſt inconuë aux Latins : Cependant, ils di-

ſent

ALCMENE:

Quel crime ai-je commis pour entendre des duretez ſi afreuſes?

AMPHITRION:

C'eſt vous même qui revelez vôtre infame Adultere ; & vous avez encore la hardieſſe de demander en quoi vous êtes coupable?

ALCMENE:

Je ſuis vôtre Femme, & j'ai couché avec vous; eſt ce donc-là vous offenſer?

AMPHITRION:

Vous avez couché avec moi? peut on voir une plus grande hardieſſe que celle de cette Impudente? Si la Pudeur vous manque, empruntez en ; affectez en du moins l'aparence & le dehors.

ALCMENE:

Ce pretendu crime dont vous ſaliſſez l'éclat de nôtre ſang, ne convient point à la gloire de Nôtre Sexe. Mais ſi c'eſt ici un *panneau* que vous me tendez pour decouvrir ſi je ne ſuis point impudique, je me repoſererai toûjours ſur le temoignage de ma Conſcience : & je ſuis bien ſure que vous ne me trouverez jamais coupable.

AMPHITRION.

Dieux grans & petits, ſuperieurs & ſubalternes ; Natures Immortelles ! Je vous apelle

ſent fort bien, *homo ex gladiatore*, un homme qui a été gladiateur, & qui ne l'eſt plus : ils poutroient donc dire dans le même ſens, *mulier ex viro*, une femme qui auroit été homme, & qui ne la ſeroit plus.

pelle generalement toutes ! Faites moi justice. Et toi, Sosie, au moins me connois tu?

SOSIE:

Pas tout à fait, Monsieur : mais *tellement quellement.*

AMPHITRION:

N'ai-je pas soupé hier au soir dans Nôtre Navire au Port Persique ?

ALCMENE:

De mon côté, j'ai aussi des Gens qui peuvent confirmer ce que j'ai avancé.

AMPHITRION:

Quelles Gens ?

ALCMENE:

Des temoins oculaires.

AMPHITRION:

Quels contes venez vous me faire avec vos temoins ?

ALCMENE:

Il est vrai que je n'en ai pas suffisamment; car il n'y a eu que Sosie qui ait assisté à nôtre entre-vuë.

SOSIE:

Plus je pense à cette afaire-là, plus je m'y perds comme dans un labirinte, ou dans un abîme. Voici, neanmoins dans cette Piece si mêlée, le noeu qui me paroît le plus vraisemblable. Je croi, Monsieur, que vous avez un substitut : ce sera sans doute, un autre Amphitrion. Cet honnête homme là, vous aimant comme un autre lui même, fait en vôtre absence, toutes vos affaires Domestiques; il fait obligeamment, genereusement toutes vos fonctions tant d'Epoux

d'Epoux que de Pere de Famille. Sur quoi je bâtis ma conjecture, c'eſt ce ſecond *Moi qui jouë ſi bien des poins.* Comme donc, il y deux Soſies, ce qu'on ne peut aſſez admirer : il pourroit fort bien y avoir auſſi deux Amphitrions, ce qui ſeroit encore plus digne d'Admiration. Dans le ſerieux, je ne ſaurois m'empêcher de ſoupçonner que quelque ſcelerat de Magicien fourbe Madame par des *preſtiges*, & ſe divertit de ſa credulité.

ALCMENE:

Je le jure par la Monarchie Univerſelle du Souverain Maitre de l'Univers ; je le jure par Junon, la Reine des Meres de famille, cette premiere Deeſſe que je dois venerer & craindre : oui, je jure par l'Union ſouvent *diſcordante* de leur Mariage Divinement inceſtueux : Vous êtes ſur la Terre l'unique Mortel qui ait joint ſon Corps au mien ; & pas un homme n'a eu aſſez mauvaiſe opinion de ma vertu pour me propoſer un Commerce impur & illegitime.

AMPHITRION:

Ah, je ſouhaiterois du fond de l'Ame que ce que vous me dites là fût vrai.

ALCMENE.

Je ne dis rien qui ne ſoit très vrai : mais cela m'eſt fort inutile dès que vous ne voulez pas me croire.

AMPHITRION.

Vous êtes femme ; donc un faux ſerment ne vous fait point de peur : vous ſavez jurer ſans rougir.

ALC-

ALCMENE.

Quand une Femme se sent innocente, il lui sied bien de marquer un courage intrepide ; & dès qu'il s'agit de defendre son honneur contre la Calomnie, elle ne peut faire voir trop de constance & de fermeté.

AMPHITRION.

Cela est assez hardi.

ALCMENE.

Telle doit être l'assurance d'une Dame qui n'a rien à se reprocher.

AMPHITRION.

Oui, à qui voudroit vous en croire : mais vôtre chasteté n'est que sur la langue.

ALCMENE.

Puis je entendre cette horrible injure sans mourir de douleur ? O Jupiter ! Pour peu que vous aimiez la Justice, prenez ma cause en main. Vous dites donc, Cruel Epoux, que ie ne suis chaste qu'en paroles ? Et moi je veux vous faire une sincere declaration. Croïez en ce qu'il vous plaira. Je ne fais nul cas de cette Dot materielle que je vous ai aporté en Mariage. Ce que je repute ma vraïe Dot, le voici : c'est la sageſſe, la pudeur, la continence conjugale, le mépris de la volupté defenduë : craindre les Dieux, aimer mes parens, vivre en bonne union avec mes proches, vous être soûmise en tout ce qui est raisonnable ; être liberale envers les Bons, être utile aux Honnêtes Gens. Voila, voila la seule Dot que j'estime ; & à la quelle vous donnez aujourd'hui une atteinte afreuse.

SO-

SOSIE:

Si Madame ne groſſit point *ſa Dot*, ſi elle n'exagere point, nous pouvons nous vanter, nous autres Domeſtiques, d'avoir pour Maitreſſe, le Modèle *de la Vertu Feminine*: cela eſt vrai comme il y a un Pollux au Ciel.

AMPHITRION:

Je me poſſede ſi peu, & j'ai l'eſprit tellement troublé que je ne me conois pas moi même; non ſerieuſement, je ne ſai plus qui je ſuis [1].

SOSIE:

Vous êtes toûjours Amphitrion; ne craignez rien; j'en ſuis très ſûr, & je veux bien en repondre moi. Mais trouvez bon, Monſieur, que je vous donne un avis. C'eſt de prendre ſi bien garde à vous que vous n'alliez pas perdre vôtre Perſonne; car depuis nôtre retour du grand voïage, les Hommes prennent la mode de troquer *leur Individualité*, & de s'entre changer juſqu'à n'être plus les mêmes.

AM-

[1] Plaute fait dire à Amphitrion, *Delinitus ſum profecto*, ſurement! *je ſuis trompé* par enchantement; ou je ſuis empoiſonné: car les Enchanteurs & les Empoiſonneurs avoient coutume de faire perir les gens par un breuvage aſſaiſonné de miel, & par la douceur d'un chant mortel.

Delinire eſt proprement amadoüer par de belles paroles, ſurprendre par des cajoleries, & par des ruſes. Anacreon dit, Et *Cupidon qui eſt là, tâche d'attraper la Belle, & de lui perſuader de faire des nôces ſans tant de ceremonies*: & dans un autre endroit; *juſques à quand ès tu réſolu de me ſurprendre par tes ruſes?*

AMPHITRION:

Madame ! Ne vous imaginez pas que la choſe en demeure-là : je veux abſolument demêler ce cahos ; & pour voir clair dans une affaire ſi horriblement embrouillée, je la pouſſerai juſqu'à la derniere extremité.

ALCMENE:

Vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir ; j'en prens Pollux à temoin.

AMPHITRION:

Mais, Madame, répondez à cette propoſition-ci. Je ſuis revenu de Nôtre Expedition avec le Seigneur Naucrate, vôtre Parent ; & il eſt encore dans le Vaiſſeau qui nous a tranſporté tous deux : j'ai envie de l'amener ici. Ne voulez vous pas conſentir qu'il ſoit l'Arbitre & le Juge de Nôtre diferent : je n'en doute point ; car par quel endroit le recuſeriez vous ? Si donc Vôtre Couſin prouve la fauſſeté, l'impoſſibilité du Fait que vous afirmez, à quoi vous Condamnerez vous ? Alleguerez vous encore, quelque raiſon pour ſoûtenir que vous n'avez point merité la *Repudiation* ?

ALCMENE:

Si on me trouve coupable, j'aqûeſcerai à tout.

AMPHITRION:

Soit ! je vous prens au mot ; Nous ſommes d'accord. Toi Soſie ? Fais entrer ces Captifs Teleboïens. Je cours, de ce pas, chercher Naucrate ; & je l'engagerai à ſortir du Vaiſſeau pour revenir avec moi.

SO-

SOSIE:

Oh ça! Madame: Nous ſommes ſeuls à preſent; & comme perſonne ne nous ecoute, nous pouvons parler en toute ſureté. Faites moi la grace d'uſer d'une entiere franchiſe, & de ne me rien déguiſer. Eſt il vrai qu'il y a dans le Palais un certain homme qui prend le nom de Soſie, & qui, d'ailleurs, me reſſemble ſi bien generalement en tout que, en bonne Conſcience, je ne ſai ſi c'eſt moi qui ſuis lui, ſi c'eſt lui qui eſt moi; ou ſi nous ne ſommes tous deux qu'une même, *Creature Humaine.*

ALCMENE:

Retire toi d'auprès de Moi! hors d'ici tout à l'heure, digne Valet d'un digne Maitre!

SOSIE:

C'eſt à moi d'obeir, Madame: je m'en vais puiſque vous l'ordonnez [1]. Me voila mal païé de ma confiance! Nouvelle obligation que j'ai au Soſie batant! ce maudit *Moi-là* eſt né pour mon malheur.

ALCMENE:

Dieu Caſtor! Peut on aſſez admirer la bizare

[1] Le Texte porte, *Abeo ſi jubes, je m'en vais ſi vous me l'ordonnez. Abire* eſt un terme dont on ſe ſervoit ordinairement quand on affranchiſſoit les Eſclaves: car on leur diſoit *abi, va t-en.* Comme donc Alcmene dit à Soſie, *abin? t'en iras tu?* il le prend comme ſi elle avoit prononcé ce mot-là pour le mettre en Liberté: C'eſt pourquoi il lui répond: *Oui-da, Madame, je m'en irai ſi vous me le commandez: c'eſt à dire, ſi vous voulez, je ſerai vôtre affranchi:* mais cela ne peut ſe rendre en nôtre Langue.

[1] Dans

bizare conduite de Mon Mari? Il me traite d'adultere, il m'insulte, il me menace de me repudier : & cela pourquoi? parce que je l'ai reçu comme toute sage Epouse doit recevoir son Epoux, sur tout après une longue absence. Quoi qu'il en soit, j'espere que mon Cousin Naucrate dissipera mes tenèbres, & qu'il m'instruira de tout le Mistere.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

JUPITER.

JUPITER :

Je suis cet Amphitrion supposé qui jette les deux Epoux dans le plus furieux embarras qui ait peut-être jamais été. Sosie est mon valet esclave ; &, pour peu qu'il y aille de mon utilité, mon Sosie redevient le Dieu Mercure. Je suis logé, je demeure au dernier & au plus haut etage de l'Univers [1]. De tems en tems, & quand l'envie m'en prend, je me fais Jupiter. Certaine

[1] Dans l'Original : *Cœnaculum* : c'étoit l'endroit le plus proche des tuiles, & que les plus petites gens occupoient ordinairement : c'est pourquoi on les apelloit *Cenacularienes* du terme *Cenaculum*. Vn Commentateur dit qu'on ne montoit point, par l'escalier, à ce dernier étage, mais par une echelle. Au reste le badinage roule sur le mot *Cenaculum* : car si le Poëte l'entend

taine neceſſité, que je ne nomme point, m'oblige-t-elle à dêcendre ici? Tout auſſi tôt je me refais Amphitrion; & je quite promptement l'equipage du Monarque du Monde, pour m'habiller en General Thebain.

Or

tend de Iupiter, ce Dieu a raiſon de dire qu'il demeure immediatement au deſſous du toit & des tuiles de l'Vnivers. Si Plaute parle de l'Acteur; c'eſt un homme qui ſe raille de ſon apartement ſupreme & de ſa pauvreté. Ecoutons Pallas.

In ſuperiore qui habito Cœnaculo, moi qui habite le lieu le plus élevé. Ce Vers là a le même caractere de grandeur qui ſe trouve dans le Vers Grec dont il a été tiré, & qui ſignifie, *Iupiter qui habite les plus hautes maiſons.* Mais voici en quoi l'adreſſe de Plaute eſt merveilleuſe; c'eſt de l'avoir appliqué de maniere qu'il convient à Iupiter qui eſt Dieu, & à celui qui le repreſente qui n'eſt qu'un homme, & un homme eſclave. Iupiter, comme Dieu, habite le plus haut étage, c'eſt à dire le Ciel. Et le Cômedien qui le repreſente, habite auſſi le plus haut étage, c'eſt à dire, au plus haut de la Maiſon, près des tuiles, où les pauvres ont coutume de loger. Ennius a dit *cœnacula maxima Cœli*, les grans apartemens du Ciel.

Que Nôtre Poëte ſoit l'inventeur de fine equivoque, je n'ai nulle peine à le croire; il avoit aſſez de genie pour cela: Cependant, je pancherois plus volontiers vers la negative. On attribuë aux Aureurs, ſur tout aux Anciens tant de choſes aux quelles ils n'ont jamais penſé? Dans *les Dialogues des Morts*, Homere aſſure, qu'on trouve chez lui quantité de Miſteres qui n'y furent jamais. D'ailleurs, c'eſt faire honneur à nôtre Comique de penſer qu'il n'a point voulu confondre la Repreſentation avec l'Action: helas! il ne viole que trop ſouvent cette regle du Théatre; en quoi il choque le bon ſens. Enfin, il me paroit plus probable qu'on doit ce double ſens à la ſubtilité de quelque Interprète, qui, ce me ſemble, n'a pourtant pas eu beſoin d'une *adreſſe merveilleuſe* pour le trouver.

Or je reviens maintenant pour deux raiſons : la premiere, c'eſt pour vous marquer ma conſideration, & pour vous faire honneur ; ne voulant pas que la Comedie commencée, & qui vous a deja diverti, demeure imparfaite. Mon autre motif ? c'eſt de ſecourir Alcmène : Amphitrion, ſon Mari, l'accuſe d'Adultere ; & cependant elle eſt innocente comme elle l'étoit la premiere nuit de ſes Nôces. Ce ſeroit donc un nouveau ſujet de murmurer, & de crier contre moi, qui n'ai deja que trop d'hiſtoires ſur mon Compte, ſi on la rendoit reſponſable de la fourberie & de l'impoſture que je lui fais.

A preſent, je vais continuër le Perſonnage d'Amphitrion ſur le même pié que je l'ai commencé : je vais reprendre ſon Image & ſa Reſſemblance ſous laquelle vous m'avez deja vu une fois. Tout ce qui s'eſt fait n'étoit encore rien en comparaiſon de ce qui va arriver.

Je vais remplir le Palais de trouble, de deſordre, de confuſion ; ils ne ſauront tous où ils en ſeront. On ne doit pas ſe ſcandaliſer, de ce que Jupiter, chargé du Gouvernement du Monde, fardeau terriblement peſant ! faſſe quelques Malices, fuſſent elles noires, pour ſe delaſſer ; qu'il prenne même des plaiſirs criminels.

Mais à la fin, & pour denoüer la Pièce, j'ouvrirai le Rideau, j'ôterai le Maſque ; &, mettant en evidence la verité de la choſe, je tournerai le Jeu en ſerieux. Je prêterai auſſi à Ma Maitreſſe mon Bras à Mi-

racles, quand il en ſera tems : je la ferai accoucher d'un ſeul Enfantement, & ſans douleur [1], des deux fruits vivans qu'elle porte, & dont l'ainé, qui eſt de la fabrique conjugale, ſera nommé Iphiclus ; & le *Cadet*, à la conception du quel je me ſuis beaucoup apliqué, portera le Nom *d'Hercule*, Nom qui fera grand bruit, auſſi bien que la Maſſuë. J'ai commandé à Mercure de me ſuivre, afin de lui donner mes ordres en cas de beſoin. Mais je voi Ma Junon terreſtre : il faut que je m'aproche ſans qu'elle me voïe ſi tôt.

ACTE

[1] Les Interprètes qui veulent entendre ici les douleurs de l'eſprit, ſe ſont fort trompez ; car lorſque Bromia dit dans la premiere Scene de l'Act. V. *ubi utero exorti dolores, ut ſolent puerperæ* ; lors *qu'Alcmene ſentit les premieres douleurs que les femmes qui ſont en travail d'enfant ont acoutumé d'avoir* ; ces Commentateurs devoient remarquer que cette ſervante ne jugeoit de ces douleurs que par le ſecours que la Princeſſe demandoit aux Dieux : auſſi Bromie dit elle huit vers plus bas,

Neque gementem, neque plorantem noſtrum quiſquam audivimus ;

Ita profecto ſine dolore peperit

Aucun de nous ne l'a ouïe ni gemir ni crier ;

Tant il eſt certain que elle a accouché ſans douleur.

Au reſte elle a le même Privilege que Latone dans Callimaque, la Mere de Mahomet dans l'Alcoran ; &c. toute auſſi vrais les uns que les autres.

[1] La

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE.

ALCMENE, JUPITER.

ALCMENE:

Il me ſemble que ce malheureux Palais ſe ſoit changé pour moi en priſon : je ne ſaurois plus m'y ſouffrir [1]. Mon Mari me traiter d'infidèle, de debauchée, de perdue; enfin, Mon Epoux me reprocher un adultere ! Oh Jupiter ! tu ſais ce qui en eſt; & puiſque tu vois tout, tu ſais que mon corps

[1] La conduite du Poëte eſt admirable pour le Theatre. Amphitrion étoit allé chercher Naucrate, & ne devoit pas retourner ſi tôt. Cependant Iupiter fait la premiere Scene du premier Acte ; & comme le Monologue eut ennuïé s'il avoit été long, Plaute trouve un expedient fort naturel de faire ſortir Alcmene ; & par là, il produit un raccommodement qui fait tout le jeu qui ſe paſſe dans le quatrième Acte.

Cette conduite-là eſt judicieuſe : mais les genies mediocres n'y trouveront point *l'admirable* : Quel bon Dramatique n'en feroit autant ? la Nature du Sujet ne ſuggeroit elle pas de ſoi un tel expedient ? Mais les eſprits tranſcendans & ſublimes, aïant la vuë plus perçante que le Commun, decouvrent bien auſſi d'autres beautez. Chez les gens de la baſſe & moïenne Region, l'Admiration vient de l'Ignorance : mais nos Aigles, en ſavoit, *admirent*, par lumiere & par penetration. Quant à ce qu'on allegue que Plaute à eu peur que le Monologue de Iupiter ne fût ennuïeux par ſa longueur ; cette crainte-là ne l'inquietoit guére ; il y paroit dans pluſieurs de ſes Comedies.

[1] Il

n'a jamais ſervi à l'Impudicité. Etrange caprice, prodigieuſe bizarerie de cet homme-là ! Ce qui s'eſt réellement, effectivement paſſé dans le Particulier du Mariage, il proteſte, il jure que cela n'eſt point ; & il fait une vie de Furieux & d'Enragé. Au contraire : ce qui n'eſt jamais arrivé ; ce que je n'ai jamais commis, & plûtôt ſouffrir mille morts que de le commettre ! Il veut abſolument que cela ſe ſoit fait. Pour qui, donc, me prend cet indigne Epoux ? S'imagine-t-il que je regarderai cela comme une bagatelle, comme une ſotiſe ; encore trop heureuſe de l'apaiſer, & d'obtenir ma grace ! Si cela eſt, il s'abuſe bien groſſierement. Non, foi de Femme de bien & d'honneur, il n'en ira pas comme il penſe, & l'afaire n'en demeurera pas-là. Je ne ſouffrirai jamais qu'on m'impute fauſſement l'infamie de l'adultere. Ainſi je me ſeparerai d'avec mon Calomniateur ; oui je le quiterai pour jamais ; ou il me fera ſatisfaction : je pretens qu'il ſe juſtifie auprès de moi ; & que de plus, il jure que il ne veut pas avoir dit les paroles qu'il a proferé contre mon innocence [1].

JU-

[1] Il y avoit deux moïens de Juſtifications, le ſerment, ou *la Palinodie*. L'exemple du ſerment viendra bien tôt : la *Palinodie* étoit quand l'*Offenſeur* declaroit, devant témoins, qu'il voudroit n'avoir pas dit ou fait la choſe dont il eſt coupable. Ce n'eſt là qu'un avant goût en comparaiſon de la Note ſuivante.

Ou qu'il me faſſe ſatisfaction, & qu'il jure &c. Bel exemple de la ſatisfaction qu'on devoit faire à ceux qu'on avoit offenſé

Pre-

JUPITER:

Si je veux contenter mon amour, il faut me reſoudre à faire ce que ma belle Maitreſſe demande-là; puiſque ma tromperie a ruiné Amphitrion dans le cœur de ſon Epouſe; & que ma Paſſion a ſuſcité de facheuſes afaires à cette Dame qui n'a contribüé en rien à ſe les attirer. Or à preſent la colere du General, & les duretez qu'il a dit à ſa Femme, *me vont tomber ſur le Corps*, quoique, comme vous ſavez, je ſois bien eloigné de m'être emporté contre elle, & de lui avoir rien dit de desobligeant.

ALCMENE:

Mais le voila juſtement l'auteur de mon infortune; je le voi cet injuſte Jaloux qui me rend aſſez malheureuſe pour être difa-

Premierement on leur demandoit pardon, en marquant du repentir à la Partie lezée; & en l'aſſurant qu'on voudroit n'avoir point commis la faute. En ſuite; on proteſtoit, par un ſerment, que la Perſonne offenſée étoit Perſonne d'honneur, & qu'elle n'avoit nullement merité une telle injure.

Terence a fort bien expliqué cet uſage là dans les Adelphes, Act. 2. Sc. 1.

Novi ego veſtra hæc, nellem factum;
Ius jurandum dabitur te eſſe
Indignum injuria hac. Indignis cum egomet ſim acceptus modis.

Je conois vos manieres. Je voudrois ne l'avoir point fait. Je ſuis prêt à vous jurer que vous ne meritez pas ce traitement. Cependant j'aurai été traité comme un Coquin. C'eſt ſur cela que Pacuve-ſe fonde, quand il dit, agreablement, que les ſermens s'emploïent, tous les jours, pour nettoïer & pour effacer les injures qu'on a fait.

Quibus cotidie parva noxa abſtergeantur.

Les

mée & deshonorée par mon propre Mari.

JUPITER:

Je viens, Mon aimable & chere Moitié, pour cauſer un peu avec vous : pourquoi tourner la tête ? fais-je peur aujourd'hui ? craignez vous de me regarder ?

ALCMENE:

Le cœur n'eſt pas moins detourné que la tête : j'ai toûjours repugné à jetter les yeux ſur mes Ennemis.

JUPITER:

Vos Ennemis [1] ? Quel gros mot par rapport à moi!

ALCMENE:

Oui, vous êtes mon Ennemi! Je le dis comme je le penſe : à moins que vous ne ſoûteniez encore que cette verité-là eſt une fauſſeté.

JUPITER:

Vous portez trop loin la modeſtie & la pudeur [2].

ALCMENE:

Vous plait il vous arrêter, Monſieur ? Ne pouvez vous pas tenir vôtre main en repos ?

[1] Les femmes qui, par divorce, étoient ſepatées, donnoient le nom d'Ennemi à leurs anciens Epoux.

[2] Dans l'Original: *Nimis verecunda es, vous avez trop de pudeur.* Seneque dit, *ferat jacentes in terram oculos ; adverſus officioſum Salutatorem inhumana potius quam inverecunda ſit :* Qu'elle marche les yeux baiſſez ; & ſi elle rencontre quelcun qui la ſalüe trop gracieuſement, que elle ſoit plutôt farouche, que d'agir contre la pudeur. D'autre veulent, neanmoins, que le mot *Verecunda* ſignifie ici une femme trop delicate, & qui prend tout au pié de la Lettre.

[3] Plaute

pos? Vous avez vraïment fort bonne grace de vouloir me careſſer! Si vous aviez ſeulement un grain de bon ſens, un peu de ſageſſe & d'honneur, voudriez vous, ſoit dans le ſerieux, ſoit par divertiſſement, avoir *le tête à tête Conjugal* avec une Femme qui paſſe dans vôtre eſprit pour une Impudique, & que vous declarez hautement vous avoir rompu la Foi: pour renouër avec une telle Epouſe, il faudroit que vous fuſſiez plus inſenſé que le plus grand des fous.

JUPITER:

Si j'ai dit que vous vous etiez laiſſée ſuborner, il ne s'enſuit pas que cela ſoit: je ſuis même bien perſuadé du contraire; & je ne ſuis retourné ici que pour me laver de ma faute pretenduë. Jamais rien ne m'a été plus ſenſible, jamais rien ne m'a plus chagriné, Madame, que quand j'ai apris vôtre colere contre Moi. Pourquoi, donc, direz vous, me taxer de cette infamie-là? Je vais vous le dire. Vrai comme le Temple de Pollux, ce n'a point été par aucun ſoupçon contre vôtre chaſteté: mais je voulois ſonder, eprouver la diſpoſition de vôtre Ame ſur cette matiere-là: j'étois curieux de voir comment vous prendriez mon imputation; & à quel parti vous vous determineriez pour la repouſſer, ou pour la ſouffrir. Au reſte: Ma divine, Mon adorable Alcmène, il y a déja quelque tems que je vous en avois parlé pour rire [1] & pour

[1] Plaute dit *ridiculi cauſa*, *par badinage & pour plaiſanter.* Car les Anciens ſe ſervoient du mot *ridicule* dans

badiner, je vous avois parlé à peu près ſur le même ton : vous n'avez qu'à le demander à ce Soſie-ci.

ALCMENE:

Pourquoi n'amenez vous pas le Couſin Naucrate ? Vous alliez le querir, diſiez-vous, pour rendre temoignage que il étoit abſolument impoſſible que vous fuſſiez venu ici la Nuit en queſtion.

JUPITER:

Vous ne devez pas prendre ſerieuſement ce qui n'eſt qu'un badinage & qu'un jeu [1].

ALCMENE:

Ah, ſi vous pouviez concevoir à quel tourment, à quelle torture vous m'avez mis le Cœur ! Il n'y a que Jupiter & Moi qui le ſachions.

JUPITER:

Au nom de ce même Cœur, qui m'eſt plus cher que le Mien; par cette Main droite

dans un ſens different du nôtre. La Phraſe du Poëte eſt. *Si quid dictum eſt per jocum,*

Non æquum eſt id te ſerio prævortier

[1] S'il s'eſt dit quelque choſe par enjoûment, vous ne devez pas le prendre au ſerieux, *Serio* peut être ici un adverbe; & c'eſt le ſens que j'ai ſuivi dans ma Traduction. Mais il ne faut pas diſconvenir auſſi qu'il peut être un nom, & que la Phraſe Latine peut recevoir ſon ſens: ſi je vous ai dit quelque choſe en raillant, il n'eſt pas juſte que vous vous y arrêtiez plûtôt qu'à ce que je vous dis le plus ſerieuſement du monde. Vous ne devez pas preferer cela à ce que je vous dis preſentement. Comme il a dit dans la troiſieme Scene du premier Acte.

Ne me uxorem prævertiſſe dicant præ Republica.

De peur qu'on ne m'accuſe de preferer ma femme aux affaires generales.

[1] Les

te que je demande à baiſer ; je vous prie, Madame, je vous ſuplie, je vous conjure de m'accorder ma grace : pardon, pardon ! Ne ſoïez plus en colere, & rendez moi toute vôtre tendreſſe.

ALCMENE.

Cela eſt deja fait : j'ai detruit, j'ai refuté d'avance l'afront par ma bonne conduite & par ma vertu. Mais puiſque vous confeſſez à preſent que je n'ai point commis de mauvaiſe action par raport à mon honneur, je veux auſſi, une bonne fois, pour tout, me mettre à couvert des reproches d'impudicité [1]. Ainſi, Monſieur, avec vôtre per-

[1] Les Interpretes n'ont point entendu ce paſſage, dit Mad. Dacier ; ils ont cru que Alcmene vouloit dire, *puiſque vous me reconoiſſez innocente, je ne vous dirai rien de deshonnête.* Mais ce ſens là ſe detruit de ſoi même. Quelle obſcenité Alcmene auroit elle pu dire ici à Amphitrion, puiſque dans la chaleur de la colere, elle ne lui avoit parlé qu'avec beaucoup de moderation & de retenuë ? Le ſens que j'ai ſuivi dans ma Traduction me paroit le ſeul veritable ; la ſuite même le fait voir. Ceſar ſemble avoir imité ce paſſage là quand il a dit que la femme d'un homme de ſon rang, doit être non ſeulement innocente, mais même exempte de tout ſoupçon.

Ie reſpecte trop la Nimphe du Parnaſſe, pour mettre ici tout ce que je penſe de la Remarque. Ie me contente d'une choſe, & je ne puis gagner ſur moi de ne point la faire. Ie vais citer cet endroit que l'illuſtre Traductrice prétend n'avoir été conu qu'à elle ſeule : je joindrai au texte Latin nos deux interpretations ; après quoi je me ſoûmettrai aveuglément à la deciſion de tout Conoiſſeur equitable & deſintereſſé.

Ego feci verba virtute irrita
Nunc quando factis me impudicis abſtines ;
Ab impudicis dictis averto volo.

M. Da-

miſſion, nous nous ſeparerons d'accord de Parties: gardez ce qui eſt à vous [1]; & rendez moi ce qui m'apartient. N'ordonnerez vous pas à quelques Domeſtiques de m'accompagner [2].

JUPITER:

Etes vous en vôtre bon ſens?

ALCMENE:

Si vous me refuſez compagnie: ſavez vous ce que je ferai? Je partirai ſeule ſous les

M. D. Ie ſai que ma vertu eſt au deſſus de tout ce que vous avez pu dire contre moi; mais ce n'eſt pas aſſez que vous reconoiſſiez preſentement mon innocence: *pourquoi faloit il avoir un ſi cruel ſoupçon & me dire des paroles ſi outrageuſes?*

G. Cela eſt deja fait: j'ai détruit, j'ai refuté d'avance l'afront par ma bonne conduite & par ma vertu. *Mais puiſque vous confeſſez, à preſent que je n'ai point commis de mauvaiſe action, par raport à mon honneur, je veux auſſi une bonne fois pour tout, me mettre à couvert de tout reproche d'impudicité.*

[1] L'Original: *Valeas: tibi habeas res tuas; portez vous bien; & prenez tout ce qui vous apartient.* C'étoit la formule dont on ſe ſervoit, dans une rupture de mariage. La loi portoit: *ſi un Mari ſe ſepare d'avec ſa femme, il lui ordonnera de reprendre ſon bien, ſes nipes, &c. & il lui ôtera les cleſs.* Ciceron dans la ſeconde Philippique: *il commanda à ſa bateleuſe d'épouſe, de reprendre tout ce qui étoit à elle; & conformement à la loi des douze Tables, il lui ôta les cleſs & la chaſſa.*

[2] L'Original: *Iubent'ire comites? Ne me faites vous pas accompagner?* De tout tems, les Femmes d'une haute diſtinction n'ont jamais paru en public ſans être bien accompagnées; non ſeulement, parce que cela fait briller l'éclat de leur grandeur; mais auſſi, à cauſe que par là, elles produiſent, devant le Monde, des témoins de leur vie & de leurs mœurs.

[1] L'Ori-

lès auſpices de ma Chaſteté ; ma pudeur me tiendra lieu de Conductrice & de Guide [1].

JUPITER.

Aux Dieux ne plaiſe que je vous laiſſe executer un deſſein ſi deſeſperé ! Demeurez, Madame, demeurez ; j'ai un expedient plus court & plus doux pour vous tirer d'inquietude. C'eſt de faire tel ſerment que vous voudrez me preſcrire [2], que je reconnois, & reconoitrai toujours mon Epouſe pour une Femme auſſi honnête, auſſi ſage, auſſi incorruptible qu'il y en ait ſur la Terre [3] : Si, comme un Sacrilege, & comme un.

[1] L'Original : *ſi non jubes,*

Ibi egomet comitem pudicitiam duxero.

Si vous ne l'ordonnez pas, je menerai la chaſteté avec moi.

Ce paſſage là eſt fort joli. Alcmene dit que ſi Amphitrion lui refuſe ſes femmes, elle s'en ira ſeule avec la *Pudeur* dont elle ſe fait une ſuivante qu'il ne ſauroit lui ôter.

[2] L'Original : *Arbitratu tuo, à votre volonté.* Car les Offenſez dreſſoient eux mêmes le formulaire du ſerment qu'ils vouloient que l'Offenſeur leur fît.

[3] L'Original : *Me meam pudicam eſſe uxorem arbitratier, que je croi mon Epouſe femme de bien & d'honneur.*

On n'a point vu la fineſſe de ce paſſage-là. Iupiter parle de Iunon, & Alcmene croit qu'il parle d'elle. C'eſt encore-là une de ces heureuſes decouvertes dont Mad. Dacier s'attribuë la gloire : il peut fort bien être que elle a raiſon de s'en ſavoir bon gré. Avec tout cela ; je ne voi rien qui empêche que Iupiter ne parle rondement ; & en faux Amphitrion. Alcmène, agiſſant de bonne foi, n'étoit elle pas chaſte dans ſon adultére ? D'ailleurs, Iupiter auroit commis un gros menſonge, voire un Sacrilege, ſi, *par reſtriction mentale*, il avoit entendu ſa Moitié celeſte :

un Parjure, je viens jamais à rompre ce Vœu-là, je te prie, Jupiter le plus Grand & le plus Puiſſant des Dieux, d'être toûjours irrité contre Amphitrion!

ALCMENE:

Ah que plûtôt il lui ſoit toujours favorable!

JUPITER:

Eſperez que vôtre ſouhait ſera accompli; car je ne fauſſerai jamais le ſerment que j'ai fait pour vous. He bien! avec une ſureté auſſi bonne que celle d'avoir pour Caution un auſſi grand Seigneur que Jupiter, vous ne ſerez plus fachée?

ALCMENE:

Non, Cher Epoux, vous m'avez deſarmée; je ſuis contente.

JUPITER:

Vous prenez le parti de la Raiſon. Voïez vous, Madame? Il arrive dans la Vie Humaine pluſieurs accidens de cette nature-là. Quelle eſt la grande route que les Hommes tiennent dans leur courſe rapide vers la Mort? C'eſt un chemin où ils rencontrent ſucceſſivement, alternativement le Bon & le Mauvais, le Bien & le Mal [1]. Les Mortels prennent du Plaiſir; Preſque toujours

celeſte: La bonne Dame, avec toute ſa *pruderie*, ne laiſſoit pas de *Cocufier* ſon Mari. Demandez à feu M. Baile, dans ſon Dictionaire, à l'Article *Junon*.

[1] Plaute, parlant de la Vie Humaine & des Mortels dit

Capiunt voluptates; capiunt rurſum miſerias.

Ils ont des plaiſirs; & enſuite, ils ont des miſeres.

Les Latins diſoient *Miſere*:

tout

jours le Plaiſir eſt ſuivi de la douleur : La Joïe vient ; &, après une viſite fort courte, elle cède la place au Chagrin ; enfin, on rit & on pleure ; on ſe rejoüit & on ſe plaint ; on eſt content & on murmure. Tel eſt le petit trajet de l'Homme depuis le berceau juſqu'au cercueuil. Les Hommes ſe fâchent, ſe querellent, rompent, & deviennent ennemis ; puis ils ſe *defachent*, ils s'adouciſſent, ils ſe raprochent, ils s'acommodent ; & il ne paroit point qu'ils aïent été brouillez. Mais quand il arrive entr'eux des demêlez pareils au Nôtre ; lorſque, la diſcorde ſe fourrant dans le Mariage, ce qui n'eſt rien moins que rare, les *Conjoints* entrent en diſpute & en diferent ; la Paix gagne-t-elle le deſſus ? la Tendreſſe chaſſe-t-elle la Diviſion, ou du moins l'ecarte-t-elle pour quelques jours ? ces Epoux qu'on auroit cru devoir s'entre-haïr, s'entre-deteſter toute la vie, s'aiment la moitié plus qu'auparavant.

ALCMENE.

Vous deviez être ſur vos gardes pour ne

pour *ennui*, *chagrin*, *inquietude*. Terence dans la premiere Scene du troiſiéme Acte de l'Eunuque.

Quaſi ubi illam expuerit miſeriam ex animo ; Comme pour chaſſer tous les chagrins de ſon eſprit. Et dans les Adelphes, IV. V.

Niſi me credo huic natum eſſe rei ; ferundis miſeriis ; ſi non que je me croi né pour être accablé de chagrins. Saluſte a emploïé le terme *miſere* dans le même ſens. *Igitur ubi animus ex multis miſeriis atque periculis requievit. Auſſi-tôt donc que je fus delivré de beaucoup* d'inquietudes & de dangers.

Dans

pas dire des choſes ſi offenſantes : mais puiſque vous même, qui avez fait la faute, tâchez de la reparer, c'eſt à moi de prendre patience.

JUPITER.

Puiſque nous ſommes d'accord, Madame, nôtre premier ſoin doit être de nous aquiter envers les Dieux. Faites donc, s'il vous plait, atteindre les vaſes [1], & preparer tout ce qui eſt neceſſaire pour le Sacrifice. Je veux païer exactement à Jupiter

[1] Dans l'Original : *Vaſa pura*, *des Vaſes purs* ; c'eſt à dire qui ne ſervoient qu'aux Sacrifices. Quelque fois le mot *Pur* ſe prend pour *ſimple* : Comme *l'argent pur* ſe dit par opoſition *a l'argent ouvragé*.

Les Romains apelloient pur tout ce qui n'avoit ſervi à rien de profane : Car ils auroient cru un Sacrifice inutile ou imparfait, s'ils y avoient emploïé des Vaiſſeaux dont on ſe ſeroit ſervi pour quelque uſage domeſtique. Cette Coûrume-là étoit paſſée des Iuifs chez les Païens : c'eſt ce qui paroit par pluſieurs endroits ; & ſur tout parce que les Iuifs obſervent encore aujourd'hui dans leurs fêtes & dans leur Ceremonies.

Ce qu'on nous débite-là n'eſt, dans le fond, qu'une ſimple Conjecture : elle n'a pas même toute la probabilité requiſe : Car, outre le peu de Commerce des Anciens Iuifs avec les autres Nations, pourquoi les Païens, qui n'avoient pas moins de veneration pour leur Culte, que les Iuifs pour la Religion de Moiſe, n'auront ils pas pris chez eux la coutume de ne pas mêler les urenciles de l'Autel avec ceux de la Cuiſine ? Quant à la preuve tirée de l'uſage preſent des Iuifs, je n'y voi abſolument goute : *Les Iuifs* font encore aujourd'hui telle choſe : *ergo* les Païens avoient tiré cette choſe là des Iuifs : où eſt le nœu de la conſequence ? quel raport entre les deux propoſitions ?

[1] Le

piter ce que je lui promis à l'Armée [1], en cas que je revinſſe chez Moi, plein de vie & de ſanté.

ALCMENE:

Vous ne ſauriez, Monſieur, me donner une commiſſion qui me ſoit plus agreable; je pourvoirai à tout.

JUPITER:

Qu'on faſſe venir Soſie: il faut qu'il aille inviter Blepharon, le Pilote qui a été dans mon Vaiſſeau, à venir diner avec nous. Il nous fera rire avec ſon eſtomac à jeun [2], quand, prenant Amphitrion *au Collet*, je le ferai ſortir de ſa Maiſon.

ALCMENE:

J'admire de le voir parler ſeul, & à l'écart: quel miſtere me fait il là? Mais on ouvre la porte: c'eſt Soſie.

ACTE TROISIEME.

SCENE TROISIEME.

JUPITER, ALCMENE, SOSIE.

SOSIE.

Me voici, Monſieur le General: qu'y a-t-il

[1] Le Texte dit *apud Legionem*, *chez la Legion*. Il eſt bon de remarquer *Legion* au ſingulier pour dire l'Armée. Mad. Dacier croit en avoir vû quelque exemple dans les Anciens; & chez elle, le ſeul, *il me ſemble*, vaut une autorité de grand poids.

[2] Ce qui ſuit fait voir que Jupiter dit cela tout bas, & tourné vers l'Amphiteatre, ou les Spectateurs.

a-t-il pour vôtre ſervice? Ordonnez ſeulement; & vous verrez ma diligence, & mon empreſſement à obeïr.

JUPITER.

Bien venu! Je vais te dire ce que je te veux.

SOSIE.

Permettez qu'auparavant je m'informe d'une choſe à laquelle je m'intereſſe, je m'intereſſe? on ne peut pas d'avantage. Seriez vous bien rentrez *en bon menage*, par hazard? Vous me ſemblez paiſibles, contens, gais; là, tout comme ſi vous etiez prets à vous deshabiller pour coucher enſemble. Cela me fait plaiſir; je ne m'en ſens de joie; & pour vous montrer, Monſieur, que, *Dieu merci*, nous ſavons un peu nôtre metier, écoutez ma philoſophie. Tout Valet de merite, comme moi par exemple, doit copier, par ſon viſage & par ſon air, le viſage, c'eſt à dire l'air de ſon Maitre & de ſa Maitreſſe. Monſieur & Madame ſont ils chagrins? Il faut, *bon gré*, *mal gré* que le Valet le ſoit auſſi, eût il trouvé une bourſe d'or. Mais Monſieur & Madame ſont ils dans la joïe? Le Valet doit rire eût il perdu ce qu'il avoit de plus cher. Dites donc, je vous prie, Monſieur; *tout de bon eſt ce que vous vous r'aimez*?

JUPITER.

Tu te moque de moi: comme ſi tu ne ſavois pas bien que je badinois!

SO-

SOSIE:

Quoi! ce n'étoit que pour rire? Il faut que je ſois un grand ſot! J'ai cru, comme je croi mourir un jour à mon grand regret pourtant; j'ai cru que vous parliez ſerieuſement, & que vous aviez alors la Verité dans la bouche. Mais auſſi qui ne s'y fût trompé? Allez, Monſieur: vous n'entendez pas mal à vous contrefaire.

JUPITER:

Ma Femme a bien voulu recevoir mon excuſe; & elle m'a pardonné.

SOSIE:

Cela eſt plus que bien. Vive une bonne Femme! Etant ſi rare, elle devroit bien être immortelle.

JUPITER:

Je vais entrer pour offrir le Sacrifice: c'eſt le Vœu que j'ai fait, comme tu ſais, quand je commandois les Troupes.

SOSIE:

Vous ne ſauriez mieux faire; car les Dieux, n'aimant point qu'on leur manque de parole, ſavent prendre leur tems pour ſe faire raiſon: ſur tout, le Seigneur Jupiter; il n'oublie rien, & il eſt vindicatif *comme un Diable.*

JUPITER:

Je voi bien que ce Dieu-là n'eſt pas de tes amis; tu as aparemment tes raiſons pour craindre ſa vangeance. Mais ce n'eſt pas de quoi ils s'agit. Pendant la Ceremonie Sacrée de l'Action de graces, tu iras à nôtre Vaiſſeau; & tu diras de ma part au Pilote Blepharon qu'il vienne diner avec Moi.

Moi. Dès que le Sacrifice ſera fini nous nous mettrons à table [1].

SOSIE:

Table & *diner*: à l'agreable ſon de ces Mots, il n'y a rien que je ne faſſe. Je cours, Monſieur: comptez que vous me reverrez ici lorſqu'à peine croirez vous que je ſois arrivé-là.

JUPITER:

Fais donc bonne diligence; tu ne peux pas revenir trop tôt.

ALCMÉNE:

Avez vous encore quelque choſe à me preſcrire, Monſieur? Qu'eſt-ce qui empêche que je n'aille là dedans, pour donner ordre à tout?

JUPITER:

C'eſt fort bien aviſer: oui, Madame, allez; & faites vôtre poſſible afin que rien ne manque au feſtin des Dieux, ni au Nôtre.

ALCMENE:

Vous viendrez ſi tôt qu'il vous plaira, Monſieur: je vous promets que vous n'aurez point la peine d'attendre.

JUPITER:

Vous parlez admirablement bien, & en femme

[1] L'Original: *Vt re divinâ factâ mecum prandat. afin qu'après le Sacrifice il dine avec moi.* C'étoit une coutume religieuſement obſervée chez les Anciens, de faire couper une partie des victimes immolées, & de s'en régaler avec les Parens & les Amis: on regardoit cet uſage-là comme un ſigne de *Communion* & d'Amitié *fraternelle*.

femme qui fait tout ſon plaiſir de complaire à ſon Mari. Bon ! en voila deja deux d'atrapez, la Dame & ſon Eſclave : ils croïent fermement que je ſuis Amphitrion ; & ils ſe donneroient à toutes les Furies du Tartare plûtôt que d'en demordre. Ils ſe trompent très fort, neanmoins ; & pour la condition, il y a du raport d'Amphitrion à Moi, cent & cent mille fois moins que d'un Moucheron à un Geant.

A preſent, Soſie le Celeſte, Soſie Dieu, il eſt tems que tu dêcende : tu m'entens nonobſtant nôtre immenſe eloignement. Amphitrion va venir : N'omets rien pour lui interdire la porte de ſon Palais, & pour l'écarter de ſa Maiſon : mets en œuvre tes ruſes, & tes artifices ; emploie toute cette adreſſe divine que tu as à tromper & à fourber : Enfin ſoûtiens contre le Maitre le Rôle que tu as ſi bien joüé contre le Valet. N'épargne point le Generalat ; un Dieu ne reſpècte point la Grandeur Humaine. Je veux donc que tu amuſe mon Rival, que tu le jouës, que tu le faſſe enrager, pendant que *je prendrai mes ebats* avec ma Femme *d'uſage* Fais donc cela comme tu ſais que je l'entens ; & rens moi ce ſervice-là pour faciliter le Sacrifice que je vais offrir dévotement *à Moi Même*.

ACTE

ACTE TROISIE'ME.

SCENE QUATRIEME.

MERCURE.

MERCURE:

Gare, gare ! Place, place ! Que tout ſe Monde recule ; ſerrez les rangs, & retirez vous tous du chemin ; laiſſez le paſſage libre. Que Perſonne ne ſoit aſſez hardi pour ſe preſenter devant Moi. Car, par Hercule, qui eſt encore dans le ventre de ſa Mere [1], pourquoi me ſera-t-il moins permis, à moi qui ſuis une Divinité, de menacer tout un Peuple ſi on ne me laiſſe paſſer, que de menacer *un Goujat* de Comedie [2] ? Celui-ci raporte que tout va bien dans le Vaiſ-

[1] *Qui eſt encore dans le ventre de ſa mere :* avec ces paroles-là, le jurement pouvoit paſſer dans la bouche de Mercure. Autrement il eſt à preſumer que le Comique a voulu divertir, en faiſant jurer ſon Acteur par un homme, ou un Dieu qui n'avoit point encore fait ſon entrée dans le Monde. Car un Comedien n'eſt pas obligé d'y regarder de ſi près, ni d'être bon Chronologiſte.

[2] *Quam ſervulo in Comœdiis.* Qu'un vil Eſclave dans les Comedies ; ce ſont les paroles du Texte. Il paroit ici manifeſtement, dit un Interprete, que l'*Amphitrion* n'eſt pas la premiere Comedie que Plaute ait mis ſur le Théatre ; & qu'il faut, tout au moins, que ce ſoit la quatrième. Cet Ecrivain la donne en preuve, que la même choſe ſe trouvant dans *le Marchand*, *le Stic*, & *la Monſtrueuſe*, il s'enſuit evidement que ces trois piéces avoient été joüées avant l'Am-

Vaiſſeau, ou que *le Vieux* arrivera bien-tôt. Pour Moi ? J'obéis à Jupiter ; & c'eſt expreſſement par ſon Ordre que je me tranſporte ici. N'eſt il donc pas bien plus juſte qu'on m'élargiſſe le paſſage, & qu'on ſe retire de mon chemin? Mon Pere m'apelle : je le ſuis ; j'execute ſon commandement ; & tel qu'un bon Fils doit être à l'égard de ſon Pere, je le ſuis à l'égard du Mien. J'ai l'honneur de le ſervir dans ſon *Concubinage* ; & ſans ma complaiſance qui eſt auſſi grande que celle d'un Paraſite, il ne joüiroit pas ſi tranquilement de ſes Amours *libidineuſes* : j'excite, je ſuis prêt à tout, j'avertis, je me mets de belle humeur. Si quelque choſe fait

l'Amphitrion. Ie ne voudrois pas garantir la ſolidité d'un tel raiſonnement. Paſſons à une Note mieux fondée ſur la vraiſemblance & ſur le bon ſens.

Plaute lance ici un trait de Satire contre les *Dramatiques* de ſon tems, qui ne pouvoient demêler une intrigue de leurs Pièces qu'en introduiſant un Eſclave qui venoit fort à la hâte, annoncer l'arrivée d'un Vaiſſeau, la venuë d'un Vieillard, &c. Terence a fait la même choſe dans le Prologue de l'Heautontim.

Ne ille pro ſe dictum exiſtimet
Qui nuper fecit ſervo currenti deceſſe Populum

Que l'Auteur de cette Pièce-là où on voit un Eſclave courir par la ruë, devant qui tout le monde ſe retire, que cet Auteur-là, dis-je, ne prenne pas cela pour Soi.

Irati adventum ſenis, l'arrivée d'un Vieillard irrité : Acidalius croïoit qu'on devoit lire *ingrati*, *ingrat* : Mais ſurement il s'eſt trompé. Terence dans le même Prologue. *Ne ſemper ſervos currens, iratus Senex, Edax Paraſitus, Sycophanta autem impudens ; Afin que je ne vous preſente pas toûjours* ſur la Scene un Eſclave qui fait l'empreſſé, un Vieillard en colere, un Paraſite *vorace*, un fourbe impudent.

L'Oti-

fait plaiſir à Mon Pere, ce plaiſir-là eſt incomparablement plus grand pour Moi. Par exemple : Mon Pere fait l'amour ; & *lui fin !* Il ſatisfait ſa convoitiſe, n'a-t-il pas raiſon ? Il n'eſt rien tel que de ſe contenter ; c'eſt-là proprement ce qu'on peut apeller joüir de *Soi*. Pourquoi mon Pere ne feroit il pas neceſſairement ce que tous les hommes font ? à condition, neanmoins, que ce ſoit ſans frais & ſans peril [1].

Ce que Mon Pere exige actuellement de mon ſervice, c'eſt que je plaiſante Amphitrion, & que je vous faſſe rire à ſes depens : Oh que je m'y emploïrai bravement ! Oui, Meſſieurs les Spectateurs, vous m'allez voir le duper & le joüer d'une grande force. Etes vous impatiens de conoitre mon deſſein ? Le voici : je me mettrai ſur la tête une Couronne de fleurs [2], comme ſi j'étois en debauche, & je ferai ſemblant d'avoir trop bu. Je monterai ſur la Plate-forme ; &

[1] L'Original : *Dum id modo fiat bene ; pourvu que cela ſe faſſe de la bonne maniere.* Les Gloſſateurs traduiſent *pourvu qu'il n'y ait rien contre les lois ;* comme ſi on pouvoit, ſans violer les lois, refuſer à quelcun l'entrée de ſa Maiſon, & le contraindre, par violence, à s'en eloigner. Ils n'ont donc aſſurement point attrapé le ſens de Mercure : ce Dieu *maſque* veut dire que les Mortels doivent ſe regler ſur l'exemple de Iupiter, pourvu que cela ſe faſſe ſans trop de depenſe & ſans danger. A l'école donc pauvres Interprètes, à l'école tous chez une jeune fille !

[2] Les Grecs & les Romains ſe couronnoient de fleurs dans la debauche, s'imaginant qu'elles avoient la vertu d'empêcher l'Ivreſſe. Athenée fait mention, en pluſieurs endroits, de ces Couronnes-là.

[1] L'Ori-

& de là j'obligerai mon homme à ſe retirer au plus vîte ; je vous répons qu'il ne demandera pas ſon reſte. Lors qu'il approchera d'ici, je l'arroſerai ſi bien que, ſans avoir bu, il ſera copieuſement humecté d'en haut [1]. En ſuite, le miſerable Soſie ne tardera guére à païer cherement cette mauvaiſe ondée : car tout ce que je dirai, & tout ce que je ferai de mon haut retranchement, Amphitrion le mettra ſur le compte, ſur le dos de ſon Eſclave. Que celui-ci s'en tire comme il pourra ! Qu'eſt ce que cela me fait à moi ? Ne dois-je pas obeir à celui qui, par une amourette comme celle-ci, m'a fait Dieu ? Ne ſuis-je pas obligé de me conformer en tout à ſa divine Volonté, ſans me mettre en peine ſi elle eſt juſte ou injuſte, ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe. Mais j'aperçois Amphitrion : je lui garde une Scene à laquelle il ne s'attend pas : comment je vais le mener ! Bien entendu que vous continûrez dans vôtre attention. Il eſt donc tems que j'entre : je prendrai l'habit qui me con-

[1] L'Original : *Faciam ut ſit madidus Sobrius ; Ie le rendrai mouillé & Sobre en même tems.* La Plaiſanterie tombe ſur le mot *madidus*, qui ſignifie arroſé, trempé, ſoit en dehors, ſoit au dedans. Mercure dit donc qu'Amphitrion, ſans avoir bu, ne laiſſera pas d'être bien mouillé. Enfin Mercure, Valet entend qu'il jettera de l'eau ſur le General Thebain ; & cela paroit par un Vers que Nonius cite ſur le mot *matella*, *pot de chambre* ; vers qui ſera dans la ſeconde Scene du quatrième Acte.

Ne tu poſtules matellam unam infundi in caput ; ne m'oblige point, par ton importunité, à te jetter un pot d'eau ſur la téte.

conviendra le mieux : je monterai promptement au haut de la Maiſon ; & j'empêcherai bien mon homme d'en aprocher de trop près.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

AMPHITRION:

Oh, les Dieux & les Deeſſes puiſſent ſavoir l'endroit où le Couſin Naucrate s'eſt niché ! Il n'eſt point dans le Vaiſſeau ; & je me ſuis donné une peine inutile d'aller l'y chercher : je ne l'ai point trouvé non plus chez lui ; & tous ceux à qui j'ai demandé de ſes nouvelles dans la Ville m'ont aſſuré qu'ils ne l'avoient point vu. Il n'y a point de ruë, de carfour de place publique, de Temple où je ne l'aïe cherché ; j'ai rodé par tout : point de Naucrate, & je n'ai fait que me fatiguer inutilement ; je n'en puis plus de laſſitude.

A preſent, je retourne au Logis : ce n'eſt pourtant pas pour m'y delaſſer : c'eſt pour queſtionner encore ma Femme ſur ſon avanture amoureuſe. Je veux, à quelque prix que ce ſoit, conoitre cet Amant heureux qui m'a planté ſur le front *les armes d'Acteon*. L'Honneur eſt plus que la Vie ; & par conſequent, plûtôt mourir que de ne point aprofondir cette afaire-là, que de ne pas m'en éclaircir

cir tout à fait. Mais ils ont fermé la porte. Oh oh! Voila encore une nouveauté : c'eſt aparemment une ſuite ; & cela ſe fait par raport à ce qui eſt arrivé. Il faut que je frape. Oh là! qu'on ouvre! Oh la, quelcun ! N'y a-t-il donc perſonne pour venir à la porte?

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE:

Qui eſt là bas?

AMPHITRION:

Moi.

MERCURE:

Qui eſt donc ce Monſieur *Moi* qui répond ſi fierement.

AMPHITRION:

Il me ſemble que j'ai droit de parler ainſi; ne reconois tu pas ma voix?

MERCURE:

Veux tu ceſſer de fraper, veux tu t'arrêter, qui que tu ſois? Tu caſſes la tête à Jupiter; & je ſuis ſur que tous les Dieux te veulent du mal de ce que tu romps ainſi nôtre Porte.

AMPHITRION:

Comment cela?

MERCURE:

Comment cela? C'eſt qu'aſſurement, tu ſeras miſerable toute ta vie.

AMPHITRION:

Soſie !

MERCURE:

Hé bien ! Oui, je ſuis Soſie ; à moins que tu ne t'imagine que j'ai perdu le ſouvenir de ma Perſonne. Mais que me veux tu ?

AMPHITRION:

Scelerat ! Quoi, tu as l'efronterie de demander auſſi ce que je te veux ?

MERCURE:

Oui-dà, je te le demande : tu as preſque caſſé les gonds de Nôtre Porte. Impertinent que tu es ! Crois tu donc, Monſieur le Fou, que le Public ſe cotiſera pour nous en donner d'autres ? Qu'as tu à me regarder, gros Etourdi ? Qu'eſt ce qu'il te faut à preſent ? Parles, qui es tu ?

AMPHITRION:

Pendart à foüet ! Ton impudence va juſqu'à demander qui je ſuis ? Toi dont la vilaine peau eſt la deſtruction, & la mort des verges [1] : le jour ne ſe paſſera point que tu ne te rachette, à haut prix, de ton inſolence : je te ferai tant foüeter que tu ſeras comme un lépreux ; Compte là deſſus.

MER-

[1] Il y a dans le Texte, *Vlmorum acheruns*, *l'Enfer des Ormes* ; c'eſt à dire, ſuivant un Paraphraſte. *Gouffre de Verges faites de branches d'Orme* : ainſi pouvoit on nommer un Eſclave ſi mechant & ſi ſcelerat, que pour le châtier ſelon ſon merite, il faloit emploïer ſur ſon dos un Orme tout entier. *Acherunx*, *l'Acheron* eſt le domicile de la mort & des morts : Ce terme là eſt originairement Grec, & ſignifie proprement *ſans joïe*. En effet ; je croi qu'on ne rit guere dans l'autre Monde.

MERCURE:

Il faut neceſſairement que tu aïe été un prodigue dans ta jeuneſſe.

AMPHITRION:

La raiſon ?

MERCURE.

Parce que dans ta vieilleſſe tu me prie de te faire un gros preſent d'infortune.

AMPHITRION:

*A ton grand malheur ta langue empoiſonnée profere-t-elle aujourd'hui ces froides railleries, chetif Eſclave, & né d'Eſclave !

MERCURE:

Il eſt vrai ; je ſuis incivil à ton egard : mais je veux reparer ma faute ; & pour te faire autant d'honneur que je t'ai marqué de mepris, je t'offre un Sacrifice [1].

AMPHITRION:

Qu'entens tu par-là.

MERCURE:

C'eſt qu'au lieu de victime, je te preſente un grand malheur [2] ; ou, pour mieux dire, c'eſt que je t'immole toi même à l'Infortune.

[1] Amphitrion, penetré d'une juſte colere de ce que Mercure, qu'il prenoit pour ſon Eſclave, le traitoit avec la derniere brutalité ; le faux Soſie, pour apaiſer ce Prince, s'engage à lui offrir un Sacrifice. C'étoit le premier & le plus grand de tous les honneurs : mais, pour divertir & faire tire l'Aſſemblée, il ajoute que la Victime de ce Sacrifice-là ſera l'infortune.

[2] *Quia enim te mactо infortunio*, dit nôtre Comique ; *parce que je s'immole au malheur.* Mactare eſt un terme dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices quand on faiſoit des

AMPHITRION:

C'eſt donc là le Sacrifice que tu m'offres, Boureau ? Tiens ! Tant que je garderai ma forme humaine [1] ; & à moins que les Dieux ne me metamorfoſent dans le tranſport de fureur où je ſuis, je te ferai porter aujourd'hui une bonne charge de cuir de Beuf: Ce ſera ainſi, Victime de Saturne [2], Eſclave Carthaginois, deſtiné à apaiſer par ſa mort,

des offrandes aux Divinitez. Ce terme-là ſignifie proprement *magis auctare, augmenter davantage.* Car, par exemple, quand on diſoit à un Dieu, *Soïez accru de ce gateau* là, on vouloit dire par-là que ce gateau ſervît à accroître ſon honneur, ſa gloire, & le Zèle de ſes Devots. Et comme on emploïoit ce terme-là à d'autres uſages, & qu'on diſoit, *mactare honore, mactare infortunio*, Mercure joue fort plaiſamment ſur l'equivoque de ce mot-là. Il dit qu'il Sacrifie à Amphitrion, parce qu'il emploie le mot uſité pour le Sacrifice, au quel mot *mactare*, il joint celui *d'infortunium*, ce qui cauſe une agreable ſurpriſe aux Spectateurs qui ne s'attendoient à rien moins qu'à voir les deux termes enſemble. Au reſte, on ne peut pas rendre en François ce badinage-là, qui, dans le fond, n'eſt qu'un de ces petits jeux de mots, à qui le bon gout a ôté le peu de ce qu'ils avoient.

[1] L'Original : *Niſi formam dii hodie meam perduint ; Amoins que les Dieux ne detruiſent aujourd'hui ma forme.* Il fait alluſion aux Fables où des hommes, par la violence de la colere, de la douleur, ou de l'amour, perdent la figure humaine, & ſont metamorphoſez en d'autres Etres. Amphitrion veut donc dire, qu'à moins que les Dieux ne le transforment ſubitement, le Soſie prétendu ſera puni cruellement de ſon inſolence.

[2] L'Original : *Faxo ut bubulis coriis onuſtus ſis Saturni hoſtia ; Je te ferai tant fouëter avec des courroïes de cuir de beuf, que tu ſeras comme une Victime de Saturne.*

Les Carthaginois avoient la barbare coutume d'immoler

mort, ce Dieu irrité, ce ſera de cette manier là que je t'immolerai dans la torture & dans les tourmens. Mais que ne décens tu, que ne ſors tu, Maraud, homme tout devoüé aux etrivieres!

MERCURE.

Spectre, de nuit [1]! ſais tu à qui tu parles? Je ſuis ma foi, bien homme à m'epouvanter de tes menaces! Ecoute ma declaration: ſi tu ne t'enfuis au plus vîte; ſi tu continue à heurter; ſi tu touches ſeulement du petit doigt à Nôtre Porte, je te lancerai ſur la tête cette tuile que je tiens; mais je te la jetterai d'une ſi grande force que tu en cracheras la langue & les dents.

AMPHITRION:

Comment, double Pendard, tu m'em-

moler leurs enfans déja grans à Saturne, lors qu'ils s'imaginoient que ce Dieu étoit irrité contre eux. Mais enfin, cédant à la force de la Nature, ils voloient des enfans; ils les élevoient en la place des leurs, les abandonnant en ſuite au Couteau de leur impie, de leur execrable Religion. Amphitrion menace donc le faux Soſie, comme s'il ne l'avoit élevé chez lui que pour en faire une Victime de Saturne. C'eſt ici un trait de Satire contre les Carthaginois, avec qui les Romains étoient actuellement en Guerre, quand on jouoit *l'Amphitrion*.

[1] L'Original: *Larva umbratilis, Phantôme à l'ombre.* Apulée dit dans le même ſens *larvalis forma, figure Phantaſtique*, c'eſt à dire, *Spectre & Ombre*; ou *Ombre de Spectre*, qui de ſoi n'eſt *qu'une ombre*; Comme s'il diſoit, *Ombre de Ombre*; *Phantôme de Phantôme.* Mercure dit cela pour marquer plus de mepris à Amphitrion, deja vieux, qui aparoiſſoit de nuit, tems propre aux Spectres & aux Ombres.

[1] L'O-

pêcheras d'entrer chez Moi ? Tu m'ôteras la liberté de fraper à ma porte ? Tout à l'heure je veux en defaire tous les gonds.

MERCURE:

Tu ne ceſſeras point ?

AMPHITRION:

Non, Coquin je ne ceſſerai pas.

MERCURE:

En attendant la tuile, reçois, par proviſion, ce pot d'eau dont je t'arroſe.

AMPHITRION:

Mechant ! Quoi à ton Maitre ? Que Jupiter, & Mercure ne me faſſent jamais de bien ! ſi, en cas que je puiſſe mettre aujourd'hui la main ſur toi, je ne te rens pas, pour le reſte de tes jours, le plus malheureux de tous les hommes.

MERCURE:

Il faut, certainement, bon homme, que tu aïes fait aujourd'hui tes devotions au Dieu de la Vendange [1].

AMPHITRION:

A quoi le remarque tu, Miſerable ?

MERCURE:

C'eſt par ce que tu me prens pour ton Valet.

AM-

[1] L'Original: *Bacchanal te exercuiſſe, que tu as fait Bacchanale. Bacchanal* étoit le lieu où demeuroient ordinairement les Bacchantes, c'eſt à dire des femmes agitées par des fureurs que le Dieu du Vin leur inſpiroit. Car les Anciens croïoient, avec leur ſuperſtition ordinaire, que Baccus, Cerés & la Lune rendoient les Gens furieux : On nommoit les *Tranſportez* de Bacchus, *Bacchi*; Ceux de Ceres, *Cereriti*, *Cerriti*, *Ceriti*; & ceux de la Lune, *Lunatici*, encore aujourd'hui, Lunatiques.

AMPHITRION:

Comment, je te prens pour mon Valet? N'es tu donc plus mon Eſclave?

MERCURE:

Va dans les Enfers, avec ton Eſclavage! Je ne conois point d'autre Maitre qu'Amphitrion.

AMPHITRION:

Aurois je bien perdu ma figure? Soſie ne me point reconoitre? C'eſt ce qui me jette dans un etonnement profond. Il faut que je voïe ſi je ſuis encore Moi, ou que je me cherche ſi je ſuis perdu. Dis moi Soſie! ſi je ne ſuis point Amphitrion, qui crois tu donc que je ſois! Vois tu dans ma Perſonne quelque choſe qui demente Amphitrion?

MERCURE:

Toi Amphitrion! *Ah*, *Ah*, *Ah*, *Ah*! Qui n'en riroit? As tu la cervelle droite? Pauvre Vieillard! je te l'ai deja dit; aſſurement tu as celebré la *Bacchanale*: à moins que tu ne ſois ivre ou fou, peux tu demander à un autre qui tu es? Retire toi; c'eſt un bon avis que je te donne. Ne ſois point incommode; croi moi pour ton profit; ne trouble point les plaiſirs du Maitre du logis; c'eſt lui qui eſt le vrai Amphitrion: étant revenu aujourd'hui de l'Armée, il eſt couché avec ſa Femme; & aparement ils s'occupent à autre choſe qu'à dormir.

AMPHITRION:

Avec quelle Femme?

MERCURE:

Plaiſante demande! la *Poligamie*, ou la

pluralité des Femmes eſt elle permiſe ? Il eſt couché avec Alcmène, ſa belle & illuſtre Epouſe.

AMPHITRION:

Couché avec Alcmène, grans Dieux ! Couché avec Alcmene ? hé ! qui, qui eſt cet homme là ?

MERCURE:

Quelle part y prens tu, je te prie ? Poſſède toi ſi tu peux : te voila comme ſi tu étois agité d'un mauvais Genie. Ie t'ai deja dit qu'Amphitrion, mon Maitre, etoit l'Epoux. Ainſi, garde toi bien de le troubler dans ſa jouïſſance.

AMPHITRION:

De qui joüit il ?

MERCURE:

Ahïe ! Patience m'echape ; & ſi tu prétens que je te ſerve de jouët, il t'arrivera malheur ?

AMPHITRION:

Oblige moi de ne point te fâcher, Mon Soſie.

MERCURE:

Tu te radoucis, donc ? J'en ſuis bien aiſe pour l'amour de toi. Amphitrion joüit d'Alcmène.

AMPHITRION:

Dans la même chambre ?

MERCURE:

Oh pour celui là ! Non : *l'un eſt au Grenier, l'autre à la Cave.* Tu es un grand fât, Mon Ami. Non ſeulement ils couchent dans le même apartement : mais, ce qui eſt bien plus, ils occupent le même lit ; & je ne

ne doute point que s'ils ne ſont pas actuellement aux priſes amoureuſes, ils n'y retournent bientôt.

AMPHITRION:

Ah je ſuis au deſeſpoir!

MERCURE:

Il regarde comme un grand mal ce qui eſt un bien; car après tout, prêter ſa femme? c'eſt comme ſi on louöit un Champ ſterile pour lui procurer une meilleure culture.

AMPHITRION:

Soſie!

MERCURE:

Peſte ſoit du butor avec ſon Soſie! Voila je ne ſai combien de fois qu'il m'apoſtrophe.

AMPHITRION:

Avouë franchement la choſe: n'eſt il pas vrai, Maraud, que tu me conois bien?

MERCURE:

Oui, je conois en toi un perſonnage fort incommode; & qui acheteroit volontiers des procès, tant il a l'Ame chicaneuſe.

AMPHITRION:

Encore m'inſulter? Mais peux tu nier que je ſuis Amphitrion ton Maitre?

MERCURE:

Toi Amphitrion? Tu ſerois plûtôt Bacchus [1] ou Silene. Combien de fois veux tu me faire repeter? Faut il te redire qu'Amphi-

[1] Le Texte dit, *Tu Bacchus es, tu es Baccus.* Comme s'il diſoit, non ſeulement Baccus te tranſporte de ſa fureur: mais tu es lui, tu es ſa fureur même.

phitrion, Mon Maitre, eſt entre les bras d'Alcmène ſon Epouſe ? Si tu perſiſte dans ton opiniatreté *à chanter toûjours ſur la même note*, ſais tu ce que je ferai ? J'irai avertir Amphitrion : curieux de te voir & de t'entendre, je l'amenerai ici : mais je t'avertis en même tems, que tu auras tout ſujet de te repentir.

AMPHITRION:

Ta menace ne m'effraïe nullement: qu'il paroiſſe ce faux Amphitrion, qu'il paroiſſe! Veuille le Ciel que pour la recompenſe de mes bonnes Actions je ſois privé pour jamais de ma Patrie, de ma Maiſon, de ma Femme, de mon Domeſtique, & de ma forme ou de Moi même.

MERCURE:

Oui, ſûrement, je vais querir Amphitrion : mais pendant que j'irai je te conſeille de t'eloigner promptement de Nôtre Porte. Meſſieurs ! je vous le dis tout bas; [1] je ne doute point que Jupiter n'ait achevé

[2] L'Original : *Credo jam qua volebat Sacrificia, ad epulum perduxit; je croi qu'il a conduit ſon Sacrifice juſqu'au repas, & qu'il eſt ſur le point de finir la Ceremonie.* Mercure dit ce Vers, comme s'il n'eût parlé qu'à ſoi : pour en comprendre le ſens, on doit ſe ſouvenir que Jupiter avoit fait ſemblant d'envoïer querir Blepharon pour diner avec lui après le Sacrifice. C'eſt donc comme ſi Mercure diſoit, ironiquement : *Je croi que mon Pere a fini le Sacrifice qu'il devoit offrir à ſa Divinité, auſſi bien que ſon repas avec Blepharon.* Il eſt donc viſible que par ce Sacrifice & par ce repas, Mercure n'entend autre choſe que le *couchage* du Dieu Adultere avec l'innocente Alcmène.

[1] La

vé le Sacrifice & le festin, c'est à dire qu'il n'ait fini avec Alcmène. Oh ça ! Va t-en donc Mon Ami ; car je te jure que si tu continuë à nous importuner, je te Sacrifierai ; non tu ne m'echaperas point.

ACTE QUATRIEME.

SCENE TROISIEME.

AMPHITRION, BLEPHARON, SOSIE.

AMPHITRION:

Je vous apelle à temoin. Grans Dieux! Quelles Furies, quels Diables troublent toute nôtre Maison? quels evenemens monstrueux, quels prodiges trouvais-je chez Moi à mon retour de la Guerre! La Fable dit qu'anciennement il y eut en Arcadie des hommes de l'Attique changez en bêtes feroces [1], que ces *Metamorphosez* resterent dans leur nouvel etat, & que jamais depuis

[1] La Grece, & l'Arcadie, qui n'en étoit pas la Contrée la moins fameuse, a été comme un grand Théatre sur lequel les Poëtes ont representé leurs Metamorphoses, & leur Transformations fabuleuses. Il semble que pline ait voulu parler de ceci, au Chapitre 22. du livre huitième : Evanthes, dit il, qui n'est pas un des Auteurs Grecs le moins estimé, dit que les peuples d'Arcadie ont ecrit qu'un homme de la race d'un certain Anteus, étant conduit à un étang du Païs; après avoir pendu ses habits à un Chene, & passé l'Etang à la nage, se retira dans les deserts ; qu'il y fut metamorphosé en loup ; qu'il se mit avec les autres animaux de cette vilaine & mechante Espèce ; & demeura neuf ans parmi eux.

Que

leurs Parens ne les reconurent. Certainement ce n'étoient pas là des fictions ; & ce qui arrive chez nous fait assez voir que ces anciens prodiges pretendus fabuleux, étoient reels, & doivent être censez historiques.

BLEPHARON:

Qu'est ce que c'est que cela Sosie ! Ce que j'entens me plonge dans le dernier étonnement. Tu as trouvé, dis tu, devant le Palais un homme qui se disoit Sosie, & qui te ressemblait parfaitement ?

SOSIE:

Je le dis, & il n'est rien de si vrai. Mais vous, Seigneur Blepharon, le Cœur ne vous palpite-t-il point un peu ? J'ai produit un autre Sosie. D'Amphitrion est emané un second

Que pendant ce tems là, il ne fit point de mal aux hommes ; qu'aïant repassé le même Etang, il reprit sa premiere forme ; revenant au même état où il étoit auparavant, excepté qu'il avoit vieilli de neuf ans. On pouvoit pourtant douter de la conformité du Passage de Plaute avec celui de Pline. Celui-ci dit que la Metamorphose des Descendans d'Anteus ne dura que neuf ans, au lieu que Ceux dont parle Plaute, ne recouvrerent plus leur ancienne forme, & ne furent jamais reconus de leurs parens. Mais il peut être aussi que quelcun de ces *Transformez*, aïant oublié de repasser l'Etang, ne fut jamais *debêtifié*. Ce conte, tout impertinent qu'il est, n'est pas le seul qui fût dans l'Histoire des Arcadiens : c'étoient les Peuples du Monde les plus credules ; on ne parloit chez eux que d'enchantemens ; & il est fort probable que c'est par cette raison-là qu'ils passoient pour sorciers. Au reste : Amphitrion se compare à ces Arcadiens metamorphosez, à cause que ses Gens ne le reconoissoient point, & qu'ils le chassoient de chez soi.

L'O-

cond Amphitrion : Que ſavez vous ſi, par hazard, il ne ſortiroit point auſſi de vôtre figure feconde un nouveau Blepharon? Faſſe le Ciel que, ſans avoir diné, il vous arrive la même avanture qu'à moi; & que vous ſoïez perſuadé de la choſe d'auſſi bonne foi que je le ſuis! Quelle conſolation pour moi, ſi je voïois qu'on vous caſſât les dents, & qu'on vous meurtrît tout le viſage à coups de poing! Car vous ſaurez que ce *peſte* de Moi qui ſuis delà m'a horriblement maltraité.

BLEPHARON.

En verité cela eſt ſurprenant, prodigieux, tout à fait inconcevable. Mais je croi que nous ne ferons pas mal d'avancer: Si je ne me trompe, je voi Amphitrion qui nous attend; & d'ailleurs, comme il eſt tems de dîner, mes boïaux font grand bruit.

AMPHITRION.

Mais pourquoi cherchai-je des exemples chez les Etrangers? N'aſſure-t-on pas qu'il eſt arrivé dans Nôtre Race Thebaine des choſes qui ſurprennent au delà de l'imagination? Le grand Cadmus, lors qu'il cherchoit ſa Sœur Europe, combatit ce fameux ſerpent qui, pour [1] avoir produit des guerriers, fut ſurnommé *Martigène*: Cadmus

[1] L'Original: *Martigenam belluam*, *la bête martigene*. C'eſt ce fameux ſerpent de Thebes, ou ſelon d'autres, le Dragon fils de Mars, que Cadmus tua; & dont aïant ſemé les dents, il en nâquit des Soldats, armez *de pié en cap*. Cette Bête-là eſt appellée *Martigene*, non que le Dieu de la Guerre & des Armées l'eût

tua cette Bête afreuſe ; & lui aïant arraché les dents il les ſema. O merveille, O Miracle ! De cette ſemence ſortirent tout d'un Coup des Soldats *Caſquez*, cuiraſſez, armez de pié en cap ; &, qui plus eſt, ennemis. Ces nouveaux nez, ces fils de la Terre ſuivirent auſſi tôt L'impetüoſité de leur Naturel : ce fut un combat ſanglant ; & on y vit le Frere fondre ſur le Frere, la lance à la main. En ſuite, toute l'Epire fut témoin que le même Cadmus [1], fondateur de la Nation Thebaine, & Hermione ſa femme, & fille de Venus, ramperent ſur la terre, étant l'un & l'autre metamorphoſez en ſerpens. Ainſi l'a ordonné du haut des Cieux Jupiter le Souverain Etre [2] ; ainſi l'a

l'eût engendré ; mais parce qu'il avoit produit des Soldats ; comme ſi on diſoit, *l'engendreur d'hommes Martiaux*. Après tout : on ne voit point à quel ſujet l'Auteur du ſuplément de Plaute, a fait venir ici cette fable-là. Amphitrion ſe plaint de ce qu'on ne le reconoit plus dans ſon Palais : cet Ecrivain a donc raiſon de comparer ici Soſie avec les Metamorphoſez d'Arcadie : mais il a tort de faire venir en cet endroit ci ces dents admirables qui furent une ſemence de Guerriers. Pour ne rien omettre d'une ſi belle fable ; ce fut Minerve qui conſeilla à Cadmus de ſemer les dents du Dragon qu'il avoit tué : il en ſortit tout d'un coup des hommes armez qui ſe ſeparerent en deux bandes, & qui ſe tuërent les uns les autres : il n'en reſta que cinq, de qui les Spartiates ſe vantoient d'être décendus. Avoir un ſerpent pour Fondateur ? l'origine étoit egalement noble & ancienne.

[1] Cadmus étant envoïé par Agenor, pour chercher la belle Europe ſa Sœur, bâtit, chemin faiſant, la Ville de Thèbes : lui & Hermione ſon Epouſe furent changez en ſerpens.

[2] Le Texte : *Vidit Jupiter, ſic ſtatuit ; Jupiter l'a*

l'a voulu le Deſtin [1], ce Maitre abſolu des Dieux & des Hommes : tous les Thebains ; même les plus illuſtres, ſont condamnez à des peines afreuſes pour avoir rempli exactement & glorieuſement leurs devoirs. J'ai le même ſort, je ne le voi que trop : mais je ſouffrirois patiemment une ſi grande violence ; j'eſſuirois les maux les maux les plus inſuportables, ſi j'étois ſur que ma Femme eût encore ſon honneur ; car je ne conois point au Monde de plus grand mal que le *Cocuage* ; je ne ſai même ſi je le ſouffrirois de Jupiter.

SOSIE :

Blepharon ! Ecoutez, je vous prie.

BLE-

vu ; il l'a ordonné comme cela. Amphitrion reconoit ici le pouvoir d'une Volonté divine à laquelle les Grans & les Petits ſont obligez de ſe ſoumettre, lors même que elle opprime l'Innocence, & qu'elle envoïe aux Mortels des maux qu'ils n'ont pas merité. Savoir ſi ce Prince diſoit cela par croïance ou par irone, c'eſt la queſtion.

[1] L'Otiginal : *ſic fatum habet, ainſi va le Deſtin.* Les Anciens attribuoient au Deſtin un pouvoir ſi general & ſi abſolu, que les Dieux, même, n'en étoient pes exceptez : ſi bien que, ſelon eux, Iupiter n'étoit que le premier ſujet de ce Monarque deſpotique : C'étoit-là ſoumettre une Toute-Puiſſance eclairée à une Toute-Puiſſance aveugle ; quelle extravagance ! D'ailleurs ſi le Maitre des Dieux obeiſſoit au Deſtin ; s'il n'étoit que l'executeur de ſes ordres, les prieres & les Sacrifices n'étoient ils pas bien inutiles ? C'eſt tout le contraire à preſent : on croit une Cauſe toute ſage, toute puiſſante, & qui influë generalement ſur le bien & le mal ; & cependant on murmure, on peſte contre la Fortune ; on maudit ſon mauvais ſort.

[1] Plaute

BLEPHARON:

Que veux tu?

SOSIE:

Je preſage quelque choſe de facheux.

BLEPHARON:

Quoi?

SOSIE:

Voïez, voïez, s'il vous plait; Nôtre Amphitrion ſe promène tout ſeul devant ſa porte fermée, comme ce Coureur de fortune qui, voulant faire la Cour à quelque grand & puiſſant Seigneur, vient de grand matin, aſſiége ſa porte, & attend la ſortie du Grand pour lui faire de profondes reverences [1].

BLEPHARON:

Cela n'eſt rien: il attend la faim, & il s'agite pour gagner de l'appetit.

SOSIE:

Certainement, il a uſé de precaution & de diligence; car il a eu ſoin de fermer la porte, de peur que la Faim, qui eſt dehors, ne le prevînt, & ne rentrât avant lui.

BLEPHARON:

Tu as toûjours quelque choſe à dire; & tu glapis comme un Renard.

SOSIE:

Je ne glapis, ni n'aboïe. Mais ſi vous voulez me croire, obſervez ſa poſture, ſa

[1] Plaure emploïe le mot *Salutator*, *Saluëur*. C'étoient ceux qui aſſiegeoient les Portes des Grans: pour mieux marquer leur diligence & leur aſſiduité à faire leur cour, ils venoient bien avant le lever du Soleil; & pour s'ennuïer moins en attendant, ils ſe promenoient devant le Logis du Patron.

ſa contenance & ſon air : il penſe à quelque choſe avec une profonde aplication : je m'imagine qu'il ſuppute des Comptes par toutes les regles de l'Aritmetique. Mais j'ai envie de m'aprocher tout doucement pour l'ecouter : demeurez-là.

AMPHITRION.

Que je crains que les Dieux, jaloux de ma gloire me m'ôtent celle que j'ai aquis ſi legitimement par la defaite des Ennemis. Je voi toute nôtre Maiſon dans un deſordre inimaginable ; & ce qui me met, ſur tout, au deſeſpoir, c'eſt que Ma Femme, devenuë impudique & adultere, me donne par là le coup de la Mort. Mais que puis-je penſer de cette Coupe d'or ? Cela me confond ; je m'y perds abſolument ; car enfin le cachet étoit entier. Outre cela, par quel canal a-t-elle pu ſavoir ce qui s'eſt paſſé à l'Armée, comment i'ai attaqué, j'ai tué le Roi Pterelas ? Ah vraiment ! je commence à ouvrir les yeux, & à decouvrir le jeu : je voi ce que c'eſt, je voi ce que c'eſt. Soſie eſt aſſurement l'auteur de la Machine : voila un de ſes tours ; & après l'inſolence qu'il vient de commettre en m'empêchant d'entrer chez moi, il a bien pu avoir la malice de mentir & de me tromper.

SOSIE.

Il parle de moi : en cela il me fait bien de l'honneur : mais je me defie de ſes loüanges ; tout franc j'aimerois mieux qu'il me laiſſât-là. Ne l'abordons point, je vous prie, avant que nous ſachions ce qu'il a dans l'Ame.

BLE-

BLEPHARON:

Ce que tu voudras.

AMPHITRION:

Si ce pendard-là tombe aujourd'hui *ſous ma patte*, je lui aprendrai ce que c'eſt que de tromper ſon Maitre, que de le fourber; que d'en venir même avec lui juſqu'aux menaces, & juſqu'à l'execution.

SOSIE:

Entendez vous?

BLEPHARON:

Ce qu'il dit eſt aſſez clair pour ne pas s'y meprendre.

SOSIE:

Je voi venir le fardeau: Ah mes pauvres epaules, que je vous plains d'avance! Vous plait il que nous lui parlions? Il s'impatiente; & je n'ignore pas le Proverbe.

BLEPHARON:

Je ne ſai pas ce que tu veux dire: mais quant à la ſouffrance que ta mauvaiſe etoile te prepare? Je croi là deviner, ou peu s'en faut.

SOSIE:

On dit, de vieux tems; *la faim & le retardement provoquent la bile dans le nez* [1].

BLE-

[1] Il y a dans le Texte: *Fames & morabilem in naſum conciunt; la faim & le retardement font venir la bile dans le nez.* Il veut dire que la mauvaiſe humeur d'Amphitrion lui vient d'avoir faim, & d'avoir trop attendu. Il eſt certain auſſi que la colere ſe fait beaucoup conoitre par le ſouffle redoublé des narines; ce qui vient, dit un Auteur, de ce que le mouvement colerique enflant le foïe & preſſant le cœur, nous ſommes

BLEPHARON:

Apellons le d'ici ; mais gaîment & d'un ton de belle humeur. Très humble Serviteur au Seigneur Amphitrion!

AMPHITRION:

J'entens la voix de Blepharon : cela me ſurprend; que me voudroit il? N'importe, je ne ſuis pas faché de le voir; il ſe preſente fort à propos, pour m'aider à convaincre ma Femme de ſa honte & de ſon deshonneur. Qu'eſt ce qui me procure le plaiſir de voir ici Blepharon?

BLEPHARON:

Voila une interrogation que je n'avois pas ſujet de prevoir! Avez vous donc deja oublié que Soſie eſt venu de grand matin au Vaiſſeau, pour m'inviter de vôtre part à venir manger avec vous?

AMPHITRION:

Qui Moi? Moi? C'eſt ce qui ne m'eſt nullement tombé dans l'eſprit. Mais, où eſt il ce ſcelerat?

BLEPHARON:

Qui?

AMPHITRION:

Soſie.

BLEPHARON:

Le voila.

AM-

mes contraints machinalement d'élargir le nez pour nous ſoulager. C'étoit dans ce ſens-là que Theocrite diſoit *la bile eſt dans le nez*. Cela paroit aux lions & aux Chevaux beaucoup plus qu'aux Hommes.

AMPHITRION:

Où? dites donc, où?

BLEPHARON:

Mais! le voila devant vos yeux: comment ne le voïez vous pas? Permettez moi de demander ſi vous êtes devenu aveugle?

AMPHITRION;

Non: mais la fureur me trouble la vuë; à peine puis-je diſtinguer les objets, tant ce Maraud-là m'a mis hors du bon ſens. Tu ne m'échaperas point aujourd'hui, Miſerable! Il faut que je t'etrangle tout à l'heure. Ah, Blepharon, ne me retenez point! laiſſez moi contenter ma juſte rage.

BLEPHARON:

Je vous prie, Monſieur, poſſedez vous aſſez pour m'écouter.

AMPHITRION:

Soit, je vous ecoute. Mais pour toi, Mechant? Tu n'as qu'à te recommander aux Dieux.

SOSIE:

Quel crime ai-je donc fait, Monſieur? Ne ſuis-je pas revenu aſſez tôt? Il m'a été impoſſible de faire plus de diligence: non pas même quand j'euſſe ramé dans l'air avec les ailes de Dedale [1].

BLE-

[1] Le Comique, ou celui qui a rempli la lacune, dit: *Dadaleis tuliſſem remigiis, quand je ſerois venu par les deux rames de Dedale.* C'eſt à dire, avec *les ailes.* Virgile, au ſixieme de l'Eneïde; *Volatille per aera magnùm,*

Remigio alarum; il vole par le vaſte eſpace de l'Air, avec le ſecours de ſa paire d'Ailes. On croit que la fuite de Dédale, pour eviter

BLEPHARON:

He! arrêtez vous, je vous en prie, Mon General, apaiſez vous. En verité nous n'avons pas pu marcher plus vîte.

AM-

ter la colere de Minos Roi de Crète, eſt un fait hiſtorique : non que Dédale ſe ſoit evadé en volant ; mais dans un bon Vaiſſeau : Ainſi le Prince des Poëtes a dit metaphoriquement *remigium alarum* une Paire d'ailes ; à cauſe du raport qu'il y a entre les rames qui fendent l'eau & les ailes qui fendent l'air. Il eſt à remarquer que Soſie ſe ſurpaſſe ici, & qu'il parle en ſavant.

A propos de ce que j'ai dit, *ou celui qui a rempli la Lacune*, voici ce que c'eſt. Tous les Interpretes croïent que depuis le quatorzieme Vers de la ſeconde Scène de l'Acte quatrième, ce n'eſt plus Plaute qui parle, mais quelcun qui lui a ſupplée. Comme tous les Commentateurs enſemble ne font pas de peur à Madame Dacier, elle ne donne pas dans la conjecture commune : Voïons ſa Remarque là deſſus. *Tun' me mactes carnufex, Tu me Sacrificeras, Boureau ?* Les Critiques ont cru que tout ce qui ſuit juſques à la Scène *vos inter vos*, eſt ſupoſé, & que Plaute n'en eſt point l'Auteur. Pour moi, je ne ſai point ſi cela eſt : mais je ſuis bien aſſurée que ce n'eſt pas un Ouvrage des derniers ſiecles, & qu'il eſt fait long tems avant Nonius qui en cite beaucoup de Vers. Il pourroit pourtant bien être que cette preuve-là ne ſeroit pas fort convainquante, & que ceux qui ont pris la peine de remplir ce qui manquoit ici de Plaute, ont recueilli dans Nonius tout ce qu'il cite de cet Amphitrion ; & l'ont inſeré le mieux qu'ils ont pu. Cependant je ne voi rien ici qui ne puiſſe être de Plaute ; & c'eſt quelque fois un bonheur de n'être pas ſi fin.

Cette réfutation eſt aſſaiſonnée de modeſtie ; & Meſſieurs les Critiques n'ont point de priſe ſuffiſante pour s'en formaliſer. Mais à la Remarque ſur le quarante ſixième Vers de la troiſieme Scene du quatrième Acte, la celèbre Traductrice parle bon François ; &, franchiſſant le ſaut, prononce deciſive-

AMPHITRION:

Qu'il ait marché ſur des echaſſes [1], ou qu'il ſoit venu à pas de tortuë, c'eſt de quoi je me ſoucie fort peu. Mais vous ne m'empêcherez jamais de faire perir ce ſcelerat-là ; j'en ai pris une trop ferme reſolution. Tenez, regardez ce toit, ces tuiles, cette porte fermée ; vous voïez en ma perſonne un Maitre mepriſé, moqué, bafoué; enfin un Maitre qui a eſſuïé de ſon chetif Eſclave, les paroles les plus outrageantes.

BLEPHARON:

Quel mal vous a-t-il donc fait?

AMPHITRION:

Quel mal, Bons Dieux! Aparemment il a bien

ciſivement : *Quoique diſent les Critiques, je crois fermement que tout ceci eſt de Plaute.* Coup de maſſuë! Declaration aſſommante! Ils me paroiſſent à plaindre, ces Critiques, d'avoir cette Savante pour Adverſaire. Elle a beau ſe faire *un bonheur de n'être pas ſi fine*, il faut bien que elle ſoit plus penetrante & plus eclairée que ſes Parries, puiſque elle conoit toûjours nôtre Poëte où les autres Doctes le perdent de vuë.

Quelcun dira que nôtre Heroïne de plume auroit fait plus d'honneur à ſon Sexe & à ſa jeuneſſe ſi elle avoit parlé moins affirmativement: Pour moi j'approuve ſa ſincerité ; & je croi qu'elle a raiſon tant dans la choſe, que dans la maniere de l'exprimer.

[1] L'Original porte, *ſive grallatorius, ſoit à pas d'échaſſe.* I'aprens, dit un Gloſſareur, que dans quelques Villes de France, & principalement de Champagne, qui ne ſont point pavées, l'uſage eſt de ſe ſervir d'échaſſe pour marcher par les ruës, à cauſe de la bouë. Le pas d'échaſſe eſt opoſé au pas de tortue : autant celui-ci eſt lent & court, autant l'autre eſt grand & ſpacieux.

[1] Il

a bien fermé la porte : en ſuite il eſt monté ſur le toit ; & de là il m'a empêché d'entrer, même de fraper, en me jettant de l'eau, & me menaçant d'une groſſe tuile ſur la tête ; enfin, il m'a obligé à m'eloigner de chez Moi.

SOSIE.

Moi, Monſieur, j'ai fait tout ce que vous dites-là ?

AMPHITRION:

Oui, oui, toi. Sous quelle peine me defendois tu de heurter ? Tu nie, à preſent, Scelerat ?

SOSIE:

Comment ne le nierois-je pas ? Voici un temoin digne de foi avec qui j'arrive : vous m'avez commandé d'aller promptement le chercher, & de vous l'amener ici, ce que je fais.

AMPHITRION:

Tu dis, pendard, que je te l'avois commandé ?

SOSIE:

Je ne dis que ce qui eſt ; & toute la vraiſemblance eſt de mon côté.

AMPHITRION:

Quand t'ais-je donné cet ordre-là ?

SOSIE:

Pas plus long tems que ce matin, tantôt, tout à l'heure [1], Monſieur ; après vôtre agreable racommodement avec Madame ; *a tel-*

[1] Il y a dans le Texte : *Dudum, jam pridem, modo ; Il y a deja long tems, eh vraïment ! qu'il y a long tems ! tout à l'heure.* C'eſt la même réponſe qu'Alcmène

a telles enſeignes que vous étiez de ſi belle humeur!

AMPHITRION:

Il faut neceſſairement que Bacchus t'ait mis en fureur. Aujourd'hui je n'ai garde de m'adreſſer à ces Divinitez-là [1].

SOSIE:

Helas! Je ne lui ai pas ſeulement fait une pauvre petite priere, non plus qu'à Ceres [2]: je vous jure, à mon grand regret, que d'aujourd-

ne avoit deja fait à ſon Mari, dans la ſeconde Scene de l'Acte ſecond Vers 60. Il y a pourtant une difference; c'eſt que la crainte d'être bien batu fait perdre la tramontane à Soſie; le pauvre *Diable*, croïant ſentir déja le bras de ſon Maitre, ne ſait ce qu'il dit, confondant les heures avec les momens: au lieu que Alcmene avoit répondu tout exprès de cette maniere-là: on le voit par ce que elle dit à Amphitrion qui trouvoit la réponſe ridicule,

Quid enim cenſes? te ut deludam contra luſorem. Pourquoi vous imaginez vous que je vous réponde de la ſorte? c'eſt pour vous joüer à mon tour, vous qui me joüez ſi bien.

[1] L'Original: *Bacchus te irritaſſit! que Bacchus te puiſſe irriter!* Amphitrion ne comprenant rien dans la réponſe de Soſie; & trouvant même de la contradiction dans ces termes, *ce matin, tantôt, il n'y a guere*, croit qu'il perd l'eſprit, c'eſt pourquoi il lui dit, *que Bacchus achève de te rendre fou! Irritare* eſt un mot pris de ces groſſes mouches qui s'attachent aux beſtiaux, juſqu'à les mettre quelque fois en fureur.

[2] Dans l'Original: *Nec Bacchum ſalutem hodie, nec Cererem; que je ne ſalue aujourd'hui ni Bacchus ni Ceres.* Parce que le Maitre a dit que ſon Valet étoit poſſédé de la fureur bachique, Soſie répond à part: *ſi Bacchus & Ceres rendent ainſi les gens furieux, je ſerois bien fachê de les ſalüer, de les adorer, de les ſervir, de les invoquer, puiſque* ce ſont des Divinitez *nuiſibles, dangereuſes, & qui ne valent pas le Diable.*

jourd'hui mon eſtomac *n'a point encore etrenné*. Il ſe peut bien que la joïe de la Paix Conjugale vous tranſporte : mais repenſez y, Monſieur, vôtre Memoire vous ſervira peut-être mieux. Vous veniez d'ordonner qu'on eût à nettoïer les vaſes, & à preparer tout pour le ſacrifice : en ſuite, vous me commandates expreſſement d'aller querir le Pilote Blepharon pour venir ſe rejoüir avec vous.

AMPHITRION:

Blepharon ! Que les Dieux faſſent fondre ſur moi toute leur colere ! qu'ils me precipitent juſqu'au fond du Tartare ! ſi je ſuis rentré chez Moi depuis qu'il m'en a vu ſortir pour aller chercher Naucrate ; & que les Dieux me foudroïent auſſi ſi je vous ai envoïé ce Coquin-là ! Mais, dis moi Maraud, ou m'as tu laiſſé ?

SOSIE:

Au Palais avec Madame. Je n'eus pas plutôt mon ordre, que je cours, ou pour mieux dire, que je vole vers le Port. Je fais mon Meſſage à Monſieur le Pilote ; & tout auſſi tôt, je me remets en chemin : lui me fait l'honneur de m'accompagner : nous doublons le pas ; & vous me revoïez. Depuis mon retour, vous ne direz pas, je croi, que j'aïe paru devant vos yeux, ſi ce n'eſt à preſent.

AMPHITRION:

Vaurien ! Reſte de potence ! As tu bien l'effronterie d'aſſurer que tu m'as laiſſé avec ma Femme ? Tu ne partiras point d'ici que je ne t'aïe aſſommé de coups.

SOSIE:

Seigneur Blepharon, Ah Seigneur Blepharon! ſecourez moi; vous conoiſſez mon innocence,

BLEPHARON:

Monſieur le General! Pour l'amour de moi laiſſez le; faites moi la grace de m'ecouter.

AMPHITRION:

Tenez! En vôtre conſideration, je lui accorde un repit. Parlez librement; je vous ecoute.

BLEPHARON:

Cet homme-là m'a conté des choſes prodigieuſes, & qui ne ſont nullement dans le cours de la Nature; car comment ſe peut-il qu'un ſeul homme ſoit deux hommes? Il pourroit fort bien être que quelque Sorcier, quelque Magicien; enfin, un homme *à Grimoire*, enchante vôtre Domeſtique. Informez vous donc d'autre part; examinez bien ce que ce peut être; & ne tourmentez poins ce pauvre *diable* de Soſie, avant d'être inſtruit à fond de cette avanture vraïment incroïable.

AMPHITRION:

On ne ſauroit parler plus ſagement: Allons. Je veux auſſi que dans cet embaras afreux, vous ſoïez mon Avocat contre ma Femme.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

JUPITER, AMPHITRION, SOSIE, BLEPHARON.

JUPITER:

Quel eſt le Temeraire qui a heurté à ma porte d'une ſi grande force que tous les gonds en ſont preſque deplacez? Qui a fait tantôt un ſi grand bruit devant mon Palais? Si je puis le decouvrir cet homme audacieux, ou plutôt inſolent, je l'immolerai aux Manes des Teleboïens [1]. Il faut comme on dit, que je me ſois levé ce matin ſous une mauvaiſe influence [2]: rien ne me reüſſit aujourd'hui. J'ai quité Blepharon & So-

I 2

[1] Il paroit par-là, que les Vainqueurs avoient coutume d'apaiſer, par des Victimes, les Manes des Ennemis qui étoient morts par les armes pendant la Guerre: ce qui étoit comme s'aquiter de ce que les Hommes s'entre doivent par la Loi naturelle de l'Humanité. Cependant, Mad. Dacier dit; je ne me ſouviens point d'avoir lû ailleurs qu'on ſacrifiât aux Manes des Ennemis qui avoient été tuez dans le Combat: cela n'eſt pourtant pas ſans fondement.

[2] Le Texte porte: *Nihil eſt, ut dici ſolet, quod hodie bene ſuccedat mihi; il n'y a rien, comme on dit, qui me reüſſiſſe aujourd'hui.*

Rien ne paroit plus clair que cet endroit-là; & je voi même que pluſieurs Commentateurs n'ont pas cru qu'il valût la peine d'être *Noté*: mais ce n'eſt pas cela chez la Minerve de Saumur: Pour le coup; *elle n'a pas eu le bonheur de n'être pas ſi fine:*

Soſie pour aller chercher le Couſin Naucrate: quelque peine que je me ſois donné, il m'a été impoſſible de trouver celui-ci; & pour les deux autres, je ne ſai ce qu'ils ſont devenus. Mais juſtement les voila. Je m'en vais au devant d'eux; & je leur demanderai s'ils n'ont rien de nouveau.

SOSIE:

Blepharon! le Seigneur qui ſort de nôtre Hôtel, c'eſt, je vous en aſſure, Amphitrion, mon Maitre; celui-ci eſt le Sorcier & le Magicien.

BLE-

fine : Laiſſons la faire la leçon au docte troupeau.

Ce paſſage eſt fort difficile; & je puis dire que les Interpretes ne l'ont point entendu: car d'un côté ceux qui font dire ceci par Amphitrion, vont directement contre l'economie de la Pièce; & ce que dit Amphitrion eſt dementi par les yeux des Spectateurs, qui voïent que ce pauvre Prince n'a quité ni Soſie, ni Blepharon. De l'autre côté, ceux qui continuënt le rôle de Iupiter, quoi qu'ils aïent raiſon en cela, n'entendent pourtant pas le ſens; & ils éludent la difficulté du Paſſage, en paſſant par deſſus. Il eſt certain que c'eſt Iupiter, qui pour mieux troubler Blepharon & Soſie, dit que c'eſt lui qui avoit été avec eux; & qu'il les avoit quité pour aller chercher Naucrate; & c'eſt par là qu'on peut ſauver ce Paſſage-là.

Vn ſi petit denoûment meritoit il tant de gravité *Préambulaire*? Sauf le profond reſpect dû à nôtre Savante, il ſuffiſoit de faire remarquer que Iupiter, contrefaiſant l'Amphitrion, devoit dire tout ce qui pouvoit exciter le plus à l'étonnement & à l'admiration. C'eſt ce qui ſaute ſi fort aux yeux que je ne comprens pas comment les Interprètes ont pu s'y méprendre. Ainſi: j'oſe avancer que Madame Dacier s'eſt fait un monſtre de difficulté, pour avoir la gloire de le combatre.

[1] L'Ori-

BLEPHARON:

O Jupiter! Qu'eſt ce que je voi? Cet homme-là que nous avons trouvé devant le Logis, n'eſt point Amphitrion; c'eſt celui qui s'avance vers nous. Car, pour raiſonner à fond ſur cette grande dificulté là, ſi l'homme qui nous a parlé étoit Amphitrion, celui que nous voïons venir ne le ſeroit pas, ou bien il ſeroit double. Ce que je dis-là eſt ſubtil, au moins; &, pour un Pilote, je ne l'entens pas trop mal.

JUPITER:

Soſie eſt avec Blepharon: je veux leur parler le premier. Te voila donc enfin de retour, Soſie; je meurs de faim.

SOSIE:

Ne diſois-je pas bien que celui-là étoit l'Enchanteur. Voïez comment celui-ci a debuté par le manger!

AMPHITRION:

Au contraire: je ſoûtiens moi, je ſoûtiens devant vous, Habitans de Thèbes! que celui-ci eſt le Magicien: il a ſeduit ma Femme par ſes preſtiges; il lui a ravi l'honneur; & en la jettant dans le bourbier de l'Adultere, il me met auſſi dans l'opprobre, & dans l'infamie [1].

[1] L'Original: *Per quem teneo theſaurum ſtuperi; Par qui je tiens un tréſor d'adultere.* On peut donner le nom de tréſor à la grande quantité d'une très mauvaiſe choſe, dit Nonius. Les Anciens ont emploïé le terme *Tréſor* pour marquer ſimplement l'abondance. C'eſt ainſi que Plaute a dit, après Euripide, *un Tréſor de maux.*

SOSIE:

Monſieur? ſi la faim vous preſſe; ma foi, pour moi, je ſuis plus que raſſaſié; mais c'eſt de coups de poing.

AMPHITRION:

Quoi, tu continuë, Pendard?

SOSIE:

Va au Diable, Vilain Sorcier!

AMPHITRION:

Moi *Sorcier*? Tiens, voila le preſent dont le Magicien pretendu te regale.

JUPITER:

Quelle fureur te poſſède, temeraire Etranger, d'oſer en ma preſence fraper mon domeſtique?

AMPHITRION:

C'eſt-là ton Eſclave?

JUPITER:

Oui, ſans doute, c'eſt le mien.

AMPHITRION:

Tu es un impudent Menteur.

JUPITER:

Soſie! Entre; & pendant que je ſacrifierai a ma juſte indignation cet homme-là qui a l'inſolence de me dementir devant ma porte, dis à Madame que elle faſſe ſervir.

SOSIE:

Je n'ai garde d'y manquer, Monſieur. Je me trompe fort ſi l'Amphitrion qui m'envoïe pour la Soupe, ne va ajuſter l'Amphitrion qui m'a batu, comme moi Soſie, qui étois auſſi devant nôtre porte, accommodai l'autre moi Soſie qui revenois du Vaiſſeau. Maïs il me vient une bonne penſée. Pendant la querelle & le combat de ces Champions,

pions, j'ai envie de me refugier dans un Cabaret. Là je m'occuperai utilement à torcher tous les plats, & à egouter tous les vaiſſeaux.

JUPITER:

A Amphitrion:

Tu dis donc que je mens?

AMPHITRION:

Oui, tu mens Scelerat, Corrupteur de ma Maiſon!

JUPITER:

Pour t'aprendre à parler aux Perſonnes de mon rang, & à leur garder le reſpect, je t'enleverai par ici en te tordant le coû.

AMPHITRION:

A l'aide, à l'aide! Ah malheureux que je ſuis! Traitre & cruel Deſtin?

JUPITER:

Ces reflexions-là ne ſont plus de ſaiſon, Mon Ami; il faloit les faire avant d'ouvrir la bouche.

AMPHITRION:

Mon cher Blepharon! Secourez moi.

BLEPHARON:

En verité: ils ſe reſſemblent ſi parfaitement, que je ne ſai lequel des deux je dois aider. Tout ce que je puis faire dans une conjoncture ſi embaraſſante, c'eſt d'aſſiſter le plus foible. Hé! Amphitrion, je vous prie, ne tuez point Amphitrion dans ce combat-ci: Lachez lui le coû, je vous en conjure au Nom de Jupiter!

JUPITER:

Je croi, Jupiter me pardonne! que tu l'apelle Amphitrion?

BLEPHARON:

Pourquoi ne l'y apellerois-je pas? Auparavant, Amphitrion n'étoit qu'un : à preſent, il eſt deux. Vous pretendez que c'eſt Vous : mais l'autre Vous ne perd pas ſa forme pour cela ; il n'en eſt pas moins Vous. Aïez donc pitié de Vous même ! Encore une fois je vous en ſuplie : ne vous tenez plus par le coû ; laiſſez vous aller.

JUPITER:

Je le fais en ta conſideration. Mais dis moi : cet Avanturier-là te paroit il Amphitrion?

BLEPHARON:

Tout autant que Vous ; & Vous, tout autant que lui.

AMPHITRION:

Jupiter le bien faiſant, le ſouverainement bon ! Où m'avez Vous donc ôté aujourd'hui ma figure ? Mais je veux l'interroger. Si bien donc que tu pretens être Amphitrion?

JUPITER:

Si bien donc que tu nies que je le ſois?

AMPHITRION:

Je le nie abſolument, je le nie autant qu'on peut nier une choſe; car je ſuis très ſur qu'il n'y a, & qu'il n'y peut avoir à Thèbes d'autre Amphitrion que moi.

JUPITER:

Tout le contraire : je ſuis le ſeul Amphitrion qu'il y ait, non ſeulement à Thèbes ; mais ſur toute la Terre. C'eſt pourquoi, Blepharon, ſoïez Juge de cette afaire-là ; je vous remets mes interets.

BLE-

BLEPHARON:

Je decouvrirai le nœu du Miſtere, ſi cela ſe peut par des indices. Ca? pour entrer en fonction de *Judicature*, repondez moi le premier, vous que Soſie & moi nous avons trouvé devant la porte.

AMPHITRION:

Volontiers.

BLEPHARON:

Quand vous etiez ſur le point de combattre les Taphiens, quel Ordre me donnates vous?

AMPHITRION:

Que rien ne manquât au Vaiſſeau; que vous veillaſſiez fort ſoigneuſement au Gouvernail.

JUPITER:

Afin que ſi nos Gens étoient battus, juſqu'à être obligez de fuir [1], je puſſe, en toute ſureté, me retirer dans vôtre Navire.

[1] L'Original: *Vt ſi noſtri fugam caperent; afin que ſi nos gens prenoient la fuite.* Ceci eſt plaiſant, dit Madame Dacier. Auſſi Iupiter le dit il pour faire rire les Spectateurs; car ils n'étoient pas accoutumez à voir des Generaux qui fuſſent ſi ſoigneux de pourvoir à la ſureté de leur fuite en abandonnant leurs Soldats. Les Romains étoient donc de bonnes gens, & qui rioient de peu de choſe. Quand Nôtre Muſe auroit rencontré juſte, y avoit il là de quoi dilater le diaphragme? Mais d'ailleurs, je ne voi rien qui empêchat que Amphitrion n'eût donné le même ordre à tous les Capitaines de Vaiſſeau, afin qu'en cas de malheur, les Troupes batuës puſſent ſe rembarquer aiſément; il n'auroit fait en cela que le devoir d'un bon General.

[1] On

AMPHITRION:

Je vous commandai, & recommandai, ſur tout, un autre article non moins important; c'eſt qu'on me gardât precieuſement une groſſe bourſe bien enflée, & bien pleine.

JUPITER:

Quelles eſpèces compoſoient la ſomme?

BLEPHARON:

Taiſez vous, ſi vous pouvez, vous; c'eſt mon droit de demander; & quand Jupiter ſeroit ici en Perſonne, je ne permettrois pas qu'il parlât ſans mon ordre. Savez vous le nombre des pièces de Monnoïe?

JUPITER:

Cinquante talens Attiques [1].

BLEPHARON:

Celui-là particulariſe fort bien la choſe; il la ſait ſur le bout du doigt. Et vous Amphitrion *le trouvé dehors*, combien de Philipes d'or [2] y avoit il dans cette bourſe?

AM-

[1] On apelle, talent Attique, de la Contrée d'Attique où cette Monnoïe là étoit en uſage & avoit cours: c'étoit auſſi pour le diſtinguer du talent Euboïque, fabrique, monnoïé en Eubée, & dont on ſe ſervoit principalement à Thèbes. Or, il y avoit deux ſortes de talent Attique: l'un qu'on nommoit *grand*; l'autre, *petit*. Chaque talent Attique valoit environ ſix cens ecus, monnoïe de France.

[2] Ces Philipes étoient comme des ecus d'or ſur leſquels étoit gravée la tête de Philipe, Roi de Macedoine, & pere d'Alexandre. On voit par là que Plaute, par une longue tetrogradation, tranſporte au tems d'Amphitrion une monnoïe qui ne fut inventée que long tems après lui.

[1] C'é-

AMPHITRION:

Deux mille.

JUPITER:

Et quatre mille oboles [1].

SOSIE:

Il eſt tous deux bien inſtruit [2]: mais il faloit que celui qui a parlé le dernier fût caché dans la Bourſe.

JUPITER:

Attendez, ne vous preſſez pas tant. Ce fut moi qui, comme vous ſavez, tuai de ma main le Roi Pterelas: je pris ſes depouilles; & comme, en recompenſe de ce glorieux exploit, on me fit preſent de la Coupe dont ce Monarque ſe ſervoit ordinairement; j'ai aporté ce riche morceau dans un petit panier: je l'ai donné à mon Epouſe avec qui je me ſuis baigné aujourd'hui, avec qui j'ai offert le Sacrifice; enfin, avec qui j'ai couché.

AMPHITRION:

Ciel! Qu'entens-je? Quel coup de foudre! A peine me conois-je? Je ſens bien que je ſuis eveillé; &, neanmoins, je croi que je dors: Oui, il faut que je rève en veillant; &, par la même raiſon, je meurs plein de vie & de ſanté. Que je periſſe dans ce

[1] C'étoit une petite monnoïe, à forme longue & preſque pointuë: ſa valeur étoit de ſept deniers, un denier moins que le ſoû de France.

[2] On a pris dans l'Original Soſie pour Blepharon: car le Valet eſt parti. A moins qu'on ne conjecture qu'il n'a fait que s'eloigner; & qu'il s'eſt arrêté pour voir l'iſſuë de l'enchantement.

[1] Le

moment-ci, ſi je ne ſuis pas auſſi le même Amphitrion : Neveu [1] de la Dame Gorgophone ; General des Thebains ; le bras droit & le Favori du Roi Creon [2], l'Ennemi des Teleboïens : c'eſt moi qui ai vaincu les Arcaniens & les Taphiens [3] ; quoique leur Prince fût d'une valeur ſinguliere. Après avoir ſubjugué les Teleboïens, je leur ai donné pour Chef Cephale, Fils du grand Deonée [4].

JUPITER:

C'eſt moi même qui, par mon courage Martial, ai arrêté les brigandages des Ennemis : ils avoient tué le Pere [5] & les Freres d'Alc-

[1] Le mot *Nepos* n'a pas ici ſa ſignification naturelle ; car les Latins entendent, par ce terme là, *le petit fils*. Or Gorgophone étant ſœur d'Alcée, devoit être la tante d'Amphitrion. Au reſte ; *Nepos* ſignifie auſſi tous les deſcendans en droite ligne : comme on dit en nôtre langue *nos arriere Neveux*, *au lieu de nôtre poſterité*.

[2] L'Original : *Creontis unicus*, *l'unique de Creon*. Cet *unique* eſt remarquable pour marquer *ami*. Plaute s'en eſt ſervi ailleurs dans le même ſens.

[3] Il joint les peuples de l'Arcanie avec les Taphiens ; & cela s'accorde avec l'opinion de ceux qui ont ecrit que les Taphiens étoient maitres de tout le Continent qui eſt oppoſé à leurs Iles. On n'a qu'à voir le dixiéme Livre de la Geographie de Strabon.

[4] Strabon ecrit la même choſe en plus d'un endroit, & il ajoute que Cephale donna ſon nom à une Ile voiſine de Taphiuſa, nommée Cephalenie, que quelques Interpretes ont mal priſe pour l'Ile des Taphiens.

[5] L'Original : *Electrionem perdiderunt*, *ils ont perdu Electrion*. Plaute change ici l'hiſtoire : car Electrion ne fut point tué par ſes Ennemis. Ce fut Amphitrion lui même qui le tua par mégarde, en jettant ſa maſſuë contr'un beuf.

[1] Les

d'Alcmène mon indigne Femme [1]. Croiſant dans les Mers Jonienne, Aegée, & de Créte ; ils ravageoient, en cruels & barbares Corſaires [2], l'Achaïe, & l'Aeolïe, & la Phocide.

AMPHITRION:

Etres qui ne finirez jamais, Dieux dont le plus beau privilege eſt l'immortalite! Secourez moi. Je me conois, & je n'oſe me croire; tant il recite exactement ce que j'ai fait en ce Païs-là! Voïez Blepharon, ſi, avant de decider ce procès inoüi, vous avez encore quelques moïens de Preuve.

BLEPHARON:

Je n'en ai plus qu'un; & ſi cet indice-là ne porte pas coup, je prononce d'avance; & je vous ordonne d'être un Amphitrion double.

JUPITER:

Je vous voi venir, Monſieur le Juge, je vous entens. Vous voulez, ſans doute, parler de cette cicatrice que je porte au muſcle du bras droit; & qui m'eſt reſtée de lableſſure que Pterelas me fit en ſe defendant.

[1] Les Taphiens aïant enlevé les beufs d'Electrion, ſes fils coururent après pour les ravoir; mais ces Princes perirent dans le combat.

[2] Ceci eſt fondé ſur l'Hiſtoire : car Homere même, apelle les Taphiens & les Télébeens des Voleurs & des Pirates, comme l'étoient ordinairement tous les Inſulaires & tous les Peuples voiſins de la Mer.

BLEPHARON:

Juſtement.

AMPHITRION:

Il ne ſe peut rien de plus heureuſement imaginé.

JUPITER:

Tenez : voila mon bras ! cherchez la Marque.

BLEPHARON:

Mais, pour le plus court, decouvrez-là tous deux; je l'examinerai.

JUPITER:

Qu'à cela ne tienne : la voici; regardez bien.

BLEPHARON:

Tout-Grand & Tout-Puiſſant Jupiter, qu'eſt ce que je voi? Tous deux au même bras, au même muſcle, au même endroit; & avec le même ſigne qui fait voir clairement comment cette cicatrice, qui tire un peu ſur le livide, a commencé de ſe fermer. Je ſuis à bout des preuves, mes indices ſont epuiſez : je ſuis tout auſſi incertain que j'étois avant *l'Interrogatoire* : Serieuſement ; je ne ſai comment m'y prendre pour finir ce Procès d'une nature toute ſinguliere.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

BLEPHARON, AMPHITRION, JUPITER.

BLEPHARON:

Defendez chacun vôtre droit [1], comme vous pourrez. Pour moi, je ne m'en mêle plus : une affaire preſſée m'apelle ailleurs : Serviteur au Seigneur Amphitrion, aux deux Individus & à la double Perſonne. Je ne croi

[1] L'Original : *Vos inter vos partite ; Vous autres partagez entre vous.* Il ne faudroit point faire ici de nouvelle Scène, dit Madame Dacier : car ce n'eſt que la ſuite de la precedente : mais elle a été ainſi marquée par ceux qui veulent que tout ce que nous avons vû depuis le quinziéme Vers de la ſeconde Scène de cet Acte-ci, ſoit ſupoſé ; & que ce que Blepharon dit ici, il le diſe en ſortant du Logis, & ſur ce qui s'y étoit paſſé. Ils commencent donc ici la troiſiéme Scène de Plaute. Mais, comme je l'ai deja dit, rien ne nous oblige à ſuivre cette opinion-là ; & quand même on la ſuivroit, cette Scène là ne pourroit jamais être la troiſiéme : il faudroit neceſſairement qu'il s'en fût perdu tout au moins une.

I'ignore ſur quoi ces Rafineurs ſe fondent pour meconoître nôtre Poëte dans ce long intervalle. Le morceau n'eſt il donc pas aſſez riche pour être digne de lui ? Ne ſont ce pas les mêmes idées, les mêmes ſaillies, les mêmes tours ? enfin n'eſt-ce pas le même genie qui régne dans toute la Piéce ? Ce qui me divertit ; c'eſt qu'un de ces Gloſſateurs tombe d'accord que ce prétendu ſupplément eſt le ſtile de Plaute, quoi qu'il ne ſoit pas de Plaute, *ſtili quidem Plautini, ſed non Plauti*, plaiſante contradiction !

[2] Quel-

croi pas que, de ma vie, j'aïe jamais rien vu de ſi prodigieux.

AMPHITRION:

Blepharon! Hé, Mon Cher Blepharon! Je vous en conjure, par ce qui vous eſt le plus Cher, ne m'abandonnez point; & de mon Juge, devenez au moins mon Avocat.

BLEPHARON:

Qu'eſt il beſoin d'Avocat? & d'ailleurs, comment pourrois-je en faire la fonction? J'ignore en faveur de qui je dois plaider; & les Parties ſont toutes deux mon Client. Adieu.

JUPITER:

Ma Femme accouche; il faut que je rentre [1].

AMPHITRION:

Oh pour le coup, je ſuis un homme mort! Que deviendras tu malheureux? Avocats, Parens, Amis, Domeſtiques, tout le Monde te délaiſſe; aucun ne te plaint dans ta deplorable deſtinée. Il ne ſera, pourtant, jamais dit que ce méchant & *diabolique* Impoſteur, quel qu'il ſoit, m'a joüé impunément: Oui, je le jure par Pollux! j'aurai raiſon de lui,

[1] Quelques Interpretes font dire ceci par Iupiter, pour mieux tromper Blepharon & Sofie. Dans ce ſens-là, il faut traduire ainſi tout le paſſage. Iup. *Je m'envais entrer; Alcmène eſt en travail d'enfant; je ſuis perdu!* Amph. *Et moi ne le ſuis-je pas auſſi? moi que tous mes amis abandonnent & qui reſte ſans aucun ſecours.* Ce ſentiment là, autant que je m'y connois, eſt amené par machine: l'opinion contraire me ſemble plus naturelle & plus vrai ſemblable.

[2] Les

lui, ce traitre, ce Suborneur, ce Magicien. Je vais de ce pas trouver le Roi; je conterai naïvement à ſa Majeſté cette hiſtoire funeſte; & comme Elle ne manquera pas à me faire juſtice, j'aurai, du moins, le plaiſir de la vangeance; & je verrai punir dès aujourd'hui cet Enchanteur de Theſſalien[a] qui a renverſé la Cervelle à tous ceux de ma Maiſon. Mais, il ne paroit plus le Scelerat; où eſt il? Il eſt, ſans doute, rentré; & il ne faut pas demander ſi, actuellement, ma Femme, le prenant pour moi, lui prodigue ſes faveurs. Ah cruel Souvenir! Eſt il quel-cun; non ſeulement à Thèbes, mais dans l'Univers, dont le ſort ſoit plus triſte & plus terrible que le mien? Que puis-je entreprendre moi que tous les Hommes meconoitront; & qui, conſequenment, ſerai le joüet & la raillerie de tous les Mortels? La fureur me ſaiſit, & m'inſpire un parti: allons! je ne balancerai point à le prendre. J'enfoncerai la porte; dans l'excès de ma rage j'entrerai chez moi. Malheur à ceux qui me tomberont ſous la main! Servante, Valet, Epouſe, Amant, Pere, Aïeul, j'egorgerai tout, j'immolerai tout à ma

[a] Les Theſſaliens avoient la réputation d'être Sorciers; car le Diable *beſoigne* bien avant d'être conu: c'étoit donc la Theſſalie qu'il avoit choiſi pour tenir le *Sabat*; d'où vient qu'on apelloit tous les Sorciers Theſſaliens. Vn Commentateur croit que Theſſalien pourroit bien être ici un nom propre, *niſi ſit hic nomen proprium*: Cette conjecture eſt en l'air; & n'a pas une ombre de preuve pour l'apuïer.

ma juſte colere: ma Maiſon ne ſera qu'un ruiſſeau de ſang ; & quand Jupiter, quand tous les autres Dieux emploïroient leur puiſſance pour arrêter mon bras, ils n'en viendroient pas à bout ; oui, je défie tout ce qu'il y a de Divinitez au Ciel, ſur la Terre, dans la Mer, & dans les Enfers ; je les defie d'empêcher l'execution de mon deſſein. De gré ou de force j'entrerai donc dans mon Palais ; & alors je ſerai l'Auteur d'une ſanglante Tragedie ; je ſerai le Prêtre du Sacrifice le plus afreux qui fût jamais. Je me mets en Action : Vangeance & Fureur conduiſez mon bras !

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

BROMIE, *Servante* ; AMPHITRION.

BROMIE :

Mon Cœur s'eſt changé en tombeau : toutes mes eſperances, & toutes mes forces y ſont enſevelies ; & toute la conſtance que mon Ame pouvoit avoir eſt entierement *à bas !* L'Univers conſpire contre moi : La Mer, la Terre, & le Ciel ſemblent être de concert pour m'accabler, & pour me faire perir. Infortunée Bromie ! A quoi peux tu t'accrocher dans ce triſte Naufrage ? A-t-on jamais vu de tels prodiges dans la Maiſon d'un Mortel ? Helas ! dans quel abîme de malheur le Deſtin me plonge-t-il ? Je me trouve

trouve bien mal! je crains d'evanoüir: n'y auroit il point ici quelque bonne & *charitable Perſonne* qui voulût bien me jetter de l'eau ſur le viſage? Je ſuis perduë, je ſuis morte & la Terre n'a qu'à s'ouvrir pour me donner mon dernier domicile.

J'ai un violent mal de tête: j'ai la vuë toute trouble & les oreilles bouchées; en verité, je ne voi, ni n'entens qu'à demi. Non, ſurement; il n'eſt point de femme plus miſerable, plus deſolée que moi, & il ne peut pas même y en avoir. Voici ce qui eſt arrivé aujourd'hui à ma Maitreſſe.

Lors de ſon acouchement, elle prie les Dieux de lui être propices [1], & de la ſecourir dans ces dangereux momens. Auſſi tôt, on entend un bruit, un eclat, un fracas, un tintamarre [2]: le tonnere n'a pas été epargné: bons Dieux qu'il eſt venu ſubitement! il n'a pas duré beaucoup; mais peut-être jamais n'en a-t-on oui de ſi rapide ni de ſi fort. Quiconque de nous étoit debout, l'éclat du coup le faiſoit tomber de ſon haut. Alors, un Inconu, un inviſible, un

[1] Tous les Dieux qui preſidoient aux accouchemens.

[2] Il n'eſt pas inutile de remarquer que quand Iupiter paroit comme Dieu, il eſt précedé par les Vents, par les Eclairs, par les foudres & par les tonnerres. Sans doute que Plaute a tiré ceci de l'Alcmène d'Euripide, comme on peut le conjecturer de la premiere Scene du Rudens: qu'il l'ait tiré d'où on voudra, il eſt toûjours vrai que quand les hommes font paroitre ou parler la Divinité, c'eſt avec un bruit ſi furieux, qu'on diroit que la Nature va être bouleverſée, à la preſence de ſon Auteur.

un Je ne ſai qui crie d'une voix effraïante, & à vous tranſir de peur: Alcmène! bon courage! voici le ſecours: ne crains rien. Le Monarque des Cieux deſcend exprès pour donner à toi & aux tiens des marques de ſa Protection & de ſa Bonté. Levez vous, vous autres que la terreur de mon inviſible Preſence a jetté par terre; reprenez vos eſprits, raſſurez vous.

De l'endroit où j'etois tombée je me remis *ſur mes piés*, *ſur mes jambes*; tant y a qu'enfin je me relevai. Nouveau ſujet de ſurpriſe & d'etonnement! Je m'imaginai d'abord que tout le Palais étoit en feu: mais y aïant regardé de plus près, je vis bien que ce n'étoit qu'une Splendeur ſans flamme, qu'une lumiere ſans chaleur, & purement brillante. J'étois tout occupée, & comme ravie de ce Spectacle, lors que j'entens la voix de Madame qui m'apelloit. A ce cri-là, la fraïeur me reſaiſit; je fremis; je ſuis frapée d'une eſpèce d'horreur: la crainte que j'avois pour ma Maitreſſe l'emportoit ſur tout le reſte. Je cours, de toute ma force, & au riſque de me rompre le cou, pour ſavoir en quoi je pouvois être neceſſaire. La premiere choſe que je vis, étant entrée dans l'Apartement de Madame, ce fut *une belle paire de Garçons qui ne faiſoient que de paſſer par la porte de la Vie, & qui étoient encore tout chauds.* Ce qui eſt admirable, c'eſt qu'aucune de nous autres femmes de Chambre ne s'étoit aperçuë de l'accouchement; nous ne l'avions pas même prévu.

Mais

Mais que voi-je ? Quel eſt ce Vieillard qui eſt ainſi étendu devant nôtre Porte ? Celui-là auroit il païé pour tous ? Jupiter s'en ſeroit il fait une victime effective ? l'auroit il tué du ſoufle de cette divine Bouche qui jette du feu quand il lui plait ? *Tout de bon*, je le croi. Grans Dieux vueillez avoir ſa pauvre Ame ! Car il reſſemble à un mort *comme deux goutes d'eau*. Je veux m'en aprocher de plus près, & voir un peu ſi je ne le reconoitrois point. O Ciel ! Où ſuis-je ? C'eſt mon Maitre, du moins en Corps, c'eſt l'illuſtre Amphitrion. Peut-être n'eſt il qu'évanoui ; je vais lui crier bien haut aux oreilles. Amphitrion ! Amphitrion !

AMPHITRION :

Me voila donc dans le Monde des Ames !

BROMIE :

Levez vous.

AMPHITRION :

Me voila au nombre des morts.

BROMIE :

Que je vous aide ! donnez moi la main.

AMPHITRION :

Qui eſt ce qui me tient ?

BROMIE :

C'eſt Bromie, une de vos Domeſtiques.

AMPHITRION :

Je ſuis tout tranſi de crainte & de terreur ; tant Jupiter m'a epouvanté par le bruit horrible de ſon tonnerre. Je ſuis comme un homme que la mort auroit renvoïé, & qui ſortiroit des Enfers. Mais pourquoi n'eſt tu pas au Logis ? Où vas tu ?

BRO-

BROMIE:

Nous avons auſſi penſé perir de fraïeur dans vôtre Palais. J'ai vu des prodiges inexprimables. Non, Amphitrion, vous ne ſauriez concevoir, en quel état l'epouvante nous avoit mis : bien loin d'en être remiſe, j'en ſuis encore tout hors de moi.

AMPHITRION:

Conte moi donc ce qui eſt arrivé. Mais auparavant dis moi : me reconois tu ? Sais tu bien que je ſuis Amphitrion ton Maitre ?

BROMIE:

Que me demandez vous-là ? Sans doute je le ſai.

AMPHITRION:

Mais je te prie, regarde moi encore une fois, & examine moi attentivement.

BROMIE:

Je croi, Monſieur, que vous voulez vous divertir. Eſt ce que j'ai d'autres yeux ? ou avez vous changé de Perſonne ? Si vous me parlez ſerieuſement, je répondrai de même : oui, je ſuis très ſure, que vous êtes Amphitrion, le Mari d'Alcmène ma Maitreſſe, & que je n'ai point d'autre Maitre que vous.

AMPHITRION:

Voici la ſeule de mes Domeſtiques qui ſoit en ſon bon ſens.

BROMIE:

Pardonnez moi, Monſieur, vous n'avez ni valets, ni ſervantes qui n'aïent l'eſprit ſain.

AM-

AMPHITRION:

Soit : mais ma Femme me rend inſenſé par ſa conduite honteuſe & impudique.

BROMIE:

Et moi, Monſieur, je vais bien vous faire changer de langage. Je vous ferai tomber d'accord que Madame eſt d'une ſageſſe, d'une vertu, d'une chaſteté irreprochable. Je vous aprendrai en peu de mots les raiſons & les indices que j'ai pour vous parler ainſi. Vous ſaurez, premierement, que Madame eſt accouchée de deux Fils.

AMPHITRION:

Comment dis tu? DE DEUX FILS?

BROMIE:

Oui, Monſieur, oui de deux Fils.

AMPHITRION:

Enfin les Dieux, touchez de mon malheur, me font du bien [1].

BRO-

[1] Dans le ſoupçon que Amphitrion avoit de ſa femme, ce n'étoit pas une nouvelle fort agreable pour lui d'aprendre que elle étoit accouchée de deux garçons ; & je ne voi pas par quel endroit cela pouvoit le tirer tout d'un coup de ſa mauvaiſe humeur. Car enfin; aïant, ſuivant ſon prejugé, grand ſujet de craindre qu'il ne fût pas le pere de ces Gemeaux, pourquoi s'ectioit il que les *Dieux le favoriſoient*, *Dii me ſervant!* Cela fait croire à Madame Dacier qu'il faut lire, *Dii me ſervent* ; *que les Dieux aïent pitié de moi!* Comme c'étoit la coutume. Terence: *Natus puer eſt*, *Dii bene vertant*. Cette reſtitution ne paroitra pas fort conſiderable, parce qu'il n'y a qu'une Lettre à changer. Elle fait pourtant tout un autre ſens, & paroit même fort neceſſaire pour la ſuite.

La docte Vierge, qui a la gloire d'être le fleau des Interpretes, raiſonne ici judicieuſement. Avec tout cela; il ne me paroit pas bien diſ-

BROMIE:

Aïez la bonté de me laiſſer dire, afin que vous conoiſſiez combien tous les Dieux ſont favorables à Vous, Monſieur, & à Madame vôtre Epouſe.

AMPHITRION:

Dis moi donc vîte.

BROMIE:

Quand l'heure de la delivrance ſonna, quand Madame fut ſur le point d'accoucher, elle ſentit dans le ventre les douleurs dont aucune Femme n'eſt exempte en telle conjoncture. Alors, après s'être lavé les mains [1], après s'être mis un voile ſur la

difficile de demonter ſa baterie, & de detruire ſa ſubtilité : une petite reflexion peut faire cela. Amphitrion, aïant laiſſé ſa femme groſſe, quand il partit pour l'Armée, ne doutoit point que les deux enfans ne fuſſent à lui : n'eſt il donc pas très probable, que ſe voïant Pere de deux fils, cet accouchement le conſola de ſa diſgrace, le regardant comme une grande faveur du Ciel ? D'ailleurs, Amphitrion n'avoit jamais ſoupçonné la vertu de ſa Princeſſe avant l'avanture de la Duplicité : encore n'y pouvoit il rien comprendre ; & il voïoit tant de bonne foi dans Alcmène, qu'il ne concevoit point comment elle pouvoit être coupable. Enfin le General Thebain, à la nouvelle de Bromie, & ſans penſer au ſujet de ſon chagrin, ſe laiſſa tranſporter à la joïe que la Nature lui inſpiroit ; & il en remercia les Dieux ; y a-t-il rien là qui ne ſoit très concevable ? Mais Mademoiſelle le Févre ne conoiſſoit pas alors le plaiſir d'avoir produit un autre ſoi même.

[1] C'étoit un ſacrilege de s'approcher de l'Autel, ou d'offrir un Sacrifice, ſans s'être auparavant lavé les piez & les mains : Cette Ceremonie d'*ablution* devoit ſe faire avec de l'eau de riviere. Les Anciens, dit Mad. Dac., étoient fort ſoigneux de ſe laver les mains, &

la tête [1], elle fait sa priere, & demande fervemment du sécours aux Dieux immortels. Alors, il tonna, mais de la plus terrible force qu'on ait jamais oui tonner. Nous croïons fermement que le Palais alloit être bouleversé; & que nous serions tous ensevelis dans les ruines. De plus, toute la

& souvent même les piez, non seulement pour faire des Sacrifices; mais encore pour adresser simplement leurs prieres aux Dieux.

[1] Telle étoit le rite, ou la maniere de l'Adoration. Ils aprochoient la tête couverte, des statuës divines; puis aussi-tôt ils se tournoient à droit & en cercle: en suite ils se prosternoient, soit en se mettant seulement à genoux, soit de tout le corps, soit des genous & du visage: après cela, mettant la main droite à la bouche, ils baisoient la bouche de l'Idole: enfin ils s'asseioient. Le baiser de la main & du Dieu faisoient l'essenciel de l'Adoration. Saturne, Hercule & l'Honneur n'y vouloient pas tant de façon, n'exigeant point qu'on eût la tête couverte, en les adorant.

Madame Dacier. Dans les Sacrifices & dans les prieres, on mettoit un voile sur la tête, afin que rien ne pût troubler la devotion. Saturne étoit le seul qu'on prioit, la tête decouverte. Parce que comme les Statuës de ce Dieu avoient un voile sur la tête, on auroit craint de le facher en l'imitant. Plutarque dit qu'on faisoit la même chose à Hercule & à l'Honneur. Voila comment tous les Interpretes ont entendu ce Passage-là: mais pour moi, je ne doute pas qu'il ne faille lire *Capite aperto*, *la tête decouverte*. Car je sai que quand les femmes grosses demandoient aux Dieux une prompte & heureuse delivrance, elles avoient ordinairement la tête decouverte, & les cheveux denoüez. C'est un grand malheur pour les Commentateurs de Plaute que cette Femme vraïment Savante n'ait pas vécu avant eux: ils auroient marché surement sous la conduite de cette guide infaillible.

[1] Dans

Maiſon brilloit comme ſi elle eût été d'or.

AMPHITRION:

Je te prie, tire moi de là au plus vîte, quand tu te ſeras aſſez moquée de moi. En ſuite, qu'eſt il arrivé?

BROMIE:

Le bruit du Tonnerre aïant ceſſé, nous n'avons plus entendu Madame: ni pleurs, ni plaintes, ni cris, ni hurlemens; rien du tout: c'étoit comme ſi nôtre Maitreſſe eût dormi d'un ſommeil tranquile; & c'eſt dans cette heureuſe diſpoſition qu'elle a mis au Monde ſes deux Gemeaux.

AMPHITRION:

Je m'en rejoüis pour elle, quelque inquietude, quelque chagrin, quelque peine qu'elle me cauſe.

BROMIE:

Laiſſez tout cela, s'il vous plaît: ecoutez ſeulement ce qui me reſte à vous dire. Madame, étant ſi ſainement, ſi heureuſement dechargée de ſon fardeau, ordonne qu'on lave les enfans: nous obeïmes. Mais, celui que je me chargeai de laver, bons Dieux! qu'il eſt grand, & qu'il eſt vigoureux pour ſon age! Perſonne n'a eu la force de le lier dans le berceau [1].

AM-

[1] Dans l'Original: *Incunabulis*. Il y a cette difference-là entre ces deux mots *incunabula* & *cunæ*, que le dernier ſignifie le lit de l'enfant, au lieu que l'autre veut dire les couvertures, les envelopes, les bandes, enfin tout ce qui ſert à couvrir. Cependant ces deux termes ſe confondent quelquefois.

[1] Le

AMPHITRION:

Ce que tu me dis-là eſt fort ſurprenant, & très difficile à croire. Mais ſi la choſe eſt vraie, je ne ſaurois plus douter que le Ciel n'ait pris ma Femme en ſa protection, & qu'il ne faſſe des miracles pour la ſecourir.

BROMIE:

Je vais bien vous etonner autrement. Dès qu'on eût mis dans le berceau ce gros & puiſſant Nouveau né, deux Serpens [1] d'une grandeur enorme, d'un aſpect afreux, décendent d'enhaut par la goutiére [2]; ils viennent gravement en rampant juſque dans la Chambre; où étant entrez, ils levent tous deux la tête en même tems.

[1] Le Texte: Devolant angues jubati; deux dragons à crête & à crin, décendent &c. Terence a mis ceci entre les accidens de mauvais augure. *Anguis per impluvium decidit de tegulis, un ſerpent eſt tombé des tuiles par la goutiere.* On croioit que cette avanture extraordinaire preſageoit que l'un des Conjoints empoiſonneroit l'autre: c'eſt pourquoi Plaute a fait entrer ici deux Serpens, pour marquer qu'Alcmène & ſon Epoux étoient egalement mécontens l'un de l'autre. On a feint que Hercule étrangla ces deux monſtres, pour faire voir que par la declaration qu'il étoit fils de Jupiter, il etoufferoit tous les troubles domeſtiques, & qu'il purgeroit la Terre des monſtres qui l'infectoient. Cela ſoit dit pour ceux qui aiment l'Allegorie & le Miſtere.

[2] Le mot Latin eſt *impluvium*: c'eſt proprement la cour, le lieu où tombe la pluïe de tous les toits. J'ai traduit, *goutiere*, croïant ne pouvoir m'expliquer plus naturellement.

[1] Bro-

AMPHITRION:

Ah! qu'eſt ce que j'entens? C'eſt à dire que le grand enfant n'a fait que ſe montrer; & que *Meſſieurs* les Serpens l'ont deja expedié.

BROMIE:

Ne vous alarmez point avant le tems. Les deux bêtes parcoururent des yeux tous ceux qui étoient dans la Chambre. Dès qu'ils eurent aperçu les Enfans, ils rampent plus vîte, & ſe hâtent d'arriver au berceau. Moi de le reculer au plûtôt, le trainant, & le retrainant de côté & d'autre [1]; craignant pour les Enfans; & n'étant pas moins effraiée *pour ma peau.* Plus je tâchois d'eviter les Serpens, plus ils me pourſuivoient ardemment. Quand l'Enfant le plus fort vit les deux ennemis, donnant une preuve infiniment ſurprenante, &, comme vous pouvez croire, nullement attendue, de ſon courage & de ſa vigueur; il ſaute auſſi tôt du berceau; il court ſur les Serpens; & les aiant joint en un clin d'œuil, il en prend un de chaque main.

AMPHITRION:

Tu ne fais que paſſer de prodige en prodige; & tous plus etonnans les uns que les autres. Ce que tu dis-là me jette dans une crainte horrible: je ſens un certain fremiſſement de peur qui s'empare de tous mes mem-

[1] Bromie veut dire qu'en faiſant toujours face aux Serpens, elle tenoit le berceau par derriere, & le pouſſoit d'un côté & d'autre, tantôt en reculant, & tantôt en avançant.

membres. Acheve cette avanture prodigieuſe ; quelle en eſt la concluſion ? Dis promptement : je languis après la fin ; & cependant, je tremble de l'aprendre.

BROMIE:

L'Enfant giganteſque etouffe les Serpens. En même tems, il parle à Madame, d'une voix claire, nette, & diſtincte.

AMPHITRION:

Qui, qui étoit cet homme-là qui a parlé à ma Femme ?

BROMIE:

Vous êtes donc curieux de ſavoir ſon Nom, Monſieur ? C'eſt le plus grand & le plus puiſſant de l'Univers : c'eſt le Monarque arbitraire & deſpotique des Dieux & des Hommes ; il n'y a que le Destin ſeul qui ne ſoit point ſoumis à ſon Empire : enfin, c'eſt le redoutable Jupiter. Il a declaré tout haut ſans honte & ſans repentir, qu'il avoit abuſé Alcmene ; que ſous vôtre forme & vôtre figure, il avoit eu avec elle un Commerce amoureux ; que le fruit de ces conjonctions clandeſtines, furtives, & que la Maitreſſe croioit de bonne foi Conjugales, c'étoit cet Enfant qui a remporté ſur les deux Serpens une victoire ſi merveilleuſe ; & que pour l'autre Enfant, il étoit de vôtre fabrique & de vôtre fait.

AMPHITRION:

Voila donc le mot de l'Enigme ! Voila le ſecret du Miſtere ! Voila le denoûment de la Pièce ! N'en deplaiſe au Seigneur Jupiter, il peut ſe vanter de m'avoir fait bien du mal ; & ſans parler *des Cornes Divines*

dont ſa Majeſté ſuprême m'a fait preſent, qu'eſt ce que les Reſſemblances n'ont point fait ſouffrir à moi & à mon Valet? En verité, *le Lance-foudre* auroit bien epargné du trouble & du chagrin; s'il lui avoit plu s'abſtenir d'un adultere, & garder mieux la foi d'Epoux à ſa jalouſe Junon. Mais *Chut!* Ce Dieu laſcif & luxurieux pourroit m'entendre; car il n'ignore que ce qu'il veut bien laiſſer echaper. Allons au plus ſur: & prenons le ſur un autre ton.

Par Pollux: je ne puis aſſez me feliciter: le grand Jupiter m'a fait un honneur dont je ne ſaurois trop le remercier. Sa Seigneurie s'eſt abaiſſée juſqu'à vouloir bien être mon image vivante, prendre ma place de Mari, en faire les fonctions, cultiver mon petit champ, peupler ma Famille, tenir mon Epouſe en haleine, que de biens à la fois! D'ailleurs, partager la moitié de ſon bien avec Jupiter, ſe peut il rien de plus glorieux? Enfin, Ma Femme eſt à lui premier qu'à moi; & il conſerve toûjours ſur elle *le Droit du Seigneur*. Je dois donc paſſer, à juſte titre, pour le plus noble *Cocu* de la Terre; & ſi jamais *Cocuage* ſe tourne en puiſſant Empire, je ſerai, ſans doute, choiſi pour en être le Chef, & pour le Gouverner.

Entre promptement, Bromie: aie ſoin qu'on faſſe au plus vîte tous les aprets du Sacrifice: je veux marquer à Jupiter ma profonde reconoiſſance; je veux lui paier ma parure *Acteonique*; je veux, en egorgeant un grand nombre de Victimes, faire

à

à *l'Archi-Dieu* un festin de sang & de fumée, pour expier tout ce que j'ai pu faire de mal dans ses amours chez moi; & pour obtenir l'honneur, encore plus l'utilité de *ses bonnes graces*. De plus, je ferai venir quelque Devin [1]; quelque Prophète d'une capacité distinguée, & qui sache lire dans l'Avenir comme dans un Livre. Je consulterai ce Docteur *en Destin*; je lui ferai naturellement l'Histoire de mon *Cocuage*; & je lui demanderai ce qu'il juge à propos que je fasse dans la glorieuse conjoncture où je me trouve. Mais qu'est ce que c'est que cela? quel horrible tonnerre! Misericorde, Bon Dieu! ne me foudroiez pas.

[1] L'Original: *Ego Tiresiam conjectorem advocabo; je ferai venir le Prophete Tiresie.* L'Individu est pris-là pour l'Espèce. C'est comme s'il disoit, *je ferai venir quelque Tiresie qui soit habile dans l'Art de Deviner.* Sur cela, vous remarquerez qu'il y a eu, à ce qu'on dit, un Tiresie qui étoit de Thèbe: mais il ne nâquit que long tems après Hercule; puis qu'il étoit au siege de Troïe, si siege de Troïe fut. Ainsi nôtre Poëte commet la encore un anacronisme; c'est à dire, en stile vulgaire, un *peché* contre la Chronologie.

[1] En

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

JUPITER.

JUPITER:

Remettez vôtre Ame dans son affiète naturelle,

turelle, Amphitrion; reprenez toute vôtre tranquilité d'eſprit, & laiſſez vous tranſporter à la joie. Je quite le Ciel, & toutes mes hautes occupations pour venir vous aſſurer de ma protection, tant pour vous que pour tout ce qui vous apartient. Vous n'avez abſolument rien à craindre. *Envoiez donc promener* tous ces Devins, tous cès Prophètes, tous ces *Prediſeurs* [1], gens fous & viſionnaires; ou fourbes & impoſteurs. Je vais vous dire en deux mots le Paſſé & l'Avenir ſur vôtre affaire; vous jugez bien que je ferai mieux cela qu'aucun *Diſeur de bonne avanture*; puiſque, étant Jupiter, les trois diferences du Tems me ſont egalement conuës, ſont pour moi la même choſe.

Voici donc le Fait. La premiere declaration que j'ai à vous faire, c'eſt que j'ai tenu quantité de fois vôtre place dans le lit Nuptial; mais une fois entre autres, ou l'operation fut efficace; où le ſang Divin honora de la Propagation vôtre vile & mepriſable Eſpèce; enfin, où Alcmène eut le bonheur d'être engroſſée par le Maitre & le Conducteur de l'Univers. Elle conçut auſſi de vous un enfant; & vous la laiſſates groſſe quand vous partites pour l'Armée. Par un ſeul enfantement, Nôtre Femme a accouché de ces deux Gemeaux; & celui qui eſt le fruit de mes amours eterniſera vôtre Nom,

[1] En Latin *Hariolos, des Devins.* On croit que ce mot là eſt la même choſe que ſi on diſoit *Fariolus* du Verbe *Faris*, qui ſignifie, parler avec peine, comme font ceux qui révelent les evénemens futurs.

Nom, par ſes exploits toûjours heroïques il mettra *ſon Pere Putatif* dans une des plus hautes niches du Temple de la Gloire. Pour vous, Amphitrion, rendez à vôtre Epouſe toute l'eſtime & toute la tendreſſe qu'elle merite. Il n'eſt pas juſte que vous lui faſſiez un crime des bonnes heures, & des bonnes nuits qu'elle m'a donné. Comme elle me prenoit de bonne foi, pour ſon Mari, vous devez lui tenir compte de toutes les faveurs, menuës & groſſes, que j'ai reçu d'elle; & d'ailleurs, quand j'aurois levé le maſque, quand je me ſerois fait conoître, auroit elle oſé, auroit elle pu, auroit elle du me reſiſter? Reſſerrez donc le nœu de vôtre Mariage; accordez vous mieux que jamais. *Je vous donne ma benediction*; & je remonte en poſte au Ciel où je ſuis attendu pour des affaires fort preſſantes: Adieu.

ACTE CINQUIEME.

SCENE TROISIEME.

AMPHITRION.

AMPHITRION:

Oui, Seigneur, j'obſerverai religieuſement, exactement vos ordres; encor trop heureux d'avoir vos reſtes, & de me parer de vôtre vieille robe! Mais; Grand Dieu! Je vous ſuplie auſſi très humblement de me tenir parole; & d'accomplir vôtre magnifique promeſſe touchant l'horoſcope de Nô-

tre divin Bâtard. Je vais retrouver ma Femme preſque diviniſée : je lui ferai de grandes excuſes ; & je lui demanderai ſi tendrement pardon de mes tranſports jaloux, qu'elle mettra tout le paſſé ſous le pié. Une ſeule choſe m'inquiéte : j'ai peur que Madame Alcmène, après avoir mangé *du Pain* de la Reine Junon, ne ſe dégoute *du ſien :* peut-être que le bon Jupiter pourvoira à cet inconvenient, qui n'eſt pas petit *en menage.* Je n'ai plus beſoin de faire venir les vieux *Druides* ; qu'ils aillent en faire accroire à leurs Dupes & à leurs ſots ; ils ont aſſez à qui parler. Pour vous, Meſſieurs les Spectateurs, aplaudiſſez [1] bien fort à l'honneur & gloire *de la Majeſté Jupine* ; & en ſuite, reprenez, s'il vous plait, le chemin *du Chez Soi.*

[1] On s'imaginoit que cette Pièce-là faiſoit un fort grand plaiſir a Iupiter : c'eſt pourquoi on la repreſentoit dans les Fêtes qu'on faiſoit à ſon honneur ; & quand on vouloit appaiſer ſa colere. Les Romains ne ſe faiſoient ils pas de leur premier & Maître Dieu, une idée fort edifiante ? Vouloient ils le mettre en belle humeur ? ils lui rapelloient le ſouvenir de ſes fredaines & de ſes anciennes *amourettes.*

Fin de l'Amphitrion.

RE-

REFLEXION
SUR
L'AMPHITRION.

QUel qu'ait été l'Inventeur de cette Comedie-ci, on ne peut raiſonnablement diſconvenir que l'Idée en eſt rare, tout à fait originale; & qu'elle merite un badinage de Reflexion. Jamais peut-être l'Imagination Humaine, cette Source feconde & inepuiſable en Sotiſes, n'a penſé plus ingenieuſement, n'a raiſonné plus conſequemment. C'eſt pourtant une grande folle, que cette *Forgeronne* d'extravagances, nommée, *Imagination*. Diſons même hardiment qu'elle gâte le Raiſonnable: elle l'abſorbe; elle le reduit preſque à rien. Otez moi cette faiſeuſe eternelle de fantômes!, l'Homme reviendra tout d'un coup à la Nature; il fera ſon paſſage ſuivant la deſtination de ſon Etre; *ergo* très heureuſement. Venons au fait.

Dans le vieux tems, on ſe figuroit plaiſamment la Divinité. C'étoit une Intelligence corporelle, organique; ſujette aux paſſions humaines; ſuſceptible de tout ce que la Morale produit de bon & de mauvais dans nôtre Eſpèce. Sur ce plan-là, nul égard pour l'Eſpèce Divine: Sainteté, Probité, Honneur, Bonne foi; on ne meſuroit tout cela que par raport à leur Puiſſance: on reſpectoit chez eux, le Vice, le Crime, la Sceleratеſſe; pourquoi? Parce qu'ils

qu'ils étoient Individus de la Generation Celeſte ; parce qu'ils étoient Membres de la Societé immortelle ; parce qu'ils étoient Dieux.

Jupiter a eu ſa bonne part de cette honteuſe diffamation. Sa Foudre ne l'a point garanti des traits de la plus noire Calomnie ; & plus il regnoit deſpotiquement, abſolument ſur l'Univers ; moins on menageoit ſon honneur, moins on ſe ſoucioit de noircir ſa réputation.

Entre autres taches, ce Maître des Dieux & des Hommes, ce Seigneur Univerſel, a eu celle de la débauche amoureuſe, ſe rendant même *non conformiſte* par l'enlevement du beau Ganimede. Sa Majeſté Foudroïante étoit ſouvent en demêlé de jalouſie & de couche nuptiale avec Madame ſon Epouſe : Cette Reine des Cieux avoit elle donc ſi grand tort? Junon étoit naturellement Deeſſe de mauvaiſe humeur : ſoit. Mais elle n'avoit que trop ſujet de ſuivre ſon penchant, & de s'abandonner à ſon temperament chagrin.

Pendant que la Femme inceſtüeuſe prétend être irreprochable : je dis, *prétend* ; car la bonne Commere, ſous le maſque de la *Pruderie*, ne laiſſoit pas de ſe dedommager ſecretement des Larcins de ſon Infidèle : mais enfin pendant que Junon gardoit exactement les dehors de la Chaſteté Conjugale, ſon Mari fait des abſences fréquentes : Laiſſant là les hautes & importantes occupations de la Monarchie Generale du Monde, il dêcend ſur la Terre ; & toûjours

jours pour quelque nouvelle amourette. Vous m'avoüerez, que cela devoit être bien ſenſible à une Moitié qui ſe piquoit de merite; & qui ſe croïoit digne de poſſeder ſeule le cœur de Jupiter. Encore ſi ce Dieu dans ſes expeditions voluptüeuſes s'adreſſoit à des Immortelles, Madame Junon pourroit prendre patience: mais lui donner des Femelles Humaines pour Rivales; à elle, ſur tout qui a diſputé le prix contre Venus, la Reine des graces & de la beauté, rien n'eſt plus mortifiant: toute Déeſſe regardant infiniment au deſſous de Soi, une ſimple Femme, quelle qu'elle ſoit, c'eſt cent fois, mille fois plus que ſi le premier, le plus puiſſant, le plus grand Monarque de la Terre, negligoit ſon Epouſe pour une jolie païſanne.

Mais de toutes les *Eſcapades* du Seigneur *Jupin* en eſt il une plus criante que celle qui fait le ſujet de nôtre Reflexion? Jupiter, aux yeux inviſibles du quel rien ne ſauroit echaper, voit Alcmène, à ſa toilète, dans ſon deshabillé; que ſais-je? peut être, ſortant du bain, ou changeant de chemiſe; car ſon Oeuil eſt ouvert ſur tout. Quel miracle de beauté! s'écrie le *Galant*: ſe peut il que j'aïe Concouru avec la Nature à la Production d'un tel Chef d'œuvre? A la vuë de cet objet tout charmant, nôtre Dieu prend feu; & comme ſa Vieilleſſe, quoique deja fort grande, eſt ſans neige, ſans glace & ſans frimats, le voila tout d'un coup embraſé.

D'abord, ſa conſcience ne fait point la retive:

retive : Point de ſcrupule ; & conſéquemment, point de combat interieur à ſoûtenir. Jupiter a raiſon dans tout ce qu'il fait : ſes deſirs lui tiennent lieu de Loi ; ſon vouloir regle & rectifie ſes penſées & ſes actions. Il ne s'agit donc plus que de la joüiſſance : mais il ſe preſente un obſtacle.

Alcmène eſt d'une ſageſſe accomplie : ſa vertu eſt à toute épreuve ; & l'Amant, qui, par le Privilege de la Divinité, perce juſque dans les replis les plus cachez du Cœur, lit clairement dans l'Ame de ſa Conquerante qu'il n'y a rien à eſperer par la voïe ordinaire. La Place eſt trop forte ; les attaques ne feront que blanchir ; les aſſauts ſeront inutiles ; & un Dieu même, fût il le premier des Eternels, echoura infailliblement ici à guerre ouverte.

Avec tout cela : il ne tenoit qu'au Seigneur Jupiter d'humaniſer la Belle, d'adoucir ſa fierté farouche ; d'aprivoiſer Alcmène ; & de ſe la rendre une Maitreſſe favorable : n'a-t-il pas un pouvoir abſolu ſur les ſentimens auſſi bien que ſur les corps ? D'ailleurs : Sire *Jupin*, en n'emploïant pas ce moïen là, ſe privoit volontairement de la moitié du plaiſir. En Amour, le reciproque, la tendreſſe mutuelle eſt le point capital ; &, à la brutalité près, la poſſeſſion du Corps tire ſon prix de celle du Cœur.

Jupiter, tout Jupiter qu'il eſt, n'eſt pas plus delicat ſur le Chapitre qu'un Taureau, ou qu'un Etalon, & pourvû qu'il couche

couche avec ſa Nimphe, il n'en demande pas d'avantage. Borné à la Volupté groſſiere & toute machinale, il eſt queſtion de remplir le projet. Comment s'y prend il ? Comme les Dieux ont droit de metamorfoſe, active & paſſive; comme leur toute puiſſance va juſqu'à changer les formes, & à prendre eux mêmes, quand ils veulent, une autre figure que la leur, Jupiter prend le parti de *s'Amphitrioniſer*. La ruſe eſt heureuſement imaginée, & ne pouvoit ſortir que d'une Cervelle Divine. Un tel expedient ne reüſſiroit pas toûjours au gré des deux Parties. C'eſt ordinairement un pauvre Perſonnage; c'eſt un role bien difficile à ſoutenir que celui de Mari : Vous conviendrez du moins que l'Epoux traveſti en Amant, eſt plus ſur de plaire, que l'Amant déguiſé en Epoux.

Mais nul inconvenient à craindre dans le cas preſent. Alcmène, choſe rare, ſur tout, parmi les Grans ! adore ſa Moitié : il y a du tems que ſon cher & illuſtre General eſt à l'Armée : l'abſence ne fait qu'irriter l'amour de cette belle Princeſſe. Ainſi le ruſé Dieu, joüant à coup ſur, avoit raiſon de s'attendre à tous les agremens, à toutes les faveurs, à tous les tranſports d'un retour de Nôces; & quand lui même eût été conu & aimé, auroit il pu cueuillir un fruit plus doux, auroit il pu manger un mets plus delicieux & plus digne de ſon appetit divin ? De plus : Le Vieux Amant avoit, à la fois, le plaiſir malin de voir ſon Rival entrer dans

dans l'Ordre nombreux du *Cocuage* ; & ſa Maitreſſe à couvert de l'infamie dans le plus fort de la Debauche. Car la malignité loge chez les Immortels, comme chez les Humains: Les uns & les autres ſe divertiſſent egalement à procurer de faux biens & des maux réels. Mais revenons à l'execution de l'exploit Venerien du Grand Puniſſeur de l'Iniquité.

Jupiter, pour la reüſſite de ſon duel amoureux, a beſoin d'un Second: de peur d'equivoque, vous trouverez bon que je m'explique. Par le mot *Second*, je n'entens rien moins qu'un combatant, n'allez pas vous y mêprendre. Maître *Jupin* eſt ſi bien armé que le nombre des Ennemis ne lui fait point de peur: c'eſt un foudre de Guerre dans une telle lice; il en ſort toûjours victorieux. Mais il lui faut ici un Second, pour tromper, pour fourber, pour apuïer ſon deguiſement.

Sa Majeſté Tonante ne chercha pas loin: elle jette les yeux ſur Mercure, ſon Bâtard; pouvoit elle mieux choiſir? Ce Courier ailé, paitri de malice; & patron des menteurs qui plus eſt, étoit le Dieu le plus propre, le mieux tourné pour entrer dans la Machine. Voila donc le Dieu Meſſager, établi par commiſſion, valet; & valet Eſclave.

Ce n'eſt pas le tout: Le Seigneur Jupiter ne veut eſcamoter à ſa Conquerante qu'une ſeule nuit: Mais auſſi une nuit ordinaire & naturelle ſeroit trop courte. Jupiter ne vieilliſſant que par raport à la durée,

rée, conſerve toûjours la même Vigueur: Le Cours des Siécles ne diminue en rien la force de ſon temperament: le travail du lit ne le laſſe, ni ne l'epuiſe; & jamais il n'a fini qu'il ne ſoit prêt à recommencer. Combien de Mortels cederoient preſent & Avenir pour cette prerogative de l'Immortalité! Force Mortelles ſouhaiteroient que la choſe fût faiſable: Dieu ſait comment elles preſſeroient leurs Amans à pourſuivre & à conclure ce marché là.

Enfin, Jupiter, pour avoir le tems de *s'ébatre* tout ſon ſoûs, ce qui ſignifie chez lui une grande moderation, ordonne à la Nuit de tripler ſon Voile & de marcher trois fois plus lentement qu'à ſon ordinaire. Ainſi: Voila les Hommes, privez de la lumiere du Jour pour les *ébats* du Souverain Maître, du ſage Conducteur de la Nature. Que cette Fable repreſente bien, à mon ſens, ces Dieux terreſtres, ces Princes Tiraniques, qui, pour contenter leurs paſſions dominantes, plongent tout un grand peuple dans les ténèbres d'une dizette affreuſe, & lui font ſouffrir tous les mauvais effets de l'Indigence. Au reſte: vous n'oublierez pas, s'il vous plait, de vous ſouvenir ici, chemin faiſant, du Prologue de l'Amphitrion François: rien n'eſt plus finement tourné que ce Dialogue-là; & ſi Mercure y raille agréablement la Nuit ſur ſa complaiſance *maquerellique*; ſur ce qu'elle eſt ſouvent la Confidente & la *Commode* de Jupiter, la Nuit ne l'entend pas moins bien à rendre le change, à ren-

voïer la balle au Seigneur Mercure.

Tout étant prêt pour l'expedition, nos Dieux ſe derobent du Ciel; car aparemment Junon ne s'aperçût point de leur départ; & prenant, ſans doute, le plus court, ils arrivent heureuſement au Palais d'Amphitrion. Jupiter ne perd point de tems: je le croi bien, vraïment: il avoit un Dieu à *fabriquer* & à faire naître dans l'eſpace d'une nuit & d'un démi-jour: Cela s'apelle engendrer en poſte. Cependant: de trois choſes l'une: ou Amphitrion étoit auſſi bon Acteur que Jupiter; ou Jupiter ſe bornoit aux forces humaines d'Amphitrion, ou Alcmène devoit être dans une extreme ſurpriſe.

Quoi qu'il en ſoit, Jupiter, comme de raiſon, parvient à ſes fins: il brouille le General avec ſa femme: il met tout le Domeſtique en deſordre; & après avoir fait accoucher heureuſement ſa Maitreſſe, de deux Jumeaux, l'un de la façon du Mari, l'autre du fait de l'Amant, il remonte au Ciel, au bruit d'un horrible tonnerre; & le General *Cocu* le remercie devotement de ſa bonne & honorable Viſite.

FIN.

C 3,096

REGISTRATO

309

BIBLI
SC
PL
N.